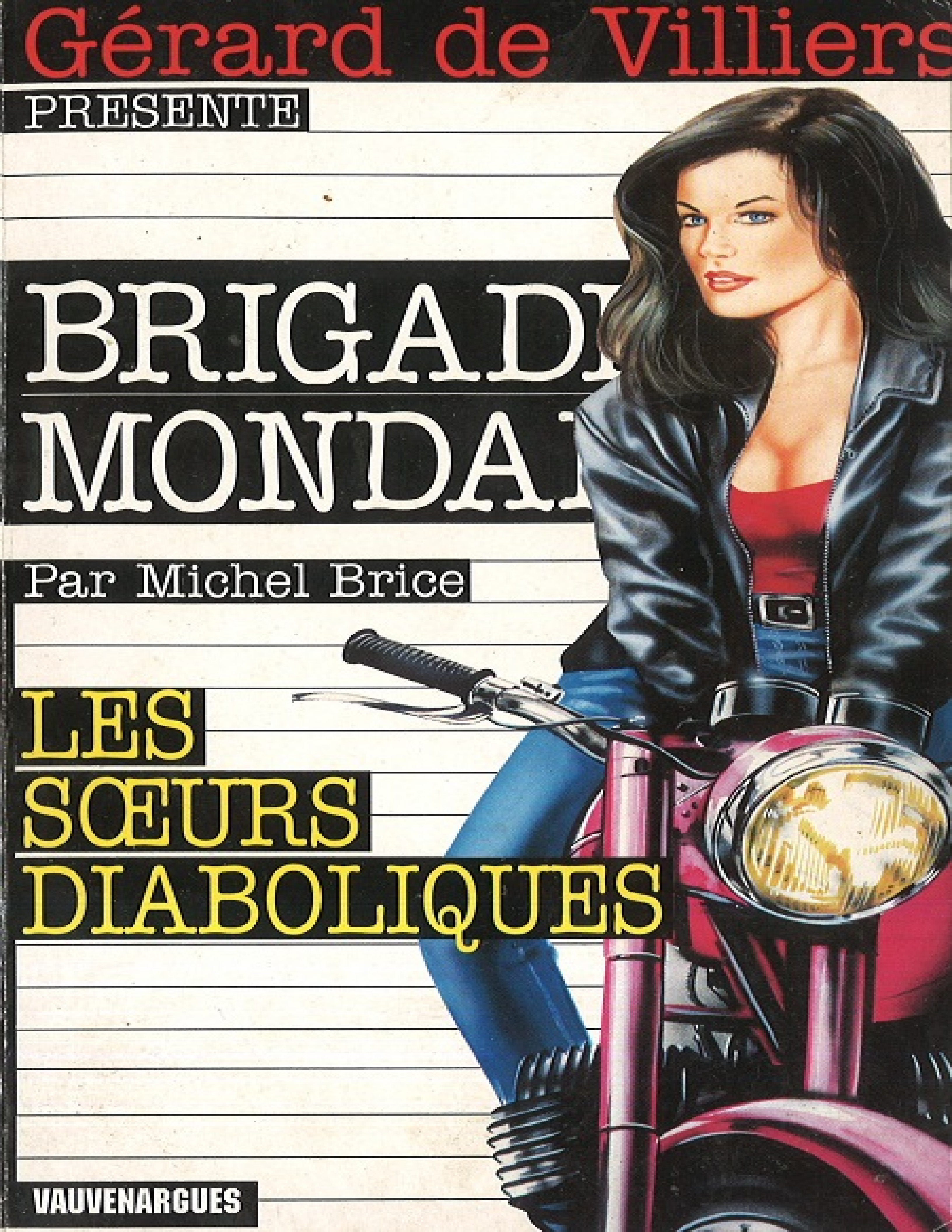
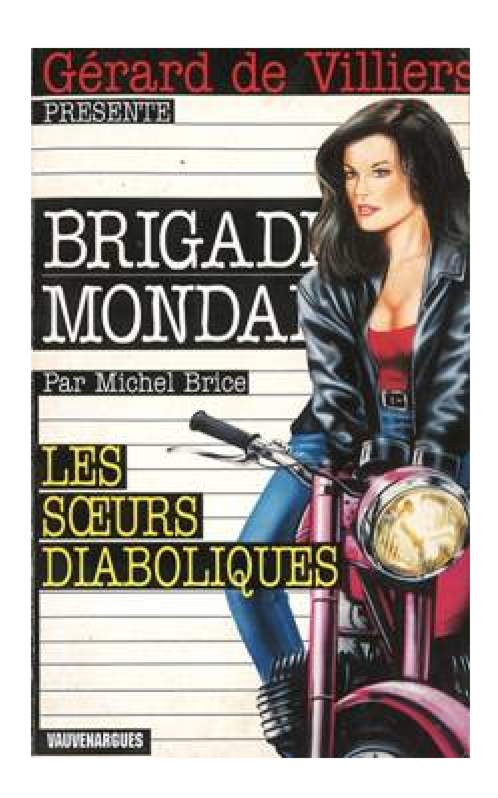

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDAINE
Par Michel Brice
LES
SŒURS
DIABOLIQUES
VAUVENARGUES

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°175)

LES SŒURS DIABOLIQUES



Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public,

nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard…

ISBN : 2-7443-0050-0

QUATRIEME

Edouard Bourgoin crut que son cœur allait exploser : la fille accoudée au bar venait de prendre son verre et se dirigeait vers sa table en imprimant à ses hanches un balancement que sa combinaison de cuir rendait encore plus affolant.

Il posa sa main potelée et trop blanche sur celle, fine et nerveuse, de l'inconnue qui répondit à son geste par un sourire carnassier..

— Justine... Je m'appelle Justine, fit-elle d'une voix rauque. Peut-être pourrions-nous continuer cette conversation chez vous ?

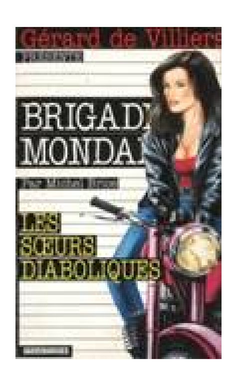
Trois minutes plus tard, ils quittaient ensemble le bar. Sur le pas de la porte, Justine désigna une grosse moto :

— C'est à moi, cet engin. Vous prenez votre voiture et je vous suis ?

Édouard opina machinalement et s'installa au volant de sa vieille R 19. Dix fois, vingt fois, pendant le court trajet qu'ils firent pour arriver jusqu'à chez lui, il vérifia que la moto le suivait toujours comme s'il craignait que son rêve n'explose.

Évidemment, il ne pouvait savoir que, pour rien au monde, Justine ne l'aurait laissé s'échapper.

CHAPITRE PREMIER



Édouard Bourgoin eut un certain mal à avaler sa gorgée de bière et il reposa un peu trop brusquement la chope de verre sur le petit rond de carton prévu à cet effet.

Brusquement, il eut la certitude que la température était montée d'au moins quatre ou cinq degrés à l'intérieur du *Narval,* le petit bar près de la gare d'Asnières où il avait ses habitudes.

Machinalement, il tourna sa tête ronde, rose et dégarnie, derrière lui. Et constata qu'aucune des autres tables n'était occupée.

Donc, c'était bien à lui que la superbe fille brune en combinaison de cuir ultra-moulante, accoudée au comptoir, venait de sourire d'un air plus qu'engageant.

Édouard Bourgoin résista à l'envie de sortir son mouchoir pour éponger la sueur qui dégoulinait dans son cou en trempant le col de sa chemise.

Il se força à regarder ailleurs, histoire de dissiper ce qui n'était sûrement qu'un rêve. Ou une manœuvre de son inconscient criant son désir de sexe.

Il concentra toute son attention sur la grande vitre à demi embuée sur laquelle le menu du jour avait été inscrit à la peinture blanche par Gégène, le patron du *Narval.* Au-delà, les hommes et les femmes qui sortaient de la gare marchaient à pas pressés, à moitié courbés sous les rafales de vent glacial qui balayait les rues en cet avant-dernier jour de mars. Une petite semaine plus tôt, le retour brutal du froid avait pris tout le monde de court. Y compris les bourgeons des arbres, déjà prêts à éclater et qui s'étaient aussitôt refermés frileusement.

Mais Édouard Bourgoin, lui, avait de plus en plus chaud. Le doute n'était plus possible. Là-bas, au comptoir, la brune aux longs cheveux épais et moirés, venait de lui sourire à nouveau. Encore plus franchement que la première fois. Et en passant un bout de langue sur ses lèvres entrouvertes et brillantes. Charnues, les lèvres, très charnues.

Le feu aux tempes, Édouard Bourgoin les imagina brusquement en train de coulisser lentement, délicieusement, le long de son…

Il vida d'un coup son verre de bière et, sans même le regarder, fit signe à Gégène de lui tirer une deuxième pression. Aussitôt, il se fit la réflexion que, décidément, il n'était pas dans son état normal.

À quarante-huit ans, Édouard Bourgoin vivait toujours avec sa mère, dans le trois pièces de l'avenue d'Argenteuil où il était né. Depuis seize ans qu'il travaillait comme comptable chez Milleton et fils, au pied de la butte Montmartre, il quittait son bureau à six heures précises, montait dans sa R19 essoufflée et regagnait Asnières par la porte et le pont du même nom. Chaque soir, il s'arrêtait chez Gégène et buvait une bière pression. Une seule. Et, à sept heures un quart, il retrouvait maman qui cousait dans son fauteuil, près de la fenêtre donnant sur l'avenue. Immuable, le rituel.

Jusqu'à ce soir. Jusqu'à ce que ses yeux délavés et toujours un peu larmoyants ne croisent le regard noir et ardent de la superbe créature de cuir qui sirotait son Kir royal au comptoir. Et qui lui souriait avec de plus en plus d'insistance.

Edouard Bourgoin se dit qu'elle devait avoir un corps parfait. Exactement le même que les filles qui s'alanguissaient dans les pages centrales des magazines qu'il achetait en cachette de maman…

Le cerveau au bord de la surchauffe, le comptable imagina d'abord les seins, volumineux, fermes et doux. Avec leurs pointes plus foncées toujours prêtes à s'ériger au moindre contact masculin.

Sa pensée descendit le long du ventre plat et satiné pour aller se perdre dans le fouillis sombre de son intimité dont la combinaison de cuir dessinait le renflement d'une façon que madame Bourgoin mère aurait sûrement qualifiée d'obscène, avec une moue de mépris dégoûtée sur ses lèvres minces et sèches.

— Alors, m'sieur Édouard, qu'est-ce qui vous arrive ? Deux bières ce soir ? C'est la fête, dites donc !…

Édouard Bourgoin ne releva pas l'ironie contenue dans la remarque de Gégène. Il releva lentement les yeux vers lui et les paroles qui sortirent de sa bouche le stupéfièrent lui-même :

— Soyez gentil d'offrir un autre Kir à cette jeune femme, là-bas. Sur mon compte, évidemment…

Gégène en resta soufflé pendant quelques secondes. Si « m'sieur Edouard » se mettait à draguer, maintenant…

Dans une sorte de brouillard presque irréel, Édouard Bourgoin vit le patron préparer la boisson demandée, poser le verre devant la brune du comptoir et se pencher en avant pour lui dire quelques mots en le désignant d'un bref mouvement du menton.

Édouard Bourgoin crut que son cœur allait exploser. La fille venait de prendre son verre et se dirigeait lentement vers sa table, sourire aux lèvres, en imprimant à ses hanches un balancement quasi hypnotique.

Avec un naturel parfait, elle tira la deuxième chaise et s'y assit. Elle posa son menton sur ses deux mains jointes et planta ses grands yeux noirs dans ceux de son vis-à-vis :

— C'est vraiment gentil de votre part de m'offrir un verre. Je dois avouer que je commençais à m'ennuyer un peu, toute seule dans mon coin…

Sa voix était grave, à la fois veloutée et légèrement rauque. Édouard Bourgoin sentit immédiatement son membre se réveiller dans son pantalon de Tergal gris. Il en conçut un sentiment trouble, mélange de honte et de plaisir.

— Je vous en prie, mademoiselle, balbutia-t-il, c'est moi qui… enfin je… Bref, le plaisir est pour moi. Vous comprenez, mademoiselle, il ne faut…

— Pas mademoiselle, le coupa-t-elle gentiment : Justine. Je m'appelle Justine…

Édouard Bourgoin faillit pousser un cri en sentant l'un des pieds de Justine s'insinuer entre les deux siens, sous la table. C'était trop beau pour être vrai, il allait certainement se réveiller. Hélas…

Mais, contre toute attente, le rêve continua.

— Vous habitez le quartier ? était en train de demander Justine.

Édouard Bourgoin mit quelques secondes à reprendre ses esprits :

— Euh… oui. Avenue d'Argenteuil… Pas loin…

— Vous êtes marié ?

— Non, célibataire… bafouilla le comptable. En fait, je vis avec ma mère.

Il eut la nette impression que Justine se rembrunissait en apprenant qu'il ne vivait pas seul.

— Mais elle n'est pas là, s'empressa-t-il d'ajouter. Tous les ans, à la période de Pâques, elle va passer une semaine chez sa sœur, en Normandie. Je suis tout seul…

Justine eut un large sourire et passa machinalement sa langue sur ses lèvres incarnates.

— Les soirées doivent vous sembler bien longues, murmura-t-elle, tout en accentuant la pression de son pied sur ceux du comptable.

— Il y a la télé… répondit-il avec une platitude qui le désespéra lui-même.

Décidément, il ne serait jamais capable de se comporter avec un minimum de brio en face d'une femme. C'était comme ça depuis son adolescence et ça n'avait fait qu'aller en s'aggravant. Déjà, Édouard Bourgoin était persuadé que son physique était totalement inapte à la séduction. Précocement dégarni, il avait toujours eu cette bouche petite et un peu molle, ainsi que ces joues flasques qui lui donnaient l'air d'un jeune vieillard. Sans parler de son mètre soixante-huit, de son petit ventre rond et de ses épaules fuyantes.

Évidemment, sa timidité maladive n'était pas là pour arranger les choses. Pas plus que les sermons de sa mère lui répétant à l'envi depuis toujours qu'il devait absolument se méfier des filles qui ne pouvaient, bien sûr, en vouloir qu'à son argent.

Résultat des courses : si Édouard Bourgoin n'était plus puceau, il le devait davantage aux services des prostituées qu'aux très rares femmes « honnêtes » qu'il avait fugitivement connues. Comme elles avaient été très peu nombreuses, il se souvenait parfaitement de toutes. Et il y a une chose dont il était absolument certain.

Aucune n'arrivait à la cheville de cette splendide brune à la carnation vaguement andalouse qui semblait s'offrir carrément à lui.

Pour la dixième fois au moins depuis que Justine était assise en face de lui, les yeux larmoyants d'Édouard Bourgoin, comme aimantés, revinrent se

braquer sur la combinaison de cuir noir dont la fermeture était descendue jusqu'à la naissance des seins qui paraissaient avoir la dureté du marbre sous leur peau de pêche.

Les jambes flageolantes et le cœur emballé, Édouard Bourgoin décida qu'il n'en pouvait plus du supplice qu'il endurait. Il devait savoir à quoi s'en tenir. Maintenant. À tout prix. Quitte à faire voler le rêve en éclats.

En parvenant difficilement à en réprimer le tremblement, il posa sa main potelée et trop blanche sur celle, fine et nerveuse, de Justine :

— Est-ce que ça vous dirait de venir prendre un autre verre chez moi ? Nous pourrions écouter un peu de musique… Au calme…

Il crut avoir trouvé le code d'accès direct au paradis, quelque chose comme « 3615 – Nirvana », quand Justine, sans retirer sa main, lui répondit de sa voix rauque :

— J'attendais que vous me le proposiez…

Trois minutes plus tard, ils quittaient ensemble *Le Narval*, sous l'œil vaguement admiratif – et un peu jaloux – du patron. Justine désigna une grosse moto gris métallisé dont Edouard Bourgoin fut bien sûr incapable d'identifier la marque :

— C'est à moi, cet engin. Vous reprenez votre voiture et je vous suis ?

Édouard Bourgoin opina machinalement. Sans même se demander comment elle savait qu'il était en voiture.

Il était si nerveux qu'il dut s'y reprendre à deux fois pour mettre le contact de la R19. Durant le court trajet qui séparait *Le Narval* de l'avenue d'Argenteuil, il vérifia au moins vingt fois dans son rétroviseur intérieur que la moto était toujours derrière lui.

Évidemment, Édouard Bourgoin n'avait aucun moyen de savoir qu'il pouvait conduire tranquille et que Justine ne l'aurait laissé s'échapper pour rien au monde.

Justine coupa le contact de sa Honda Pan European le long de l'immeuble vieillot que venait de lui désigner Edouard Bourgoin d'un geste de la main droite. Tandis qu'il allait ranger sa voiture dans le box qu'il louait quelques dizaines de mètres plus loin, elle attacha sa moto par la roue avant au panneau de stationnement interdit, au moyen d'un gros antivol métallique réputé inviolable.

Dans l'une des deux sacoches latérales, elle récupéra son sac à dos de cuir noir. Très important, le sac à dos, si elle voulait que tout se déroule comme prévu. Une fois, elle l'avait bêtement oublié dans la moto et elle avait dû trouver une bonne excuse pour redescendre le chercher. Sinon, tout aurait raté. Et ça, dans l'esprit de Justine, c'était totalement hors de question.

Depuis qu'elle avait lancé sa « croisade », comme elle disait, elle s'était interdit absolument tout échec.

Elle vit Édouard Bourgoin revenir vers elle à petits pas rapides. Il courait presque, sur ses jambes courtaudes, tellement il devait avoir hâte de se retrouver seul à seul avec elle.

— Si tu connaissais la suite du programme, murmura Justine, tu serais sûrement moins pressé, mon gros ! Ou alors, tu courrais dans l'autre sens…

— Excusez-moi si je passe devant, souffla Édouard Bourgoin après avoir composé le code d'accès de l'immeuble. C'est au troisième…

L'escalier assez étroit sentait l'encaustique auquel se mêlait une vague odeur de friture. Sur le palier du deuxième, Justine entendit un gosse en train de brailler, de l'autre côté de l'une des deux portes en vis-à-vis.

Au troisième, Édouard Bourgoin ouvrit la porte de droite. Justine constata avec satisfaction que l'autre porte ne comportait pas de judas. On ne la verrait donc pas ressortir, tout à l'heure.

L'appartement dans lequel elle entra à la suite du comptable, était déprimant. Sombre, silencieux, confiné, il y flottait une fade odeur de rance, une odeur de vieillard. Justine eut l'impression que jamais la vie, la vraie vie, n'avait dû pouvoir pénétrer ici.

Elle posa son sac à dos sur le petit meuble à téléphone de l'entrée et s'approcha tout près de Bourgoin qu'elle dépassait d'une bonne demi-tête :

— Tu me fais visiter ?

Les yeux au niveau de la formidable poitrine qui s'avançait vers lui, Édouard Bourgoin parvint difficilement à avaler sa salive et avança une main tremblante vers le visage de Justine pour lui caresser la joue.

Elle repoussa son bras brutalement et sauta en arrière comme si une vipère venait de la piquer.

— Ne me touche pas ! siffla-t-elle.

Devant l'air interloqué, presque effrayé, d'Édouard Bourgoin, elle se radoucit instantanément et lui sourit d'un air penaud :

— Excuse-moi, mais c'est plus fort que moi : je ne supporte pas qu'on me touche le visage. Je ne sais pas d'où ça vient. Déjà toute petite…

Obnubilé par le désir qui l'envahissait de plus en plus, Édouard Bourgoin ne chercha ni à comprendre, ni à en savoir plus. Se souvenant que Justine avait demandé à visiter l'appartement, il se dirigea vers le salon-salle à manger d'une démarche d'automate.

En se demandant avec un mélange d'angoisse et d'excitation si Justine avait remarqué la bosse qui déformait son pantalon aux jambes un peu trop courtes.

Le salon, dont les rideaux de velours vert étaient à moitié tirés, était encombré de photos de famille, la plupart anciennes et en noir et blanc. Au mur en face de la porte, un carillon « Big Ben » égrenait les secondes avec une régularité désespérante, presque mortuaire.

Les deux chambres donnaient directement sur la pièce en question. Celle d'Edouard tout à fait conforme à ce que Justine s'attendait à découvrir : propre, sans âme, méticuleusement rangée, ne comportant qu'un lit à une place, une table de chevet en bois sombre et une chaise sur le dossier de laquelle était soigneusement posée une veste de costume, du même gris que celle qu'il avait sur le dos.

La chambre de sa mère était à l'image du salon : envahie de photos de famille, dont l'une, immense et trônant au-dessus du lit, représentait un moustachu à l'œil implacable qui, d'après la ressemblance avec Édouard, devait être feu monsieur Bourgoin père. Là, par contre, le lit était à deux places, recouvert d'un dessus de lit brodé à la main.

Décidée à brusquer les choses, et comprenant que c'était à elle que revenait l'initiative, Justine se retourna vers Édouard qui, depuis le début de la visite, la suivait en silence comme un gentil toutou.

Elle s'avança assez près de lui pour que sa poitrine lui frôle l'épaule. Elle feignit de ne pas remarquer l'érection qui déformait son pantalon.

— Et si tu allais nous servir deux verres ? suggéra-t-elle d'une voix pleine de promesses. Pour nous mettre en condition. Je t'attends ici, fais vite…

Le rythme cardiaque d'Édouard Bourgoin passa brutalement à Mach 2 et il se dirigea en titubant vers la cuisine. Attrapant la première bouteille qu'il trouva – du Martini rosso –, il emplit deux verres et revint vers la chambre de maman.

Sur le seuil, il faillit lâcher les verres. Sa bouche émit un bruit qui pouvait aussi bien être un gémissement d'extase qu'une amorce de protestation.

Justine le regardait en souriant tranquillement. Allongée sur le lit de maman, une jambe étendue et l'autre repliée et ouverte.

Elle était entièrement nue.

Édouard Bourgoin, tétanisé, crut que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites quand il découvrit le buisson noir de son ventre, incroyablement fourni, qui laissait entrevoir le rose nacré de ce qu'il était censé recouvrir. Son regard remonta lentement vers les globes charnus et fermes des seins qui s'affaissaient à peine sous leur propre poids, avant de revenir se braquer sur cette forêt miniature qui semblait l'appeler.

Mais ce qui acheva de lui mettre le feu aux poudres, c'est que Justine avait bizarrement enfilé une paire de gants de soie noire. Le genre de gants que les motards enfilent avant de mettre leurs gants de cuir. Très efficaces contre le froid.

Sans cesser de sourire, Justine, se redressa et s'assit au bord du lit, les genoux largement écartés.

— Finalement, je n'ai pas très soif, souffla-t-elle. Pas soif d'alcool, en tout cas. Pose ces verres, mon chéri…

Édouard Bourgoin obéit machinalement et parvint à ne rien renverser. Il se retrouva debout, les bras ballants, devant Justine. Se demandant s'il devait se déshabiller d'abord, ou sauter tout de suite sur cette femelle offerte. Justine le tira d'embarras.

Elle étendit le bras droit et l'attrapa par la ceinture. Puis, elle le tira à elle jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres de la bosse de son pantalon.

— Je te fais de l'effet, on dirait, murmura-t-elle en s'humectant machinalement les lèvres. Attends, je vais bien m'occuper de toi. Enlève ta veste et ta cravate, je me charge du reste…

Édouard Bourgoin s’exécuta avec des gestes fébriles. La veste tomba en chiffon à ses pieds, mais, pour la première fois de sa vie, il s’aperçut qu’il se fichait éperdument des faux plis possibles.

Justine n’eut pas besoin de se lever du lit pour atteindre le plus haut bouton de la chemise blanche. Elle les défit un à un, rapidement, et écarta les pans du vêtement, découvrant un torse grassouillet, blanchâtre et totalement imberbe. Du bout des ongles, elle entreprit d’agacer les deux mamelons roses, provoquant un sourd gémissement chez son partenaire. La soie de ses gants crissait sur la peau blême, affolant encore plus le comptable.

— Il est très excité, mon Doudou, murmura-t-elle d’une voix de petite fille dont elle avait souvent vérifié le pouvoir sur les hommes. Comme tu es très gentil, Justine va faire quelque chose pour toi. Quelque chose dont j’ai très envie…

Tout en parlant, elle avait descendu le zip du pantalon et débouclé la ceinture. Le pantalon tomba tout seul aux pieds d’Edouard. Justine réussit à ne pas éclater de rire, en découvrant le slip de coton blanc trop grand qui bâillait à l’entrejambe.

Elle y glissa ses doigts fins gainés de soie et griffa légèrement les deux boules duveteuses nichées entre les cuisses molles du comptable. Il eut un sursaut et poussa un petit cri. Comme malgré lui, ses deux mains se plaquèrent sur la nuque de Justine pour l’attirer à lui, mais elle se dégagea en douceur :

— Mon Dieu que tu es impatient ! Sois sage, mon gros chéri, laisse faire ta Justine. Elle sait ce qui est bon pour toi, tu vas voir…

Édouard Bourgoin ne savait plus où il en était. Il flottait très loin, très haut. Quelque part entre une frustration torturante et un bonheur indicible.

Frustration de ne pouvoir bouger, alors qu’il mourait d’envie de se ruer sur les seins de Justine, de les pétrir, de les malaxer jusqu’à la faire crier. Envie d’enfouir son visage rond entre les cuisses fuselées pour se saouler du parfum capiteux qui s’en exhalait et montait jusqu’à ses narines en d’infernales volutes.

Mais bonheur aussi, parce que Justine était en train de faire descendre son slip le long de ses cuisses et que son membre tendu comme un ressort venait de jaillir à quelques centimètres de son visage.

Édouard Bourgoin crut qu'il allait s'évanouir de trop de plaisir au contact de la soie, quand les longs doigts fins se refermèrent autour du pieu de chair qui jaillissait de son ventre.

— Elle est très belle, ronronna Justine en le caressant doucement. Tu as dû en rendre des femmes heureuses, avec une queue pareille !

Le mot obscène sortant avec naturel de la bouche d'une aussi jolie fille fouetta les sangs d'Édouard Bourgoin qui crut un instant qu'il allait exploser immédiatement. Mais Justine dut le sentir aussi car elle interrompit brusquement son mouvement de va-et-vient.

Elle leva vers lui des yeux brillants, au fond desquels flottait une petite lueur bizarre. Mais Édouard, possédé par son désir, ne s'y arrêta pas. Justine passa sa langue sur ses lèvres et demanda avec une simplicité et un naturel calculés :

— Tu as envie que je te suce, mon gros chéri ? Tu veux que je prenne ta belle bite entre mes lèvres ? Si tu veux, tu peux même jouir dans ma bouche, tu sais…

Cette fois, c'était trop pour le malheureux comptable. Il émit une sorte de lamentable gargouillis et se jeta sur Justine de tout son poids. Ils basculèrent ensemble sur le dessus de lit brodé.

Édouard Bourgoin avait totalement perdu de vue le côté sacrilège de ce qu'il était en train de faire sur le lit de maman…

Affalé sur le ventre de Justine, le visage congestionné enfoui entre ses seins, il donnait des coups de reins frénétiques, essayant à toute force de pénétrer ce ventre contre lequel il butait obstinément.

Avec une force surprenante, Justine le fit basculer sur le côté sans le moindre effort apparent et il se retrouva à plat dos, essoufflé, le sexe battant l'air comme un métronome saisi de démence. Justine s'agenouilla tout contre lui et eut un petit rire de gorge :

— Tu es beaucoup trop fébrile pour arriver à quoi que ce soit, mon gros chéri ! Laisse donc faire ta Justine, je te l'ai déjà dit…

Lentement, ses grands yeux noirs plongés dans les siens, elle enjamba le torse imberbe de son partenaire, de part et d'autre de ses épaules, lui offrant une vue affolante, en contre-plongée sur le buisson ardent de son ventre.

Instinctivement, Edouard essaya de se soulever sur les coudes, pour que sa bouche avide puisse aller se désaltérer à cette source naturelle. Mais

Justine le plaqua sur le lit sans ménagement.

— C’est moi qui décide ! dit-elle d’une voix changée, presque dure.

Elle se retourna, de façon à présenter sa croupe rebondie aux yeux exorbités de son partenaire. Puis, elle se laissa tomber à quatre pattes et sa bouche se retrouva tout naturellement contre le membre palpitant et très dur d’Édouard.

Au moment où elle le faisait coulisser entre ses lèvres humides, elle plaqua brusquement le sillon profond de sa croupe sur le visage congestionné du comptable qui faillit en étouffer. À la fois de plaisir et par manque d’oxygène.

La bouche envahie par la tige de chair qu’elle tétait avec application, Justine émit un grognement de satisfaction en sentant la langue de Bourgoin s’insinuer, d’abord timidement, entre les pétales entrouverts de sa fleur secrète, puis plus impérieusement se mettre à la fouiller avec fièvre.

Ce type était aux antipodes de son genre d’homme. Mais Justine savait quand même qu’elle allait jouir comme une folle. Tout à l’heure, quand le membre qu’elle engloutissait en ce moment investirait son ventre, la remplirait de sa chaleur et de sa force.

Elle en était certaine, parce que le contraire n’était jamais arrivé. Elle obtenait toujours un orgasme avec les types qu’elle avait choisis pour sa « croisade ». Alors qu’avec les autres…

Elle s’ébroua mentalement et se concentra sur la caresse qu’elle prodiguait à son partenaire d’un soir. Ce n’était pas le moment de penser à « ça ». Après… Elle aurait tout le temps après… Quand elle aurait achevé son travail, terminé sa mission…

Elle sentit que l’homme qui était sous elle n’allait pas pouvoir tenir très longtemps sous l’affolante caresse de sa bouche.

Elle se redressa brusquement, écrasant ses fesses charnues sur le visage d’Édouard dont la langue fébrile était toujours fichée en elle et frétillait comme un petit animal fouisseur.

Justine se retourna et se pencha sur son visage, écarlate, apoplectique, luisant de son plaisir à elle, et qui paraissait sur le point d’exploser.

Elle descendit assez bas pour que les pointes dressées de ses seins viennent chatouiller la poitrine de l’homme. Et elle lui sourit, sans parvenir à mettre dans ce sourire le moindre soupçon de chaleur.

— Et maintenant, le meilleur, souffla-t-elle. Le top de l'apothéose !

La main droite derrière son dos, elle empoigna la verge tendue et, sans aucun tâtonnement, la dirigea vers l'entrée de sa grotte intime, aux ruisselances équatoriales.

Avec un gémissement profond et rauque, elle se laissa tomber de tout son poids dessus, s'empalant de toute la longueur du sexe dressé.

Sa respiration s'accélérait de seconde en seconde, à mesure qu'elle montait et descendait le long du gros piston de chair, ses deux mains crispées en point d'appui sur la poitrine de Bourgoin.

Justine sentit un brasier intense s'allumer quelque part au fond de son ventre. Et, à une vitesse vertigineuse, l'envahir tout entière.

Elle accéléra encore les mouvements de son bassin en fusion, se cambrant au maximum pour tenter d'aspirer encore plus profond le membre qui la taraudait.

Elle ne put retenir le cri de délivrance qui montait à ses lèvres. La tête renversée en arrière, les yeux fermés, elle jouit longuement, tandis qu'avec de petits couinements porcins, Edouard Bourgoin l'inondait de sève brûlante.

Quand le plaisir reflua, par vagues successives de plus en plus faibles, elle se laissa rouler sur le côté. En s'arrangeant pour que son partenaire essoufflé ne voit pas l'expression que venait de prendre son visage.

C'était maintenant que tout se jouait.

Sa véritable mission pouvait commencer. Et suivre son cours implacable.

Justine posa sa main toujours gantée sur les yeux du comptable et l'embrassa doucement au coin des lèvres :

— Tourne-toi sur le ventre, je vais te faire un petit massage relaxant. Tu vas voir : dans ce domaine aussi, je suis experte. Et surtout ferme les yeux…

Docile, flottant dans des béatitudes dont il ignorait l'existence jusqu'à ce jour, Edouard Bourgoin s'exécuta. Mais, tandis que Justine quittait le lit qui grinça légèrement, il ne put s'empêcher de poser la question qui le turlupinait depuis le début :

— Excuse-moi, je vais peut-être te paraître idiot, mais… pourquoi moi ? Je veux dire, d'habitude je ne suis pas le genre d'homme que…

— Le genre d'homme que les belles filles draguent dans les bars, c'est ça ? l'interrompit Justine, debout près du lit.

— Ben, oui… C'est à peu près ça…

— Mon pauvre chéri ! Il n'y a pas que la beauté qui excite une femme chez un homme. Notre désir emprunte des chemins beaucoup plus tortueux. Tiens, toi, par exemple : tu veux savoir pourquoi j'ai eu envie de toi ?

— Euh, oui, en effet, j'aimerais bien savoir…

— C'est parce que je t'ai vu griller le feu rouge au coin du pont d'Asnières et du quai de Clichy. Je ne sais pas pourquoi, mais de voir ta voiture foncer comme ça à travers le carrefour, ça m'a tout excitée et je t'ai suivi jusqu'au bistrot où tu m'as offert un verre.

De saisissement, Edouard Bourgoin esquissa un mouvement pour se redresser, mais Justine le plaqua fermement sur le lit :

— Ne bouge pas et détends-toi, je t'ai dit ! Et puis, quelle importance, ce qui m'a donné envie de toi, hein ? Le principal c'est que je sois là, non ?

Édouard Bourgoin ne répondit rien. Il avait déjà oublié ce feu rouge grillé. Bizarre d'ailleurs, parce que c'était une chose qui ne lui arrivait jamais. Mais là, il était pressé d'arriver au *Narval*, il avait soif, il était fatigué. Alors, quand le feu était passé à l'orange, au lieu de ralentir, il avait accéléré. Comme font de plus en plus de Parisiens, malheureusement. Il était passé juste au moment où le feu devenait rouge, c'était vrai. Ça ne lui avait d'ailleurs pas porté chance puisque une voiture de police l'avait pris en chasse, rattrapé à l'autre bout du pont. Et, bien sûr, les flics lui avaient dressé une contredanse. En lui spécifiant aimablement que ça lui vaudrait trois points en moins sur son permis.

Mais comment aurait-il pu penser qu'en se livrant à cette infraction, il allait déclencher un désir aussi fou chez cette superbe créature ? Qu'elle allait le suivre et se donner à lui dans la foulée ?

Brusquement, ça lui parut quand même un peu fort et il voulut se retourner vers elle pour lui demander d'autres explications. Mais elle lui avait ordonné de ne pas bouger et, pour ne pas lui déplaire, rompre la magie de cette soirée unique dans son existence, il n'osa pas enfreindre les ordres de Justine.

Ce fut sa trop grande et trop aveugle obéissance qui lui coûta la vie.

Sans quitter Édouard Bourgoin du regard, Justine avait ouvert son sac à dos. Elle en sortit un cutter, un tube de rouge à lèvres et une sorte de câble métallique d'une cinquantaine de centimètres, muni à chaque extrémité d'une poignée de bois grossièrement mais solidement fixée.

Maintenant qu'elle avait joui, elle n'éprouvait plus que du dégoût pour le petit homme blanchâtre et grassouillet affalé sur le lit, la tête posée de côté sur ses mains jointes.

Il fallait en finir au plus vite.

Elle remonta sur le lit, le câble bien en main, et s'installa à califourchon sur le dos d'Édouard Bourgoin.

— Relève un peu la tête, mon gros chéri, dit-elle de sa voix la plus douce.

Docile, Bourgoin s'exécuta. Il perçut une sensation de froid sur son cou, comme si on lui glissait un collier, ou une chaîne, ou quelque chose du même genre. Curieux, pour un massage.

Il ouvrit la bouche pour demander à Justine ce qu'elle comptait faire exactement, mais il n'en sortit qu'un faible gargouillis.

Les bras arc-boutés sur les poignées de bois, pesant de tout son poids sur le dos de sa victime, Justine serrait de toutes ses forces le câble d'acier autour du cou trop gras de sa victime.

Edouard Bourgoin eut beau faire les soubresauts les plus désespérés, il ne réussit qu'à griffer très légèrement Justine au menton. Mais pas à se dégager de l'étau très fin qui lui broyait la trachée artère. Il mourut sans avoir repris sa respiration, une minute et demie plus tard.

Dès que le corps devint totalement mou et inerte, Justine desserra son étreinte et se releva calmement. Elle déposa son câble sur la table de chevet et saisit le tube de rouge à lèvres et le cutter.

Il ne lui restait plus qu'à conclure avec les rites habituels.

Le tableau était achevé, il n'y avait plus qu'à le signer.

Malgré ce qu'elle s'apprêtait à exécuter, qui aurait fait chavirer les estomacs les mieux accrochés, elle se sentait d'un calme parfait.

Exactement la même sérénité que d'habitude.

Le calme et la sérénité que donne la certitude du devoir en train de s'accomplir.

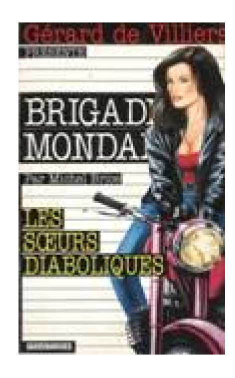
Elle passa sa main sur son visage et fit la grimace. Sa peau perdait rapidement de sa souplesse, c'était l'inconvénient majeur à chaque fois. Heureusement, elle en avait presque terminé.

Après, dans quelques minutes, il ne lui resterait plus qu'à quitter tranquillement cet appartement lugubre.

Et à se mettre en chasse pour repérer sa prochaine victime expiatoire.

Et ainsi de suite, jusqu'à l'objectif ultime de la « mission » que Justine s'était fixée et qu'elle remplirait coûte que coûte.

CHAPITRE II



La porte s'ouvrit à la volée et l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin, l'as des as de la célèbre Brigade Mondaine, vit d'abord apparaître un gros nez rouge.

Duquel s'approchait à grande vitesse une main agrémentée d'un immense mouchoir à carreaux rouges et blancs.

Le tout surmonté d'une paire de lunettes de myope et d'un crâne presque entièrement dégarni.

Au moment où le gros nez rouge et l'immense mouchoir opéraient leur jonction, une déflagration retentit, à mi-bruit entre les chutes du Niagara et une explosion thermonucléaire.

Vérification faite, Boris Corentin constata qu'il ne s'agissait que d'un éternuement de force 6-7 sur l'échelle de Richter, produit par son coéquipier et ami, l'inspecteur principal Aimé Brichot.

— Eh bien, Mémé, claironna Corentin, on dirait que tu en tiens une bonne, ce matin !

— B'en barle ba ! répondit à peu près Brichot, le nez complètement bouché. Ça m'a pris au milieu de la nuit. Jeannette ne voulait même pas que je vienne bosser aujourd'hui. Il paraît qu'avec le redoux de ces derniers jours, le virus de la grippe a fait sa réapparition et qu'il est encore plus virulent qu'au début de l'hiver.

— Normal, observa Corentin : il jette ses derniers feux avant le printemps.

— Il fait ce qu'il veut, mais s'il pouvait jeter ses feux ailleurs que sur mes bronches, ça m'arrangerait ! grommela Brichot en se débarrassant de son imper « façon » Burberry's, d'une coupe *typically british,* mais que lui-même, vu le prix qu'il l'avait payé, soupçonnait d'être *made in Taïwan* à cent pour cent.

De toute façon, depuis leur dernier séjour outre-manche, à Corentin et à lui, son anglomanie bouillonnante avait pris un sacré coup de tiède.

Aimé Brichot se laissa tomber sur son fauteuil à roulettes et désigna du menton les deux bureaux vides qui, outre les leurs, occupaient la pièce réservée aux Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, celle où aboutissaient immanquablement les problèmes les plus délicats, c'est-à-dire, en clair, les coups tordus :

— Rabert et Tardet ne sont pas là ?

— Comme tu vois, répondit Corentin en allumant sa première Gitane blonde de la journée. Mais si ça t'intéresse tant que ça, tu pourras poser la question directement à Baba qui nous réclame depuis un petit quart d'heure…

Il fallut moins d'une minute aux deux inspecteurs pour atteindre la double porte capitonnée qui marquait l'entrée du bureau directorial.

— Entrez, messieurs ! dit la voix rocailleuse qui émergeait d'un épais nuage de fumée nicotinisée à mort. Vous n'êtes pas malades, au moins ?

Corentin et Brichot se regardèrent d'un air ahuri avant de revenir vers le patron de la Brigade Mondaine.

— À part Mémé qui nous joue *Boulevard du « rhume* », ça va plutôt bien, patron, répondit Corentin. Mais pourquoi vous nous demandez ça ?

Charlie Badolini désigna d'un geste de la main les deux fauteuils qui trônaient devant son bureau Empire et prit le temps d'allumer une nouvelle Job spéciale au minuscule mégot de la précédente avant de répondre :

— Parce que Rabert et Tardet le sont, eux ! Tombés au champ d'honneur de la grippe, figurez-vous. Et tous les deux en même temps, encore !

D'après le ton outré de sa voix, Boris Corentin avait l'impression que le commissaire divisionnaire prenait la maladie conjointe de ses deux inspecteurs pour un affront personnel. Un acte d'insubordination caractérisée.

— Et concrètement, pour nous, ça va se traduire par quoi ? demanda Aimé Brichot qui commençait à flairer du « pas drôle » dans l'affaire.

Charlie Badolini brandit vers eux un index jauni par le goudron :

— Par une reprise en main immédiate, messieurs !

— Reprise en main de quoi, exactement ? demanda Corentin en tirant sur sa Gitane blonde.

— De l'affaire qu'ils avaient en cours, évidemment ! grommela Charlie Badolini, décidément de méchante humeur. « La tueuse à la moto », ça vous dit quelque chose, j'espère ?

Corentin poussa un profond soupir :

— Hélas, oui, patron…

Plus de six mois que Rabert et Tardet planchaient sur cette affaire sanglante. Sans le moindre commencement de résultat. Même pas l'ombre d'un début d'ébauche de piste. Rien.

Le premier meurtre avait eu lieu huit mois et demi plus tôt. Un petit industriel de Cergy-Pontoise, retrouvé dans son lit, entièrement nu, étranglé avec quelque chose de fin et de métallique, genre corde à piano.

Mais le plus bizarre c'est que son assassin lui avait ensuite littéralement « épluché » le sexe comme une banane, sans doute avec un cutter. Le résultat de cette boucherie ressemblait vaguement à une étoile de mer sanguinolente. Pas beau à voir du tout.

Enfin, au moyen d'un tube de rouge à lèvres, le tueur avait dessiné sur la poitrine de sa victime un rond de neuf centimètres de diamètre.

Depuis ce premier meurtre, il y en avait eu neuf autres, exactement dans les mêmes conditions, et avec la même mise en scène macabre. Jusqu'au rond de rouge à lèvres qui faisait toujours exactement neuf centimètres de diamètre. Tous ces malheureux avaient fait l'amour juste avant d'être tués.

Et à chaque fois, pas la moindre empreinte digitale à se mettre sous la dent.

Le seul indice sérieux recueilli par Rabert et Tardet était que, dans six cas sur dix des témoins avaient aperçu une fille à moto, soit entrant chez la victime, soit en sortant.

Indice qui n'en était un qu'à première vue, dans la mesure où, à partir de là, les déclarations des voisins étaient radicalement en désaccord les unes avec les autres. Pour certains la fille était brune, pour d'autres blonde, ou rousse… ou casquée. Quant à la moto qu'elle chevauchait, même topo : elle prenait, selon les dépositions, toutes les couleurs et toutes les formes possibles. Un vrai casse-tête.

Boris Corentin passa une main lasse dans ses cheveux bruns qui, depuis quelque temps, s'agrémentaient de petits fils argentés sur les tempes :

— C'est pas vraiment un cadeau, patron…

Badolini repoussa l'objection d'un geste impatient :

— La période des fêtes est terminée, que je sache !

Corentin préféra ne pas insister. Quand le commissaire divisionnaire était de cette humeur-là…

Le plus déroutant, dans l'affaire de « la tueuse à la moto », comme l'avait tout de suite baptisée un journaliste, c'est que les victimes n'avaient strictement aucun rapport entre elles. À part qu'elles étaient toutes de sexe masculin. Mais sinon…

Mariés, célibataires, veufs, divorcés, petits, grands, riches, pauvres, parisiens, banlieusards et même deux provinciaux : il y avait de tout. Bien entendu, ils ne se connaissaient pas entre eux, n'avaient pas fait leurs études ou leur service militaire au même endroit, n'avaient aucune famille, même éloignée, en commun, etc.

La tueuse – si c'était bien la mystérieuse fille à la moto la coupable – semblait prendre ses victimes au hasard.

Mais ça, Boris Corentin se refusait à le croire. Il devait y avoir un lien, même ténu, entre tous ces hommes. Un point commun qui, jusqu'à présent,

avait échappé aux regards. De même que ni lui ni aucun autre policier ne croyait vraiment à une femme tueuse. D'après Boris, si la fille à la moto existait réellement, elle devait plutôt servir d'appât, ou de rabatteuse au vrai tueur.

Il n'empêche que ça ne l'amusait pas du tout de reprendre en cours de route cette enquête en forme d'impasse.

Il décida de faire une ultime tentative :

— Dites-moi, patron… En principe, dans une semaine, ils seront sur pieds, Rabert et Tardet…

— Sans doute, et alors ? grommela Badolini en relevant le nez de l'épais dossier qu'il était occupé à feuilleter.

Corentin prit son air le plus innocent :

— Eh bien, je me disais que puisque cette enquête piétine depuis des mois, elle pourrait peut-être piétiner une semaine de plus.

— D'autant qu'il n'y a pas eu de nouvelles victimes depuis près de quatre semaines, renchérit Aimé Brichot, toujours prêt à voler au secours de sa flèche.

— C'est justement ce qui vous trompe ! triompha Charlie Badolini en brandissant le dossier qu'il venait de refermer sous le nez de ses inspecteurs. Hier soir, un certain Édouard Bourgoin, domicilié à Asnières, a été tué exactement dans les conditions habituelles. Entre 18h40 et 21 h.

Aimé Brichot ouvrit des yeux ronds :

— Comment ça : 18h40 ? Depuis quand les légistes peuvent-ils être aussi précis ?

Badolini eut un petit sourire indulgent. Le premier de la matinée, en fait :

— Ce n'est pas le légiste qui est précis, c'est le patron du bar qui a vu son client partir à cette heure-là. Accompagné par une fille brune en combinaison de cuir noir.

Boris Corentin sursauta violemment et bondit hors de son fauteuil :

— Le patron du bar, vous dites ? Mais c'est génial, ça ! On a enfin quelqu'un qui va être capable de l'identifier cette fille à la moto ! Ou en tout cas de nous aider à en faire un portrait-robot !

Corentin se tourna vers Aimé Brichot, les yeux brillants d'excitation :

— Allez, Mémé, en route ! On file dare-dare à Asnières ! On vous tient au courant, patron…

Avant que le commissaire divisionnaire ait pu dire un mot, Corentin avait déjà disparu, Brichot sur ses talons. Resté seul, Charlie Badolini eut un petit soupir attendri. Cinq minutes plus tôt, Corentin rechignait à reprendre l'enquête. Il avait suffi d'un petit élément nouveau pour qu'il s'enflamme et fonce tête baissée.

C'est pour ça que Boris avait toujours été son préféré. Avec sa fougue et son intelligence, ses talents de superflic et sa profonde humanité, il représentait à ses yeux le fils idéal. Celui que Suzanne, sa femme, n'avait malheureusement jamais pu lui donner…

Sans la moindre hésitation, Corentin gara sa R21 de service à moitié sur le trottoir de l'avenue d'Argenteuil, juste devant une station-service Mobil.

— C'est à quel étage ? demanda Aimé Brichot, qui respirait avec de plus en plus de difficultés à cause de son rhume.

— Troisième droite, répondit Corentin en attaquant l'escalier fraîchement ciré d'un pas alerte.

Dans le petit appartement sombre et plutôt lugubre, régnait une animation telle qu'il ne devait jamais y en avoir eu auparavant. Dans chaque pièce, des hommes de l'Identité judiciaire traquaient les indices, centimètre carré par centimètre carré.

Boris Corentin aperçut la face ronde et jovial du docteur Janvier, le médecin légiste, et il se dirigea vers la chambre du fond, rejoint par un Aimé Brichot un tantinet essoufflé par la grimpette.

Le corps d'Édouard Bourgoin était étendu sur le lit. Aimé Brichot se sentit devenir tout pâle en apercevant le sexe du malheureux. Exactement identique aux descriptions que leur en avait faites Rabert et Tardet. Mais entre un rapport oral et la vision directe, il y avait une sacrée marge.

À partir du prépuce jusqu'à la base, la peau avait été découpée sur toute la longueur en cinq endroits différents, à peu près équidistants, puis ouverte comme une banane qu'on épluche.

Le résultat ressemblait effectivement à une étoile de mer, mais qui serait sortie tout droit d'un film d'horreur.

Autour du cou de la victime une vilaine boursouflure circulaire et violacée. Et sur sa poitrine, un rond rouge plein, dessiné au rouge à lèvres.

— Comme vous voyez, rien de nouveau sous le soleil ! s'exclama joyeusement le docteur Janvier.

Corentin l'avait toujours soupçonné de n'être pleinement heureux que quand il avait un cadavre tout neuf à se mettre sous la dent. Mais c'était une impression toute personnelle.

— Aucun détail qui pourraient différer de d'habitude ? demanda Brichot sans trop y croire.

— Rigoureusement aucun, répondit le toubib. Mais pour en être complètement sûr…

— … Il faudra attendre les résultats de l'autopsie, compléta Corentin. Enfin, au moins, là, le patron du bistrot va pouvoir nous aider à faire un portrait-robot de cette maudite fille à la moto.

— Si j'étais vous, je n'y compterais pas trop, dit une voix calme derrière eux.

Les deux as de la Brigade Mondaine se retournèrent ensemble et découvrirent un homme d'une trentaine d'année, blond, mince et le regard sombre derrière ses petites lunettes rondes cerclées de vert.

— Meursault, se présenta-t-il. De l'Identité judiciaire.

— Vous êtes étranger ? demanda Boris avec un demi-sourire.

L'autre le dévisagea d'un œil éberlué :

— Non, pourquoi vous me demandez ça ?

— Pour rien, soupira Boris. Pourquoi dites-vous qu'on ne pourra pas dresser de portrait-robot de la fille ?

— À cause de ça, répondit Meursault en brandissant une petite pochette rectangulaire de plastique transparent qui contenait un minuscule fragment lui aussi transparent.

— Qu'est-ce que c'est ? demandèrent Corentin et Brichot en même temps.

— L'analyse labo le confirmera, mais je suis presque sûr qu'il s'agit d'un fragment de laticifarus. On l'a trouvé collé sous l'ongle de la victime.

Aimé Brichot ouvrit des yeux rond :

— Latici quoi ?

— Laticifarus, reprit Meursault avec un petit air supérieur. C'est un isomère du latex mis au point tout récemment aux States. Dix fois plus fin que le plus fin des latex et se moulant parfaitement à toutes les formes préexistantes. Y compris les formes en mouvement.

— Comme par exemple un visage, acheva Corentin d'un ton désabusé.

— Exactement, confirma Meursault. Je crois savoir qu'à Hollywood, ils ont commencé à s'en servir pour fabriquer des masques. Dans certains cas, c'est aussi bon qu'un effet spécial et ça coûte beaucoup moins cher.

Aimé Brichot, dont le raisonnement avait suivi celui de Corentin, ne se tint pas pour battu :

— En admettant même que la fille ait eu sur la figure un masque fait avec votre latici…

— Farus. Laticifarus !

— Admettons, grogna Brichot. Bref, ce que je veux dire, c'est que c'est tellement fin que ça ne doit pas beaucoup changer une physionomie.

— Détrompez-vous ! le contra Meursault, tout fier de sa science. Chaque détail du visage n'est en effet modifié qu'imperceptiblement. Mais comme tous les détails le sont en même temps, à l'arrivée vous avez une personne complètement méconnaissable.

— Et voilà comment un portrait-robot tombe à l'eau ! soupira Brichot.

— Pas sûr, fit Corentin.

— Explique-toi, monsieur le génie !

— C'est tout simple, fit Boris en ignorant l'ironie de son coéquipier. Si on admet que le tueur portait effectivement un masque dont un fragment lui a été arraché par sa victime pendant qu'il l'étranglait, et si on revient à notre hypothèse que la fille à la moto n'est pas la meurtrière mais une simple rabatteuse, peut-être qu'elle n'en portait pas, elle, de masque…

Aimé Brichot réfléchit deux secondes et haussa les épaules :

— Désolé, Boris, mais ça ne tient pas : pourquoi est-ce que le meurtrier aurait mis un masque alors que c'est la fille qui s'est montrée dans un lieu public avec la future victime ?

Boris Corentin poussa un soupir passablement excédé :

— Écoute, Mémé, je sais très bien qu'il n'y a pas une chance sur cent. Mais cette chance-là, je ne veux pas passer à côté. Donc, on va quand même

faire dresser un portrait-robot par le patron du troquet.

Corentin et Brichot quittèrent l'appartement dans lequel les membres de la police scientifique continuaient de traquer l'infinitésimal…

Au moment où ils arrivaient sur le palier du premier, la porte de gauche s'ouvrit et une forte odeur de mouton en train de cuire leur sauta aux narines. Ils se retrouvèrent nez à nez avec un jeune inspecteur que Boris se souvenait vaguement avoir vu au quai des Orfèvres en tant que stagiaire. L'autre le reconnut parfaitement :

— Ah, monsieur l'Inspecteur divisionnaire, je suis content de vous voir, j'allais vous appeler…

Il s'écarta légèrement et désigna une grosse dame derrière lui, saucissonnée dans une blouse de ménagère à larges fleurs mauves.

Son visage bouffi était encadré de cheveux gris et filasses, son nez tuberculoïde s'agrémentait d'une superbe verrue, façon « fée Carabosse ». À part ça, elle était souriante.

— Mme Moduchon a vu Édouard Bourgoin rentrer, hier soir, dit le jeune inspecteur. Il était accompagné d'une fille à moto…

Boris Corentin se tourna vers la grosse dame qui semblait ravie de son importance soudaine :

— Pouvez-vous me décrire cette personne, chère madame ?

— Ah dame, non ! dit-elle d'une voix de rogomme. La fille portait un casque et elle est entrée dans l'immeuble avec. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle avait des cheveux noirs qui dépassaient, dans le dos. Et qu'elle avait un drôle de genre…

— Quel genre de genre ? demanda Brichot en s'efforçant de ne pas sourire.

— Le genre cuir, si vous voyez ce que je veux dire. Moitié pute, quoi ! Ça m'a même surpris que M. Bourgoin, qui est si comme il faut, fréquente dans ce milieu-là. Enfin, c'est bien parce que sa mère était pas là, allez !

Son sourire disparut brusquement et Corentin crut voir une vraie larme perler à son œil droit.

— Mon Dieu, j'y pense : cette pauvre Mme Bourgoin, quand elle va savoir ! Ah ça, elle survivra pas, c'est moi qui vous le dis. Je serais pas surprise qu'elle passe dans l'année. Parce qu'il faut vous dire…

— Madame Moduchon, l'interrompit Corentin aussi aimablement qu'il le put, est-ce que vous pouvez nous parler de la moto de la fille ? Comment était-elle ?

Mme Moduchon haussa violemment les épaules, ce qui eut pour effet de faire trembloter sa phénoménale poitrine, comme un stère de gelée au madère :

— Est-ce que je sais, moi ? C'était une grosse moto, c'est tout. Avec deux roues et un guidon. Il me semble bien qu'elle était grise, mais à part ça… Ah si, tout de même : elle avait une sacoche de chaque côté et une autre derrière, sur le porte-bagages. Et puis des machins, devant, pour se protéger les jambes de la pluie.

Corentin et Brichot échangèrent un regard désabusé. La description faite par la locataire du premier ne correspondait en rien à celles données par les témoins des autres meurtres.

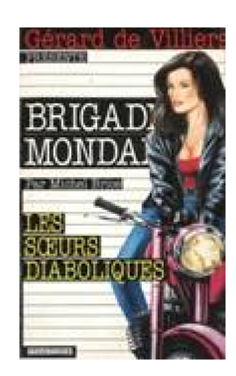
— Dans un sens, ça ne veut pas dire grand-chose, fit Aimé Brichot, tandis qu'ils remontaient dans la R21 de service. Après tout, on ne peut pas demander à tous ces gens-là de s'y connaître en moto…

— Tu as raison, Mémé, on ne peut pas le leur demander, répondit Corentin en démarrant. N'empêche que, bonne excuse ou pas, pour nous le résultat est le même : pas moyen d'avoir une description précise de cette foutue moto.

Tout en tortillant sa moustache, Aimé Brichot s'abîma dans la contemplation de l'avenue d'Argenteuil, encombrée de poids lourds et balayée par le vent glacial qui soufflait sans discontinuer depuis près d'une semaine, retardant l'explosion imminente du printemps.

— Le seul espoir de piste qui nous reste, finit-il par murmurer, c'est le portrait-robot de la fille. À condition que ce ne soit pas elle qui portait le masque en latici… flûte, je n'y arriverai jamais, à prononcer ce nom-là !

CHAPITRE III



Justine Desjardins ferma soigneusement à clé le tiroir de son bureau et quitta la salle de rédaction du journal où elle travaillait depuis près de cinq ans.

Elle avait l’intention de rentrer tôt pour pouvoir s’occuper de sa sœur, Juliette. Passer toute la soirée avec elle, comme elles le faisaient si souvent depuis qu’elles étaient gamines.

Un vrai bonheur, une petite oasis de paix et de tranquillité, après la soirée de la veille. Qui, heureusement, s’était déroulée sans aucun imprévu.

Comme à chaque fois qu’elle était partie en « croisade », Justine repassa une fois de plus la succession des événements dans sa tête.

Depuis le « harponnage » du type dans le bar, jusqu’à sa mise à mort.

Elle était certaine de n’avoir commis aucune erreur. De toute façon, elle n’en commettait jamais. Elle ne pouvait pas se le permettre, si elle voulait mener sa « croisade » jusqu’à son terme.

Justine Desjardins allait franchir la porte à tambour qui donnait sur la rue Montmartre quand elle se sentit ceinturée par derrière. Elle n’eut pas le temps d’esquisser un mouvement de défense que deux lèvres se plaquaient à la base de son cou en un baiser sonore. Tandis que deux mains remontaient vers sa poitrine et emprisonnaient ses seins.

— Justine ! Je ne savais pas que tu étais encore là à cette heure-ci. Sinon, je serais passé tout de suite à la rédac’ en arrivant.

Elle se retourna et sourit à Eric Valogne qui venait de l’embrasser et qui ne la lâcha qu’à regret. Elle se composa une mine sévère :

— Que tu sois content de me voir est une chose. Mais ça ne t’autorise pas à me peloter les nichons, espèce d’obsédé !

Éric Valogne se rembrunit instantanément et il dut faire un gros effort sur lui-même pour réussir à sourire de nouveau.

C'était le seul point noir dans sa vie, depuis pas loin d'un an. Justine. Justine dont il était tombé fou amoureux dès leur première rencontre. Une passion qui, malheureusement pour lui, ne paraissait pas réciproque.

Pourtant, leur premier contact n'avait vraiment rien eu de banal ou de convenu. Éric Valogne s'en souvenait dans les moindres détails.

Le petit bonhomme venait de passer au vert et Éric Valogne s'était engagé sur le passage pour piétons, afin de traverser le boulevard Malesherbes. En confiance.

Il avait entendu un grand crissement de pneus sur l'asphalte. Avant de pouvoir réagir, la grosse Lancia qui venait d'accélérer pour franchir le carrefour de la rue de Jouffroy, après avoir sciemment grillé le feu rouge, l'avait percuté au niveau des mollets et envoyé valdinguer de l'autre côté du boulevard.

Malgré une douleur aiguë à la jambe gauche, il s'était redressé sur les coudes. Juste à temps pour voir une moto descendre du trottoir et commencer à prendre en chasse la Lancia en fuite.

Mais au bout d'une vingtaine de mètres, semblant se raviser, le motard avait fait demi-tour et était revenu vers lui, pour lui porter secours.

Le motard avait rapidement béquillé son engin, avant d'enlever son casque intégral.

Et Éric Valogne, ébloui, avait fait connaissance avec le visage de Justine Desjardins…

Valogne chassa ses souvenirs tant bien que, mal, poussa un profond soupir et entoura les épaules de Justine de son bras, sans qu'elle ne songe à se dégager :

— Tu as le temps de boire un verre ?

Il eut un petit sourire amer :

— On choisira une grande table, pour que tu sois sûre que je ne puisse pas te toucher !

Justine s'arrêta de marcher et le dévisagea d'un air profondément triste :

— Éric ! Tu m'avais promis qu'on n'en parlerait plus… jusqu'à nouvel ordre.

Valogne ôta son bras de dessus ses épaules et s'écarta d'elle ostensiblement :

— Promis, promis ! Évidemment, pour toi, c'est facile, puisque tu t'en fous, de moi ! Mais moi, je t'aime, Justine ! Et je crève d'envie de refaire l'amour avec toi. Tu le sais, ça, non ?

Il s'arrêta brusquement. Évidemment, elle le savait. Le lendemain de l'accident, elle était venue le visiter à l'hôpital, pour savoir comment allait sa jambe.

Très vite, s'apercevant qu'ils étaient tous deux journalistes, ils s'étaient trouvés bien des points communs et avaient sympathisé. Ils s'étaient revus les jours suivants. De plus en plus souvent.

Justine n'avait eu aucun mal à comprendre l'effet qu'elle faisait à Valogne. De son côté, elle était loin d'être insensible au charme un peu délicat de ce grand garçon blond au regard d'un bleu très pâle, et surtout à son sourire gauche qui lui donnait des airs d'adolescent attardé et rêveur, alors qu'il venait juste d'atteindre la trentaine.

Elle avait fini par se retrouver dans son lit. En se disant que, peut-être, avec lui, ce serait différent d'avec les autres. Qu'elle serait guérie.

Ça n'avait pas été différent. Malgré l'habileté et la fougue d'Éric, elle était restée de glace, fermée à double tour à l'intérieur d'elle-même. Avec la désespérante sensation qu'une partie d'elle était morte. Que, plus jamais, elle ne serait une femme à part entière.

Exactement ce qu'elle ressentait avec tous les hommes, depuis le terrible accident de sa sœur, Juliette, un an plus tôt. Une année qui lui semblait une éternité.

Justine n'avait plus jamais voulu refaire l'amour avec Éric Valogne. Elle lui avait demandé de rester simplement son ami, bien consciente qu'Éric ne pouvait pas se satisfaire éternellement d'une solution aussi boiteuse, aussi éloigné de ses sentiments et de ses désirs pour elle.

Et, de fait, il ne s'en satisfaisait pas.

Justine eut brusquement envie de se précipiter vers lui et de se blottir dans ses bras. De se laisser caresser, dorloter, bercer…

Les yeux fermés, pour ne plus penser à rien. Oublier sa « croisade ».

Elle s'ébroua presque avec violence et parvint à sourire à Éric qui la dévisageait d'un air anxieux.

— Il vaut mieux qu'on remette ce verre à plus tard, murmura-t-elle d'une voix très lasse. Il faut que je rentre m'occuper de Juliette…

Elle se laissa embrasser sur les deux joues et enfourcha sa moto, après avoir détaché l'antivol et enfilé son casque et ses gants de cuir.

Éric Valogne la regarda s'éloigner vers les grands boulevards, les yeux fixes et les poings serrés.

— Je te sauverai, Justine, murmura-t-il quand elle eut tourné le coin de la rue Réaumur. Je te sauverai malgré toi. Et je sais ce que je dois faire pour ça.

Justine mit les gaz et la moto bondit en avant, franchit le faubourg Saint-Antoine et s'engouffra dans la rue de Reuilly.

Cinquante mètres plus loin, elle grimpa sur le trottoir, passa devant la petite épicerie arabe et vira à droite, sur la descente bétonnée qui menait au parking privé de l'immeuble presque neuf où se trouvait l'appartement des sœurs Desjardins. Justine et Juliette.

C'était une idée de leur père, ça : leur donner les prénoms de deux des plus célèbres héroïnes du marquis de Sade, sœurs elles aussi. Avant que Justine n'ait eu le temps de composer le code d'accès au parking, elle vit une silhouette menue jaillir de l'épicerie et courir vers elle. Elle ôta son casque et sourit au gamin qui venait de se planter devant elle :

— Salut Charlie ! La journée s'est bien passée ? Tu es monté voir Juliette ?

— Je veux ! J'ai passé deux heures avec elle, pendant midi…

Justine soupira :

— Charlie, je t'ai déjà expliqué qu'on ne disait pas « pendant » midi !

Le gamin aux cheveux noirs très bouclés haussa les épaules et sourit de toutes ses dents :

— N'empêche que c'est quand même à cette heure-là que je suis monté la voir, mademoiselle Juliette. Elle allait bien, je pense.

— De quoi vous avez parlé ?

Le sourire du petit Arabe s'élargit :

— De sexe ! Enfin, à vrai dire, surtout du mien…

Justine prit un air accablé :

— Ça ne m'étonne pas de toi !

Malgré ses treize ans à peine révolus, Charlie, le fils unique de l'épicier d'à côté, n'avait qu'un but dans son avenir immédiat : perdre son pucelage. Jusqu'à présent, ses tentatives, nombreuses et variées, n'avaient pas été couronnées de succès.

Justine passa une main affectueuse, presque maternelle, dans les cheveux bouclés de l'adolescent.

— Essaie donc de penser un peu plus à tes études et un peu moins aux filles, Charlie ! Tu montes nous voir plus tard ? Disons dans une heure, le temps que je prenne un bon bain. Ça te va ?

Charlie planta ses grands yeux noirs dans ceux de Justine et lui demanda le plus sérieusement du monde :

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je vienne vous frotter le dos ?

Justine en riait encore en descendant sa moto au parking souterrain. Charlie venait régulièrement chez les deux sœurs Desjardins. Tous les jours, en fait, depuis l'accident de Juliette. Et Justine était bien obligée de reconnaître que ces visites leur étaient devenues indispensables, à l'une comme à l'autre.

Charlie était devenu leur rayon de soleil. Un courant d'air frais dans l'atmosphère confinée et toujours un peu étouffante qui régnait dans l'appartement depuis que Juliette était clouée à vie dans son fauteuil roulant.

La seule chose qui restait inexplicable, chez ce garçon, c'est la raison pour laquelle Houari, son père, un Marocain arrivé en France vingt-deux ans plus tôt, avait jugé bon de le prénommer Charles-Edmond. Interrogé par Justine à ce sujet, le brave épicier avait été, à la réflexion, incapable de fournir la moindre explication convaincante.

Justine ouvrit la porte blindée de l'appartement du premier étage et jeta son sac à dos par terre, au pied du portemanteau auquel elle accrocha son blouson de cuir beige et marron. Comme d'habitude, elle se dit qu'il faisait trop chaud ici. Mais c'était toujours comme ça, depuis que Juliette ne bougeait plus de son fauteuil d'infirme. Justine pénétra dans le salon dont

les baies vitrées s'ouvraient à l'opposé de la rue de Reuilly, sur un petit jardin intérieur impeccablement entretenu.

Elle eut un pincement au cœur en découvrant Juliette, rigoureusement immobile dans son fauteuil roulant, face tournée vers la fenêtre dont le rideau avait été ouvert.

Elle passait des heures comme ça. À observer les oiseaux qui venaient sur la pelouse picorer les graines et les morceaux de pain que leur donnait la locataire du rez-de-chaussée.

Mais le plus terrible, dans ces moments-là, c'est que son visage ne reflétait absolument rien. Ni joie, ni peine, ni frustration, ni colère. Rien. Le visage d'une jeune femme brutalement changée en statue de pierre ou de sel.

Parfois, Justine se disait qu'à dix-huit ans, sa sœur cadette était déjà entrée dans une insondable vieillesse.

Elle s'approcha silencieusement sur l'épaisse moquette gris souris et posa ses deux mains sur les épaules frêles de sa sœur qui ne marqua aucune réaction.

— Bonsoir Juliette, murmura-t-elle. Tu as passé une bonne journée ?

La jeune fille aux longs cheveux blonds et au teint très pâle s'abstint de répondre. « Bonne » ou « mauvaise » étaient pour elle des mots vides de sens, en ce qui concernait la morne succession des heures qui s'écoulaient les unes après les autres, désespérément identiques.

De toute façon, elle ne pouvait pas répondre, au sens courant du terme. Non content de l'avoir totalement paralysée, à l'exception de son bras gauche, l'accident l'avait en plus rendue muette.

« Trouble psychosomatique résultant de la violence subie », avaient diagnostiqué les médecins.

Mais, somatique ou pas, pour Juliette la réalité était la même : elle n'avait pas prononcé le moindre mot depuis un an. Pour communiquer, elle se servait d'une petite merveille technologique que leur père lui avait rapportée de Californie où il passait le plus clair de son temps pour ses affaires.

Un micro-ordinateur vocal révolutionnaire. Il suffisait de pianoter une phrase sur le clavier. Elle était immédiatement traduite en sons intelligibles diffusés par un haut-parleur miniaturisé incorporé. L'ordinateur « parlait »

cinq langues. Chaque phrase tapée dans n'importe laquelle d'entre elles pouvait être immédiatement traduite dans n'importe quelle autre au choix.

C'était là le seul fil ténu qui reliait encore Juliette Desjardins au monde des vivants.

Justine vit les doigts de sa main gauche saisir le minuscule levier de bakélite et le fauteuil pivota sur lui-même avec un imperceptible ronronnement.

Bien qu'elle y soit habituée, Justine reçut comme un choc les deux grands yeux bleus de Juliette, d'une inquiétante fixité. Depuis l'accident, elle ne cillait plus. Elle ne souriait plus non plus.

Justine lui caressa doucement la joue et les cheveux, puis embrassa son grand front pâle :

— Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux que je te prépare un thé-citron ?

Les doigts de Juliette pianotèrent rapidement, sans même qu'elle ait besoin de regarder son clavier. Elle entra le message. Aussitôt, la voix métallique, impassible, mortuaire, s'éleva :

— *Besoin-de-rien-merci. Donne-moi-le-journal. Va-prendre-ton-bain.*

En retenant un soupir, Justine tendit la dernière édition de *France-Soir* à Juliette et se dirigea lentement vers la salle de bains.

Est-ce qu'un jour, elle réussirait à retrouver avec elle cette complicité qui les unissait avant ? Depuis la mort de leur mère, treize ans plus tôt.

Justine se considérait pratiquement comme la deuxième mère de sa sœur. Elle n'avait que cinq ans lorsqu'elle était morte, Justine treize. Elle avait élevé sa sœur, le mot ne lui semblait pas trop fort.

Mais depuis l'accident, Juliette lui semblait loin, si loin. Est-ce qu'elle réussirait jamais à la rejoindre dans sa nuit ?

Machinalement, Justine tira la porte de la salle de bains derrière elle et actionna le verrou.

Quand elle se sentait faiblir dans ses résolutions, il suffisait qu'elle contemple le regard fixe et vide de sa petite sœur pour savoir que sa « croisade » était juste, légitime et qu'elle devait aller jusqu'au bout.

Charlie frappa deux coups discrets à la porte blindée. Ne recevant pas de réponse, il l'ouvrit avec le double de la clé que Justine lui avait confié pour qu'il puisse monter s'occuper de Juliette pendant la journée.

Son œil s'alluma lorsqu'il entendit le bruit de la douche, de l'autre côté de la cloison de la salle de bains. Avec un peu de chance, Justine aurait oublié de fermer à clé et il pourrait la voir toute nue. Comme ça lui était déjà arrivé une fois. Il avait cru s'étouffer en recevant la vision des deux seins fermes et volumineux et du buisson noir qui s'épanouissait en bas de son ventre.

Dommage, Justine s'était aussitôt enroulée dans sa serviette et il n'avait pas bien pu fixer tous les détails de son corps dans sa mémoire…

Charlie pénétra dans le salon très clair et vit que Juliette était plongée dans la lecture du journal rapporté par sa sœur. Il fut frappé par son air extrêmement concentré. Comme si elle lisait quelque chose ayant une importance primordiale, presque vitale.

Il s'avança au milieu de la pièce et Juliette, sans doute surprise de son arrivée, fit un mouvement brusque de son seul bras valide.

Le journal, qui était posé en équilibre sur ses genoux enveloppés dans une couverture écossaise, glissa sur la moquette.

Charlie se baissa pour le ramasser et constata qu'il était tombé ouvert à la page qu'était en train de lire Juliette à son arrivée.

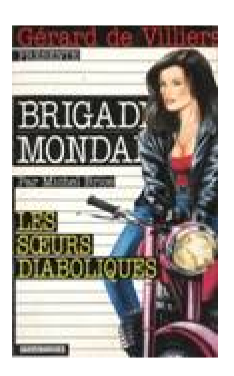
Il se pencha sur le dessin qui occupait un quart de page et déchiffra le titre qui se trouvait au-dessus :

PREMIER PORTRAIT-ROBOT DE LA TUEUSE À LA MOTO

Il se releva et regarda Juliette dans les yeux. La lueur qu'il y surprit pendant moins d'une seconde le fit frissonner. Très fugitivement, il avait eu la certitude que la jeune infirme s'était mise à le haïr.

Juste parce qu'il avait vu ce qu'elle lisait dans le journal.

CHAPITRE IV



Boris Corentin fit signe à la petite serveuse rouquine qui s'avança immédiatement vers lui, en rougissant de plaisir. Sous l'œil toujours un peu envieux d'Aimé Brichot.

C'était rarement à lui que les serveuses de restaurant ou de bar souriaient en rougissant. Mais bon, c'était comme ça : côté femmes, il savait que ce n'était pas la peine de lutter avec sa flèche. Recordman toutes catégories de séduction express, le Boris.

— Mademoiselle, était-il en train de dire, auriez-vous la gentillesse de nous apporter deux cafés et l'addition, je vous prie ?

La rouquine s'éloigna en exagérant le balancement de sa croupe rebondie, moulée dans une petite jupe noire un peu trop étroite pour elle.

— À mon avis, grommela Brichot après avoir vidé le fond de son verre de brouilly, celle-là, c'est où tu veux, quand tu veux !

— Possible, répondit Boris avec un petit sourire modeste. Mais pour l'instant, j'ai un peu l'esprit ailleurs, figure-toi…

Ils se turent tous les deux, chacun replongeant dans ses pensées. Tout en sachant qu'elles étaient rigoureusement identiques à celles de l'autre.

Ils étaient passés prendre Eugène Maudépuit à son bar, *Le Narval*, en milieu de matinée, pour l'emmener au quai des Orfèvres. Et grâce à la rapidité et au talent du dessinateur maison, le portrait-robot avait été fini à temps pour passer dans la dernière édition *de France-Soir.*

Restait à savoir si le portrait en question ressemblait vraiment à l'original.

Il y avait toujours l'éventualité du masque en laticifarus. Auquel cas, tout ça ne servirait rigoureusement à rien.

— On ne peut quand même pas arrêter toutes les filles qui se promènent à moto dans la France entière, grogna finalement Aimé Brichot en finissant de touiller son café.

— Pas toute la France, Mémé, corrigea Boris Corentin : la région parisienne suffira.

— Tu oublies que deux des victimes ont été zigouillées en province. L'une à Orléans et l'autre à Amiens, si je ne m'abuse…

Corentin avala une gorgée de café tiédasse et alluma une Gitane blonde avant de répondre :

— Je ne l'oublie pas, Mémé. Mais deux sur onze, c'est peu. Trop peu. Si tu veux mon avis, ces deux hommes-là ont été repérés alors qu'ils étaient à Paris et suivis jusqu'à chez eux. Je te rappelle d'ailleurs que la reconstitution de l'emploi du temps de celui d'Orléans a montré qu'il devait effectivement faire un voyage éclair à Paris ce jour-là.

Aimé Brichot repoussa sa tasse avec un profond soupir de découragement :

— N'empêche que même si on se limite à l'Ile-de-France, ça revient à vouloir vider la mer avec une petite cuillère !

— C'est bien pour ça qu'à mon avis, il faut oublier la moto pour l'instant et nous concentrer sur les autres indices, renchérit Corentin. Et notamment ce fameux rond rouge sur la poitrine des victimes. Quelque chose me dit que quand on en aura compris le sens, on aura aussi trouvé le chaînon manquant qui relie entre elles toutes les victimes. Pas d'accord, Mémé ?

Brichot était en train de sortir sa carte Visa de son portefeuille pour régler l'addition.

— Tu as sûrement raison, dit-il, mais le problème, c'est qu'on n'a pas le moindre début d'idée de ce que ça peut vouloir dire. Si ça veut dire quelque chose…

Boris sursauta :

— Évidemment que ça veut dire quelque chose, voyons ! Ce rond rouge qui fait toujours exactement neuf centimètres, ça ne peut pas être un hasard. C'est comme si le meurtrier – ou la meurtrière – voulait attirer l'attention sur lui. Comme s'il apposait sa signature au bas du tableau.

Aimé Brichot posa sa serviette à petits carreaux rouges et blancs sur la nappe de même couleur et se leva :

— Et en attendant d'avoir l'idée de génie, qu'est-ce qu'on est censé faire ?

— Personnellement, j'irais bien rejeter un coup d'œil dans les affaires d'Édouard Bourgoin, fit Boris en se levant à son tour.

Brichot fit la grimace :

— Les types de l'Identité judiciaire ont déjà tout passé au peigne fin et ils n'ont rien trouvé, dans ce cas…

Alors qu'ils débouchaient sur le trottoir de la rue de Turenne, balayée par le vent incessant, Boris eut un petit sourire :

— C'est son appartement qu'ils ont passé au peigne fin, Mémé. Pas le box où il range sa voiture !

Aimé Brichot ne se démonta pas :

— À quoi ça aurait servi, puisque la fille l'a suivi à moto et n'est pas montée dans la voiture en question ?

— On ne sait jamais, Mémé, on ne sait jamais !

Brichot tenta un dernier contre :

— De toute façon, je te signale qu'on n'en a pas l'accès à ce foutu box…

— Toi non ! répliqua triomphalement Corentin. Mais moi, j'ai pensé à récupérer ça, fit-il en brandissant un trousseau auquel étaient accrochées trois clés.

Deux d'entre elles, à la tête enrobée de caoutchouc noir devaient être celles de la voiture tandis que la dernière, plate et argentée, était manifestement celle d'un gros cadenas.

— Allez, direction Asnières !

Il leur fallu près de trois quarts d'heure pour arriver jusqu'à l'avenue d'Argenteuil. Dont plus d'un pour la seule traversée de Levallois-Perret, complètement embouteillé.

Corentin, qui était au volant, repéra sans problème la double rangée de box, au bout d'une courte impasse, à une centaine de mètres plus loin que l'immeuble de feu Édouard Bourgoin, en direction de Bois-Colombes.

— Box 17, annonça-t-il après avoir vérifié le numéro inscrit sur un minuscule morceau de sparadrap collé à la clé.

Le cadenas s'ouvrit sans rechigner. Boris déverrouilla la fermeture centralisée des portières de la R19 et s'installa au volant, tandis que son coéquipier prenait place à sa droite, côté passager, et allumait le plafonnier.

— Fais-nous un petit inventaire de la boîte à gants, dit Boris, déjà occupé à fouiller dans le vide-poches de la portière conducteur.

L'inventaire fut vite fait : il n'y avait là que des cartes routières de l'Ile-de-France et un gros plan de Paris et de la banlieue. Plus trois chewing-gums.

La moisson était plus riche côté boîte à gants. Aimé Brichot venait de sortir successivement une peau de chamois, un petit grattoir à pare-brise, une boîte d'ampoules de rechange, un paquet de mouchoirs en papier entamé, des pastilles pour la gorge, une contravention, un tournevis, un roman aux pages écornées intitulé *L'enterrement de Mémé Bloume* et un canif à la lame rouillée. Un vrai inventaire à la Prévert.

— Montre-moi ça, dit Boris en désignant la contravention.

À peine eut-il posé les yeux dessus qu'il sentit son cœur s'emballer.

— Mémé, écoute un peu ça ! Édouard Bourgoin s'est fait dresser ce PV pour avoir grillé un feu rouge, hier à 18h 12. C'est-à-dire quelques minutes avant d'arriver au *Narval* et d'y rencontrer la fille à la moto.

Aimé Brichot remonta machinalement ses lunettes de myope léger sur son nez :

— Oui, et alors ?

Corentin se tourna à demi vers lui. Ses yeux luisaient d'excitation :

— Il grille un feu rouge et, une heure plus tard, on le retrouve assassiné, *avec un rond rouge dessiné sur la poitrine !*

Aimé Brichot lança à sa flèche un coup d'œil vaguement inquiet :

— Dis donc, Boris, tu ne trouves pas que tu pousses le bouchon un peu loin, là ? On n'est pas dans un polar, je te rappelle…

La remarque de son coéquipier ne suffit pas à doucher l'enthousiasme de Boris Corentin.

— Ça se peut, Mémé, ça se peut que je délire. Mais ça demande quand même une ou deux petites vérifications. Allez, en route ! Direction le bureau…

Corentin et Brichot pénétrèrent en trombe dans le bureau des Affaires Recommandées.

— Toi, tu vois du côté de la Sécurité routière, dit Boris’. Et moi, je me replonge dans les dossiers des précédentes victimes et j’appelle le service des contraventions. Ça marche comme ça ?

— Ça ne marche pas, ça court ! fit Brichot en ressortant illico du bureau.

Resté seul, Boris Corentin se mit à feuilleter fiévreusement les dix dossiers établis par Rabert et Tardet.

Plusieurs fois, il poussa une exclamation à haute voix. Avant de se replonger dans ses recherches encore plus fébrilement.

Pour finir, il passa un coup de téléphone assez long au service des contraventions.

Il venait tout juste de raccrocher quand Aimé Brichot fit son entrée dans le bureau. Entrée ponctuée par un énorme éternuement.

— Mémé, c’est génial ! s’exclama Boris en reposant dans le cendrier la Gitane blonde qu’il venait à peine d’allumer. C’est exactement ce que je pensais : quatre autres victimes ont également eu une contravention. Toutes pour franchissement de feu rouge !

— Ça ne fait jamais que cinq sur onze ! grommela Brichot qui n’aimait pas se laisser convaincre aussi facilement.

— Mémé, tu exagères ! fit Boris, outré par tant de mauvaise foi. Tu es aussi bien placé que moi pour savoir que de plus en plus de chauffards grillent les feux à Paris et qu’il n’y en a pas un sur deux qui est arrêté. Tout simplement parce qu’on ne peut quand même pas mettre une équipe en surveillance à chaque carrefour !

Aimé Brichot se laissa tomber dans son fauteuil et se moucha bruyamment.

— Admettons, finit-il par concéder. Et elles ont été données quand, tes contredanses ?

Boris Corentin revérifia ses notes d’un coup d’œil rapide :

— Une le jour même du meurtre, deux la veille et la dernière la semaine précédente.

— Tu vois bien ! triompha Brichot. Ça n’a absolument aucun rapport ! Tout ça c’est du pur hasard…

Corentin ne se démonta pas :

— J’en suis beaucoup moins sûr que toi, Mémé. Admettons que mon hypothèse soit la bonne, que pour une raison qui nous échappe, quelqu’un ait décidé de zigouiller les automobilistes qui grillent les feux rouges. Une fois qu’il en a repéré un, il le suit et entre en contact avec lui, soit directement, soit plus probablement par l’intermédiaire de la fille à la moto.

Boris braqua ses yeux dans ceux de son coéquipier :

— Mais rien ne dit qu’il a eu à chaque fois la possibilité d’établir ce contact dans la même journée ! Qu’est-ce que tu dis de ça ?

Aimé Brichot cessa un instant de triturer la pointe de sa moustache :

— J’en dis que ça paraît un peu farfelu, mais qu’on a vu pire, toi et moi. Mais pourquoi quelqu’un aurait-il décidé de supprimer tous ces hommes ? Et surtout d’une façon aussi horrible ?

Boris haussa les épaules :

— Là, tu m’en demandes trop, Mémé ! En tout cas, si j’ai raison, il y a une chose qui est sûre, c’est que ce type, ou cette fille, n’est pas près de s’arrêter si on ne parvient pas à le coincer.

Il était en train de sortir une Gitane blonde de son paquet, mais il suspendit son geste :

— Au fait, et toi, ça a donné quoi ?

Aimé Brichot eut un petit sourire en coin :

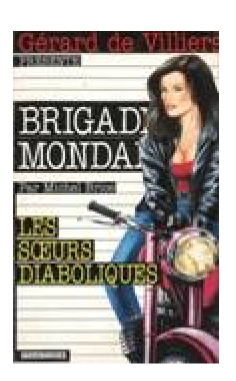
— Je te gardais ça pour la bonne bouche, histoire que tu n’aies pas le triomphe trop bruyant. Tu sais combien mesure le diamètre d’un petit feu tricolore, ceux qui sont à la hauteur des piétons ?

Boris Corentin avait déjà deviné la réponse, mais il ne voulut pas frustrer son coéquipier :

— Vas-y, je t’écoute…

— Neuf centimètres, très exactement. Comme le rond de rouge à lèvres retrouvé sur toutes les victimes.

CHAPITRE V



— Mon cher Eho, puis-je me permettre de vous présenter Caroline et Vanessa, mes deux nièces ? Elle brûlent d'envie de faire votre connaissance, vous savez !

Eho Bamenda, premier attaché d'une petite ambassade africaine, leva les yeux de son troisième verre de whisky et sourit d'un air ravi en découvrant le tableau.

Éléonore de Thiérache, la maîtresse de maison, était encadrée par deux poupées Barbie. Blondes toutes les deux, des lèvres outrageusement gonflées, de formidables seins qui semblaient défier les lois de la pesanteur et paraissaient prêts à jaillir hors du minuscule boléro qui s'efforçait de les contenir, des jambes interminables que leurs mini-jupes dévoilaient presque jusqu'en haut.

On aurait dit deux sosies de Pamela Anderson, la star du feuilleton télé *Alerte à Malibu.*

« Deux putes de haut vol trafiquées aux collagènes et aux silicones, diagnostiqua immédiatement le diplomate. Elle est quand même gonflée, la vieille, de me les présenter comme ses nièces. Ou alors, moi, je ressemble à un Scandinave ! »

Ce qui n'était pas le cas. Eho Bamenda était un colosse de plus de deux mètres de haut, tout en muscles. Son visage, aux traits épais mais réguliers, avait la couleur de l'ébène et était surmonté de cheveux aussi crépus qu'il

est possible. Tout son être dégageait une impression de force brute, d'énergie sauvage, qui laissait rarement les femmes indifférentes.

Et quand elles découvraient le mandrin qu'il dissimulait à l'intérieur de ses pantalons taillés sur mesure, elle devenaient en général carrément folles de lui.

Ce qui tombait plutôt bien dans la mesure où, à part l'argent, Eho Bamenda n'avait qu'une préoccupation dans l'existence : trouver des endroits accueillants pour y loger, le temps d'un coït, son formidable engin.

C'est même ce goût prononcé, quasiment obsessionnel, pour les passes d'armes érotiques qui faisait de lui l'un des invités obligés aux soirées que donnait Éléonore de Thiérache deux fois par mois, dans son hôtel particulier de la rue de Bellechasse.

« Soirées habillées » comme il était régulièrement précisé sur le carton d'invitation, avec un humour dont Eho Bamenda, depuis près de deux ans qu'il les honorait de sa présence, s'était toujours demandé s'il était volontaire ou non.

Car les soirées de Mme de Thiérache – Maryvonne Sauleter de son nom de jeune fille – dégénérant très rapidement en partouze générale, les smokings et les robes du soir se retrouvaient très rapidement éparpillés aux quatre coins de l'hôtel particulier que son richissime mari avait eu le bon goût de lui laisser en mourant d'un cancer de la prostate à soixante-trois ans.

Toujours très policé, Eho Bamenda se leva du canapé profond où il était affalé et s'inclina cérémonieusement devant les deux « nièces » de la maîtresse de maison vers laquelle il se tourna ensuite :

— Chère madame, elles sont si ravissantes que ce sera un véritable plaisir pour moi… Moins toutefois que si j'avais le bonheur de pouvoir accaparer leur tante pour moi seul !

Eléonore de Thiérache roucoula comme une tourterelle. Elle fit un pas vers le diplomate et, mine de rien, passa une main légère sur le devant de son pantalon :

— Mais votre souhait sera exaucé, mon cher. Plus tard dans la soirée. Je compte bien que vous me ferez danser…

C'était le code habituel. Qui signifiait que la maîtresse de maison entendait profiter de la virilité de son hôte, à un moment où à un autre.

Pour tous les invités mâles des « soirées habillées », c'était le point noir : il fallait au moins une fois honorer Mme de Thiérache. Qui, en raison de ses cinquante-trois ans et des sucreries dont elle se gavait du matin au soir, était loin d'être aussi attirante et svelte qu'elle l'avait été jadis, au temps où elle tapinait un peu partout en Europe, dans les bars des hôtels de grand luxe.

Le seul que ça ne dérangeait vraiment pas, c'était justement Eho Bamenda. Pour lui, « tout faisait ventre ». Jeune ou vieille, mineure ou canonique, grosse ou maigre, belle ou laide, une femme restait une femme, c'est-à-dire avant tout une personne physiologiquement capable de « l'accueillir », comme il disait.

Mais évidemment, deux morceaux de choix comme cette Caroline et cette Vanessa que Mme de Thiérache venait de lui mettre entre les pattes, c'était quand même nettement mieux.

De son lointain passé de tapineuse, la maîtresse de maison avait gardé une vieille tendresse pour ses consœurs de la nouvelle génération. Et elle ne manquait jamais d'en faire venir trois ou quatre pour pimenter ses soirées. Ce qui faisait toujours bien les affaires de monsieur le Premier attaché d'ambassade.

Eho Bamenda reprit place au centre du canapé et invita les deux Pamela Anderson à s'asseoir près de lui. Ce qu'elles firent sans façon. Il fit signe à une soubrette blonde qui circulait entre les invités encore debout un plateau à la main, et elle vint vers eux en chaloupant.

Vue de devant, elle était vêtue du petit tablier brodé classique et paraissait sortir tout droit d'une pièce de Feydeau ou de Labiche.

Mais quand elle se retournait, chacun était libre de constater qu'elle avait le dos et les fesses entièrement à l'air.

Elle dut se pencher en avant pour déposer les trois flûtes de champagne sur la petite table basse, et Bamenda en profita pour glisser une main fureteuse entre ses cuisses pleines.

Très haut entre ses cuisses.

La soubrette eut un petit tressaillement de surprise, mais ne se pressa pas trop pour échapper aux doigts qui s'insinuaient en elle.

— Vous m'avez l'air d'être un sacré cochon, vous ! dit Caroline d'une petite voix insupportable de niaiserie.

— On sent bien qu'avec vous, les femmes n'ont pas intérêt à s'approcher trop près ! renchérit Vanessa de l'autre côté, exactement sur le même ton.

Eho Bamenda se dit que s'il ne passait pas rapidement aux choses sérieuses et si elles continuaient à jacasser comme ça, il allait avoir du mal à se retenir de les gifler. Mais il connaissait un excellent moyen pour faire taire les petites bavardes…

Eho Bamenda donna un rapide coup d'œil circulaire dans l'immense salon où il se trouvait. À part lui et les deux « nièces », une douzaine de couples étaient rassemblés par petits groupes. La plus jeune femme devait avoir une trentaine d'années et l'homme le plus âgé avait largement entamé sa soixantaine. Tous discutaient à voix basse, buvaient, grignotaient des petits fours.

En plus, il y avait les quatre filles qui s'occupaient du buffet installé au fond du salon et qui, elles, étaient beaucoup plus jeunes que les invités. Ce qui était également le cas des deux « nièces ».

Les hautes fenêtres donnant sur la rue de Bellechasse avaient été aveuglées par de lourdes tentures de velours grenat. Des haut-parleurs invisibles diffusaient en sourdine des musiques toutes plus langoureuses et sensuelles les unes que les autres.

Il faisait très chaud. Une chaleur étouffante et moite, presque tropicale, qui n'avait d'autre but que d'inciter les convives à se débarrasser le plus vite possible de leurs vêtements.

Mais pour l'instant, tout le monde était encore impeccablement habillé et, mis à part les soubrettes, un arrivant non prévenu aurait été incapables d'imaginer que ces gens – tous riches, influents et éminemment respectables – étaient venus ici pour copuler jusqu'à plus soif.

Eho Bamenda décida de brusquer un peu les choses. Après tout, si Eléonore de Thiérache l'avait flanqué de ses deux poupées gonflables, c'était sûrement pour qu'il donne le signal du début de la vraie soirée.

Le diplomate prit la main droite de Caroline, la gauche de Vanessa, et les plaqua tranquillement sur la bosse que son sexe, même au repos, formait dans son pantalon.

— Au travail, les filles, dit-il simplement.

Vanessa crut bon de prolonger son rôle de jeune fille de bonne famille.

— Mais monsieur, vous êtes fou ! s'exclama-t-elle d'une petite voix faussement outragée. Laissez-moi immédiatement où je vais prévenir ma tante des horreurs que vous voulez nous faire faire. Et si je…

— Ta gueule, pétasse, articula posément le diplomate qui avait brusquement cessé de l'être. J'ai envie que vous me suciez, toi et ta copine, et vous allez me sucer, d'accord ? Je sais très bien où la vieille Thiérache vous a ramassées et pourquoi elle vous paye ce soir. Alors, je répète : au boulot, les filles !

Domptées, Caroline et Vanessa se turent et entreprirent de déboutonner le pantalon d'alpaga d'Eho Bamenda.

Malgré leur habitude de la nature masculine, elles ne purent retenir un cri de stupéfaction en découvrant l'énorme mandrin qui venait de jaillir à l'air libre. Déjà dur comme un roc et prêt à l'emploi.

— Ne vous laissez pas impressionner, mesdemoiselles, fit le diplomate d'un ton calme : le fourreau finit toujours par s'adapter au sabre qu'on y loge ! Chère Caroline, à vous l'honneur…

Docile, la fille se pencha et, en écarquillant au maximum les lèvres, parvint à engloutir le tiers de l'engin braqué vers elle. Les larmes au bord des cils à cause de l'effort qu'elle faisait, elle commença d'aller et venir le long de la matraque d'ébène, chaude et noueuse.

Après un profond soupir de bien-être, Eho Bamenda se désintéressa de Caroline pour s'occuper de Vanessa. Sans ménagement, il saisit le bas du boléro minuscule et le tira vers le haut. Aussitôt, la poitrine siliconée apparut à tous les regards.

Mais justement, l'étrange c'est que personne, parmi les autres invités, ne faisait mine de s'intéresser au spectacle. Malgré quelques coups d'œil en coin – de la part des femmes surtout, qui lorgnait l'énorme membre d'Eho –, les différents groupes continuaient de discuter comme si de rien n'était. Pourtant, la tension dans l'air était montée de plusieurs crans et devenait presque palpable.

Eho Bamenda délaissa brusquement les deux globes de chair incroyablement durs et enfouit sa main droite entre les cuisses de Vanessa, la forçant à les ouvrir aussi grand que possible.

— Relève les jambes, souffla-t-il d'une voix nettement moins calme que tout à l'heure. Pose tes talons sur le canapé que je puisse te branler comme il faut !

Vanessa obéit aussitôt, découvrant son ventre dont la toison, taillée en forme de cœur, était aussi noire que ses cheveux étaient blonds.

— Alors, monsieur l'Attaché d'ambassade, on s'amuse bien, j'espère ?

Eho Bamenda sursauta sous l'interpellation nettement ironique. En plus, il connaissait cette voix-là.

Il releva les yeux et comme il s'attendait à tout sauf à trouver là le jeune homme blond qui le toisait d'un regard à la fois rieur et froid, il ne l'identifia pas tout de suite.

— J'espère que vous avez bien fermé votre voiture à clé, continuait l'autre sur le même ton d'ironie un brin menaçante. Avouez que ce serait bête de vous la faire voler une deuxième fois. Comme il y a un an. Car ça fait déjà un an, n'est-ce pas, monsieur l'Attaché d'ambassade ? Ah que le temps doit passer vite quand on a la conscience tranquille, comme vous ! Je vous envie, monsieur l'Attaché d'ambassade.

La voix du jeune homme blond se durcit imperceptiblement :

— Enfin, je vous envie… pour l'instant. Car je suis toujours derrière vous, vous savez ! Un faux pas, un tout petit faux pas et hop ! plus d'attaché d'ambassade !…

À ce moment-là seulement, Eho Bamenda parvint à identifier complètement l'homme qui se permettait de lui parler sur ce ton insupportable.

C'était ce journaliste qui le poursuivait de sa haine depuis des mois. Il retrouva instantanément son nom.

Il s'appelait Eric Valogne.

Éric jubilait. Réussir à se faire inviter à une « soirée habillée » d'Éléonore de Thiérache lui avait pris des mois. Et il avait eu presque autant de mal à convaincre Nicole, sa photographe habituelle, de l'accompagner. Pas son genre, les partouzes, à Nicole.

À Éric non plus d'ailleurs. Seulement lui, il savait qu'Eho Bamenda était un habitué de ces soirées. Et il voulait justement le surprendre là, quand il serait le plus désarmé. Pour créer un choc psychologique, mettre le diplomate en position de faiblesse.

Apparemment ça marchait : Eho Bamenda le dévisageait avec des yeux qui lui sortaient de la tête. Comme s'il avait vu un fantôme se matérialiser brusquement devant lui.

Le plus drôle, c'est qu'il n'avait même pas songé à retirer ses doigts du ventre de sa partenaire de droite. Et que celle de gauche, docile, continuait de le sucer avec une belle application.

Enfin, au bout d'interminables secondes, l'attaché d'ambassade parvint à se ressaisir un minimum :

— Monsieur Valogne, je vous préviens que si vous ne disparaissez pas immédiatement d'ici, il va vous arriver de graves ennuis ! Je vous rappelle que je suis diplomate, qu'à ce titre je jouis…

— C'est le cas de le dire ! gloussa Éric très vite.

— … Je jouis d'une immunité qu'il ne vous appartient pas de remettre en cause !

Valogne cessa brusquement de sourire. Derrière ses petites lunettes, ses yeux bleus prirent un éclat métallique. Il se pencha en avant et le diplomate eut un instinctif mouvement de recul. Du coup, Caroline interrompit sa fellation et releva vers les deux hommes des yeux mi-étonnés, mi-inquiets.

— Je le sais bien que je ne peux rien contre toi pour l'instant, espèce d'ordure ! siffla le journaliste entre ses dents. Mais je tiens à te dire une chose : même si pour l'instant tu te crois tiré d'affaire, moi je ne te lâcherai pas. Jamais, tu entends ? Et à un moment ou à un autre, il faudra bien que tu paies pour ce que tu as fait !

Tout en parlant, Eric Valogne avait vu, du coin de l'œil, Éléonore de Thiérache s'avancer vers eux, escortée par deux malabars qui devaient faire partie de son « petit » personnel. La maîtresse de maison avait l'œil mauvais et vengeur. De toute évidence, elle n'appréciait pas qu'un nouveau venu vienne semer la perturbation dans l'harmonie de sa petite soirée.

Le journaliste comprit que lui et Nicole allaient se faire virer *manu militari* et il décida de prendre les devants. Question d'amour-propre.

— Il faut que je vous quitte, monsieur l'Attaché d'ambassade. Mais soyez tranquille : on se reverra. On se reverra souvent même !

Avant qu'Eho Bamenda ait trouvé quoi que ce soit à répondre, Eric Valogne avait tourné les talons. Il prit sa photographe par le bras et se dirigea à grandes enjambées vers la porte du salon donnant sur le grand escalier. Coup de chance, comme Eléonore de Thiérache et ses sbires arrivaient de l'angle opposé de la pièce, Nicole et lui purent disparaître sans avoir à les croiser.

Arrivée près du canapé, la maîtresse de maison se pencha vers le diplomate et lui saisit les deux mains entre les siennes :

— Vraiment, cher ami, je suis désolée de ce qui vient de se passer. Ce jeune homme s'est conduit de façon absolument inqualifiable avec vous ! Quand je pense qu'il m'avait été chaudement recommandé… On ne m'y reprendra plus, je peux vous l'assurer !

Elle eut un petit sourire égrillard et, l'espace d'une seconde, tout son passé de tapineuse remonta à la surface de son visage, faisant craquer de toutes parts le vernis de la femme du monde qu'elle s'appliquait à être depuis vingt-cinq ans :

— Mais je suis sûre que Caroline et Vanessa vont avoir à cœur de vous faire oublier ce pénible incident. N'est-ce pas, mes petites ?

Comprenant que c'était à elle de rentrer en piste, Vanessa plongea illico sur le membre d'Eho Bamenda, en pleine déperdition de raideur.

Ne voulant pas être en reste de bonnes manières, Caroline prit doucement la main du diplomate entre les siennes et l'enfouit d'autorité entre ses cuisses.

Pleinement rassurée sur l'avenir de sa soirée, Éléonore s'éloigna, toujours escortée de ses deux gorilles.

Eho Bamenda se laissa faire. Machinalement, ses doigts avaient même repris leur exploration au cœur du mystère touffu qui, d'ordinaire, suffisait à lui mettre les sens en feu.

Autour d'eux, les autres invités se dégelaient à la vitesse d'un sorbet dans un four à micro-ondes. De tous les coins du salon lui parvenaient des gémissements, des plaintes, des petits rires chatouillés.

À deux mètres du canapé, à droite, une femme d'une cinquantaine d'années, un peu grasse, venait de relever sa robe du soir sur ses reins et, d'une main impatiente, guidait le membre dur de l'homme qui se trouvait derrière elle entre ses deux grosses fesses à la chair tremblotante.

Un peu plus loin, près des fenêtres masquées de velours, deux femmes entièrement nues s'embrassaient goulûment en se caressant mutuellement les seins, tandis qu'autour d'elles, trois hommes, encore en habits, se caressaient nonchalamment, attendant leur tour d'entrer dans la danse.

Mais Eho Bamenda ne parvenait pas à s'intéresser à ce spectacle qui, les autres fois, suffisait à l'embraser comme un morceau d'étoupe.

Il avait la tête ailleurs.

Pourquoi ce minable petit journaliste s'acharnait-il contre lui ? Pourquoi est-ce qu'il donnait l'impression d'avoir un compte personnel à régler ?

Eho Bamenda ne comprenait pas. Et le pire, c'est qu'il avait beau tenter de se rassurer en se disant qu'il ne risquait absolument rien, que tout avait été « bétonné », il ne parvenait pas à se sentir tout à fait tranquille.

Et, pour la centième fois au moins depuis un an, le scénario de « cette nuit-là » redéfila devant ses yeux.

Il roule vite, beaucoup trop vite. Et il le sait. Bien sûr, il est plus de quatre heures du matin et les boulevards des Maréchaux sont déserts, ou presque. N'empêche : des pointes de cent vingt kilomètres/heure, c'est trop. Même quand on pilote une BMW dernier modèle, équipé de l'ABS.

C'est à peine s'il ralentit quand il s'engouffre dans la rue de Courcelles totalement vide.

Il n'a pas peur de la police. Que pourraient faire deux misérables petits flics français contre un diplomate étranger, qui plus est ami personnel de l'ambassadeur ?

II passe en trombe la place du maréchal Juin et continue la rue de Courcelles en direction de l'avenue de Wagram. Dans moins de cinq minutes, il sera chez lui.

Le capot avant de la BMW n'est plus qu'à une vingtaine de mètres du croisement de la rue Pierre-Demours quand le feu passe au rouge. Pas de temps à perdre, Eho Bamenda accélère.

Et c'est à ce moment-là qu'il la voit.

Une fille blonde qui vient de s'engager sur le passage pour piétons. Juste devant lui. Tranquillement, sans se presser, puisque le feu est rouge.

Il pile à mort. L'ABS fait son travail, mais la voiture roule vraiment trop vite.

Le choc résonne de façon effroyable dans le cerveau d'Eho Bamenda.

Il ne parvient à s'arrêter qu'une fois le carrefour franchi. Descend en trombe de la voiture. Fonce vers la fille gisant au milieu de la rue.

Son premier réflexe est de la tirer par les épaules hors de la chaussée, pour éviter un nouvel accident. Sous la porte cochère, là, qui est restée ouverte.

Il l'étend à même le pavé humide.

C'est juste à ce moment qu'il s'aperçoit qu'elle est très jolie. Et très jeune. Et très excitante avec sa jupe relevée sur ses cuisses pâles et sa petite culotte blanche.

La suite, Eho Bamenda s'obstine à se dire qu'il n'en est pas responsable. Pas consciemment, en tout cas.

Non, ce n'est pas vraiment lui qui s'est mis à bander devant le corps inanimé de cette fille.

Ce n'est pas vraiment lui qui s'est agenouillé et a descendu la petite culotte le long des jambes un peu maigres.

Pas lui qui a sorti son sexe et s'est enfoncé brutalement dans ce corps inerte.

Pas lui…

Par contre, c'est bien lui qui reprend ses esprits assez vite pour abandonner sa victime sur place, remonter dans la BMW et filer directement au domicile personnel de son ami l'ambassadeur.

C'est lui qui raconte tout à Son Excellence sans rien lui cacher. Quand on a fait ensemble le coup de feu contre le précédent régime, torturé ensemble des ennemis, incendié ensemble des villages entiers, violé ensemble des dizaines de filles, on est définitivement au-dessus des petites pudeurs des hommes ordinaires, n'est-ce pas ?

Son Excellence se montre à la hauteur de cette amitié virile et guerrière. Envoie un membre du personnel d'ambassade abandonner la voiture dans une quelconque banlieue « à problèmes » et en déclarer le vol au commissariat.

Et rassure son premier attaché : « Tu as passé la soirée entière avec moi. Rentre te coucher tranquillement, il ne s'est rien passé cette nuit. Rien. »

Eho Bamenda obéit de confiance. Il ne s'est rien passé. Rien…

Eho Bamenda s'ébroua pour sortir de son mauvais rêve. Vanessa continuait à avaler son fantastique membre avec une régularité méritoire. Mais les sens du diplomate étaient comme anesthésiés. C'est à peine s'il sentait le contact des lèvres douces et humides le long de son sexe.

Une fois de plus, il se dit qu'il n'avait pas eu de chance. Pas de chance, non, que ce vieil insomniaque, au troisième étage, soit à sa fenêtre au

moment du choc et qu'il l'ait vu traîner la fille sous la porte cochère, puis remonter dans la BMW dont il avait pris soin de relever le numéro… avant d'alerter la police.

Pas de chance non plus qu'on ne puisse pas mettre le viol de la fille sur le dos de ce témoin malencontreux : ancien combattant de la guerre d'Algérie, il en était revenu avec les testicules broyés par une balle de gros calibre, à la suite d'une escarmouche au sud de Tizi-Ouzou : physiquement incapable de violer qui que ce soit, le témoin.

Évidemment, les flics français n'avaient pas mis longtemps à identifier la voiture. Et à savoir que lui, Eho Bamenda, en était l'unique bénéficiaire. Et qu'en plus, il ressemblait en tous points à la description faite par le témoin impuissant.

Une fois de plus, Eho Bamenda avait suivi le conseil de Son Excellence : s'adosser à sa qualité de diplomate et tout nier. En bloc. Avec, en prime, la parole de l'ambassadeur lui-même qui soutenait que Bamenda ne l'avait pas quitté avant cinq heures du matin.

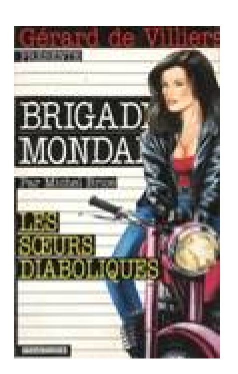
La police avait bien été obligée de classer l'affaire. Et tout aurait été parfait pour Eho Bamenda, sans l'acharnement incompréhensible de ce petit roquet de journaliste, Éric Valogne.

À moins qu'il n'ait un lien quelconque avec la victime de « l'accident ». Eho Bamenda se dit qu'il allait falloir vérifier ça dès demain.

Comment s'appelait-elle déjà, cette fille, dont il serait parfaitement incapable de reconnaître le visage s'il la trouvait de nouveau sur son chemin ?

Ah oui, c'était ça : Juliette Desjardins.

CHAPITRE VI



Justine boucla son casque et mit le contact de sa moto. Du bout du pied gauche, elle appuya sur le sélecteur pour enclencher la première vitesse.

Elle s'apprêtait à descendre du trottoir ou elle était stationnée, rue Villebois-Mareuil, quand elle la vit. Son cœur se mit à battre plus vite.

Une Renault Safrane noire, équipée de vitres teintées. Elle descendait l'avenue des Ternes en direction du Palais des Congrès.

Justine la vit nettement accélérer au moment où le feu passa à l'orange.

Il venait tout juste de devenir rouge quand la Safrane franchit le carrefour sans même ralentir.

Au moment où elle passait à sa hauteur, Justine, malgré les vitres teintées, crut identifier un homme au volant. Et personne d'autre dans la voiture.

Sans hésiter, sans même vraiment réfléchir, elle mit les gaz et enfila l'avenue des Ternes, en prenant soin de laisser deux voitures s'intercaler entre la Renault et sa moto. On n'est jamais assez prudent.

Surtout quand on a décidé, un jour, de jouer les justicières. Les vengeresses.

Le visage inexpressif de Juliette, les regards vides de Juliette passèrent devant les yeux de Justine et elle serra les dents, sous le casque intégral.

Celui-là aussi allait payer pour le chauffard-violeur qui avait définitivement saccagé la vie de sa sœur.

Comme les onze autres avant lui.

Comme tous ceux qui suivraient.

Jusqu'au terme ultime de la croisade qu'elle avait entreprise, quelques mois après l'accident. Quand elle s'était rendu compte qu'elle non plus ne

serait plus capable de revivre si elle ne faisait rien.

Porte des Ternes, la Safrane continua tout droit dans l'avenue du Roule, vers le centre de Neuilly. Justine s'y engagea elle aussi.

L'accident de sa sœur avait aussi ruiné sa propre vie. Et notamment sa vie sexuelle. Par un phénomène que Justine ne parvenait pas à s'expliquer, elle s'était aperçue qu'elle était devenue totalement frigide avec les hommes, elle qui, avant, raffolait du sexe.

Et puis, un soir, brusquement, l'orgasme était revenu l'envahir. Avec une violence telle qu'elle n'en avait jamais connue auparavant. Et Justine y avait vu comme un signe du ciel, la preuve que son combat était juste.

Car l'homme qui avait réussi à la faire jouir comme une folle, elle savait déjà qu'elle allait l'étrangler ensuite. C'était sa première victime.

Depuis, avec les dix autres, le plaisir avait toujours été au rendez-vous, chaque fois plus intense.

À la suite de la Safrane, Justine obliqua à droite dans le boulevard du Château. On arrivait dans les quartiers les plus huppés de Neuilly. Ceux qui « sentent bon la fraude fiscale », comme faisait dire Bertrand Blier à Gérard Depardieu dans son film *Tenue de soirée.*

Le visage souriant et tendre d'Eric Valogne passa devant les yeux de Justine.

Lui, il était hors norme. À part. Justine ne savait pas pourquoi, ce jour-là, elle était revenue en arrière pour lui porter secours, plutôt que de poursuivre le chauffard qui venait de le foutre en l'air après avoir grillé le feu rouge. Un reste de bonté naturelle, peut-être ?

Un vestige de la Justine « d'avant » qui était remonté à la surface du bloc de haine qu'elle était devenue ?

Est-ce qu'elle était amoureuse de Valogne, comme lui l'était d'elle ?

Difficile de répondre. Pas de la même façon, en tout cas, Justine en était certaine. Pour Éric, tout était simple : il l'aimait, il la désirait et les deux aspects de la chose étaient indissociables. Point barre.

Mais pour elle…

Leur seule et unique nuit passée ensemble avait été un naufrage. Éric ne s'était aperçu de rien parce que Justine avait consciencieusement mimé le plaisir. Mais au-dedans d'elle-même, elle était froide comme marbre.

Presque dégoûtée de ce garçon qui allait et venait en elle en respirant très fort.

Parce qu'elle l'aimait bien, parce qu'elle ne voulait pas se mettre à le haïr, Justine n'avait plus jamais voulu coucher avec lui. Ce qu'il comprenait mal, c'était le moins que l'on pût dire.

Justine freina brutalement en voyant la Safrane virer à droite et franchir une grille ouverte. Sans hésiter, elle grimpa à son tour sur le « bateau » et coupa son moteur.

La voiture de son chauffard venait de s'arrêter dix mètres plus loin, devant le majestueux perron d'une grande maison début de siècle, entièrement crépie de blanc. Elle était à deux niveaux, surmontés d'une terrasse sur laquelle on apercevait un grand nombre d'arbustes en pots, conifères et feuillus mélangés. Derrière, pour le peu que l'on en voyait, semblait s'étendre un parc qui, vu le prix du mètre carré à Neuilly, devait valoir une fortune à lui seul.

Justine n'avait pas de plan prédéterminé. À chaque fois, elle se laissait guider par son instinct pour entrer en contact avec ses victimes d'une façon qui paraissait naturelle. Dans le meilleur des cas, ça se faisait instantanément. Mais pour l'une des victimes, la troisième, le « tamponnage » avait pris presque un mois.

Elle ôta son casque et secoua la masse de ses cheveux roux flamboyants.

Elle avait toujours adoré porter des perruques. Sans doute un goût prononcé pour le déguisement qu'elle avait depuis toute petite. Mais maintenant, elle s'en félicitait plutôt. Rien de tel que de changer de cheveux pour brouiller les pistes.

Sans parler de ce masque génial qu'Éric Valogne lui avait rapporté de Californie quelques mois plus tôt, pensant lui faire plaisir.

Il ne pouvait pas savoir, en effet, à quel point il lui avait fait plaisir. Grâce à ce petit miracle de la technologie moderne, elle n'était plus obligée, désormais, d'entrer en contact avec ses victimes en dehors de toute autre présence.

Au contraire : plus on la verrait, plus on la décrirait et moins elle, la « vraie » Justine, risquerait d'être identifiée par la police.

Elle allait descendre de la moto quand les deux portières avant de la Safrane s'ouvrirent en même temps.

Justine poussa un gros soupir de déception. Le chauffard n'était pas seul, elle avait été trompée par les vitres teintées.

Justine vit sortir un homme d'une cinquantaine d'années, aux tempes grisonnantes, et une femme beaucoup plus jeune, blonde, vêtue d'un tailleur vert.

C'était à l'eau pour cette fois-ci.

Résignée, Justine s'apprêtait à remettre son casque pour filer quand l'homme l'aperçut. Justine le vit la désigner à sa compagne d'un mouvement du menton et dire quelques mots qu'elle n'entendit pas.

La femme blonde se tourna vers elle à son tour. Justine la vit sourire et s'avancer vers elle d'une démarche élégante, peut-être un peu trop chaloupée.

Quand elle fut à deux ou trois mètres d'elle, Justine se dit qu'elle devait avoir entre trente et trente-cinq ans. Elle était très belle avec ses grands yeux verts et sa bouche aux lèvres fines mais bien dessinées. Sous la veste du tailleur, la poitrine semblait lourde et ferme.

— Vous avez besoin de quelque chose, mademoiselle ? demanda-t-elle d'une petite voix fluette, presque celle d'une gamine.

— Non, non, répondit Justine, très calme. J'admirais votre maison, c'est tout. De l'extérieur, elle est somptueuse…

— Elle n'est pas mal non plus à l'intérieur, dit la voix grave de l'homme qui les avait rejointes. Vous voulez visiter ? Nous prendrons l'apéritif ensemble…

Justine le fixa droit dans ses yeux gris-bleu et ne répondit pas tout de suite. Le fait qu'il s'agisse d'un couple et non d'un homme seul introduisait dans sa « croisade » un élément inédit.

Mais puisque c'étaient eux qui lui proposaient d'entrer, c'était comme s'ils venaient de sceller eux-mêmes leur destin. Justine se détendit :

— Avec plaisir…

Aussitôt, les yeux de la femme blonde s'allumèrent. Elle posa sa main sur l'épaule de Justine et, du bout des doigts, lui caressa légèrement le cou.

— C'est très gentil d'accepter, dit-elle de sa voix de petite fille. Vous allez voir, nous allons passer un moment très agréable, tous les trois ! Je m'appelle Geneviève et mon mari c'est Bertrand…

À son tour, Justine se présenta par son prénom en se retenant de sourire. Geneviève ne faisait absolument rien pour cacher ce qu'elle et son mari avaient comme projets immédiats.

Une petite séance d'échangisme impromptue.

Justine en eut confirmation quand, à l'intérieur de la maison, dont le sol était entièrement carrelé de marbre, Geneviève et Bertrand la guidèrent directement au premier étage et l'invitèrent à pénétrer dans une pièce qui donnait sur les grands arbres du parc.

Elle ne contenait qu'un lit ancien, immense, très haut, et muni, à la tête et au pied, de fins barreaux métalliques noirs. Aux quatre coins était fixée une paire de menottes.

Geneviève et Bertrand guettaient sa réaction du coin de l'œil et Justine resta parfaitement impassible. Elle désigna les anneaux d'un geste de la main :

— Ils sont pour qui ?

Geneviève s'avança vers elle, les yeux baissés, soumise d'avance, la respiration soudain plus saccadée :

— Pour moi…

— Eh bien, on va voir ça, dit Justine d'un ton sec, en se débarrassant de son sac à dos et de ses gants de cuir qu'elle posa à même le sol.

De ses mains gantées de soie, elle empoigna les deux revers du tailleur de Geneviève et tira de toutes ses forces. Les deux boutons sautèrent en même temps et la veste s'ouvrit, découvrant une volumineuse poitrine emprisonnée dans un soutien-gorge à balconnet en dentelle noire.

Geneviève poussa un petit cri de surprise, mais ne bougea pas. Du coin de l'œil, Justine constata que Bertrand, à sa gauche, était en train de se déshabiller fébrilement.

— Défais ta jupe, petite salope ! ordonna Justine d'une voix dure qui fit frissonner Geneviève.

Sans quitter Justine des yeux, la maîtresse de maison s'exécuta. En dehors de ses bas et de son porte-jarretelles, elle était nue et le fin duvet blond qui ombrait son ventre ne cachait pas grand-chose du fruit mûr qui ne demandait qu'à s'ouvrir.

Justine eut un petit sourire froid. Une idée venait de germer dans son cerveau. Une idée folle, peut-être, mais qui l'excitait au plus haut point.

— Allonge-toi sur le lit ! ordonna-t-elle.

Dès que Geneviève eut obéit, Justine referma les paires de menottes sur ses poignets et ses chevilles. Elle défit le foulard qu'elle portait autour du cou et s'en servit pour bâillonner la captive qui n'esquissa aucun mouvement de défense. Au contraire, il sembla à Justine qu'une lueur de reconnaissance soumise passait dans ses grands yeux verts. Par jeu, elle posa sa main sur le ventre frissonnant de Geneviève et la laissa descendre jusqu'à son intimité. Là, elle enfonça brusquement deux doigts dans son ventre et constata, sans aucune surprise, qu'il était totalement offert et onctueux comme du miel.

Justine se releva presque aussitôt et se tourna vers Bertrand. Il était immobile au pied du lit, totalement nu. Son torse musclé s'ornait d'une légère toison de poils grisonnants.

Il était en pleine érection, mais son visage restait d'une impassibilité étonnante.

Justine lui fit signe d'approcher, ce qu'il fit. Elle se colla contre lui et, de sa main gantée de soie, empoigna la verge dure pointée vers elle. Bertrand laissa échapper un soupir rauque. Il plaqua ses mains sur la croupe rebondie de Justine et se mit à pétrir fiévreusement le cuir de sa combinaison. Elle le rabroua aussitôt :

— C'est moi qui mène le jeu, vous êtes d'accord ? murmura-t-elle.

Bertrand, de plus en plus congestionné, fit signe que oui de la tête.

— Très bien, dans ce cas, voilà le programme, reprit Justine d'une voix joyeuse : tu vas commencer par lécher cette petite salope en chaleur. Et si tu la fais bien jouir avec la langue, ta récompense… ce sera moi. C'est OK ?

— Tout ce que tu veux ! souffla Bertrand sans cesser de lui malaxer les fesses. Mais pendant que je lui broute la chatte, tu fais quoi, toi ?

Justine eut un petit rire de gorge et accentua la pression sur le membre congestionné qui palpitait de plus en plus entre ses longs doigts.

— Moi, je vais te faire un petit massage dont j'ai le secret. Tu m'en diras des nouvelles ! Après, tu seras juste à point pour me baiser comme j'aime l'être…

Les sangs fouettés par la promesse, Bertrand grimpa sur le lit et s'agenouilla entre les cuisses écartelées de Geneviève. Il plaqua ses deux mains sur les globes de ses seins, toujours emprisonnés par le soutien-

gorge, et enfouit sa bouche au centre de la toison d'or qui masquait l'entrée du paradis.

Le sourire de Justine s'évanouit instantanément et elle jeta sur le couple enlacé un regard vibrant de haine.

Elle ramassa son sac à dos et en sortit son câble métallique muni des deux poignées de bois. Puis, elle grimpa à son tour sur le lit.

Pour endormir la méfiance de sa future victime, elle glissa sa main gauche entre ses cuisses poilues et empoigna son sexe qu'elle se mit à caresser doucement.

Pendant ce temps-là, sa main droite faisait doucement passer l'une des poignées de bois entre le lit et le cou de Bertrand dont la langue et les lèvres continuaient d'explorer les mystères féminins.

Dès que la poignée fut passée de l'autre côté, Justine s'en saisit solidement, après avoir abandonné la virilité qu'elle caressait.

À ce moment-là, son regard croisa celui de Geneviève, braqué sur elle. Et elle vit que l'autre avait compris ce qui allait se passer.

Les yeux révulsés de terreur, le corps de Geneviève se mit à s'agiter de plus en plus violemment. Elle tirait sur ses bras et ses jambes, dans une tentative dérisoire pour échapper à la morsure des menottes. De sa bouche bâillonnée s'échappaient des gémissements étouffés, de plus en plus étouffés.

Pensant que Geneviève était sur le point de jouir, Bertrand accéléra les mouvements de sa langue à l'intérieur du ventre en fusion.

Justine plongea ses yeux dans ceux de Geneviève un long moment, jouissant de sa position mais aussi de l'épouvante qu'elle déclenchait chez la femme enchaînée.

Elle sentit son ventre s'humidifier et elle se dit qu'elle allait jouir comme ça, toute seule.

Sans quitter Geneviève du regard, elle lui fit un petit signe de tête de bas en haut. Pour lui signifier que oui, elle avait parfaitement compris ce qui allait arriver maintenant. Et qu'elle ne pouvait rien y changer.

De tout son poids, Justine se laissa tomber sur le dos de Bertrand. Simultanément, elle banda au maximum les muscles de ses bras et tira violemment sur les deux poignées de bois.

Bertrand eut un violent soubresaut, mais pas assez puissant pour désarçonner Justine.

Il en tenta un deuxième. Mais déjà l'air commençait à lui manquer et il se cabra avec moins de force.

Le troisième ne fit même pas bouger Justine qui transpirait à grosses gouttes.

Le quatrième ne fut qu'un soubresaut d'agonie.

Justine se releva, essoufflée. Elle vit que Geneviève avait laissé sa tête aller sur le côté. De grosses larmes roulaient sur ses joues.

Justine s'assit à côté d'elle et lui caressa la joue, presque avec tendresse.

— N'aies pas peur, murmura-t-elle, je ne te ferai rien, à toi : ce n'est pas toi qui étais au volant…

Geneviève tourna vers elle des yeux où la stupéfaction le disputait à la terreur.

La terreur reprit très vite le dessus quand elle vit ce que Justine s'apprêtait à faire.

Un cutter dans la main gauche, elle venait de saisir le sexe encore raide de Bertrand…

Justine se sentait parfaitement calme, maintenant. Pour la première fois, depuis le début de sa « croisade », elle n'avait pas eu d'orgasme avec sa victime. Mais il fallait savoir s'adapter aux circonstances.

Elle avait déjà pratiquement oublié l'existence de Geneviève qui, tout à côté d'elle, se tordait dans ses entraves. Elle finissait son travail, simplement.

Il ne lui restait plus qu'à dessiner le rond rouge de neuf centimètres sur la poitrine du cadavre. Ensuite, elle pourrait s'en aller.

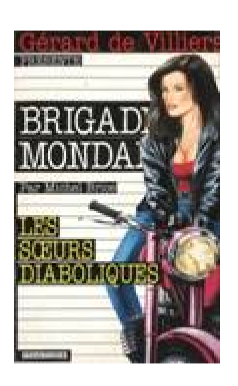
Geneviève allait donner son signalement à la police ? Et après ? C'était la première fois qu'elle opérait sans masque invisible ?

Personne ne pouvait l'atteindre, Justine en était intimement convaincue. Parce que son combat était juste, indispensable même.

Elle devait continuer, intensifier sa vengeance si c'était possible. Jusqu'à son terme logique.

La mise à mort d’Eho Bamenda.

CHAPITRE VII



— Pas vilain, comme quartier. Pas du tout le même genre que le Kremlin-Bicêtre, en tout cas !

Boris Corentin sourit à la réflexion de son coéquipier qui examinait avec un peu d’envie les superbes maisons, immeubles, hôtels particuliers qui bordaient le boulevard du Château, à Neuilly.

— C’est ça la vie, Mémé, dit-il en obliquant dans le parc où se trouvaient déjà deux voitures de la police : Bertrand Giraudan possède une magnifique baraque à Neuilly et toi tu loues un cinq pièces au Kremlin-Bicêtre. Seulement, lui il est mort assassiné, et toi tu es vivant !

Quand ils furent descendus de voiture, Aimé Brichot regarda sa flèche avec un petit sourire ironique à la pointe de sa moustache :

— Tu sais que t’es beau, toi, quand tu te mets à être philosophe ?

— C’est ça, grogna Boris, fous-toi de moi, en plus de ça ! Bon, allez, c’est pas le tout de se marrer comme des dingues : au boulot !

La maison de Bertrand et Geneviève Giraudan grouillaient de policiers, en civil ou en uniforme. À l’extérieur, évidemment, c’était l’habituel

attroupement de curieux qui commentaient avec aplomb un événement dont ils ignoraient tout.

Corentin et Brichot exhibèrent leurs plaques d'inspecteurs pour pouvoir franchir la double porte vitrée du hall. L'un des deux policiers en faction désigna à Boris le monumental escalier de marbre :

— C'est au premier que ça se passe, mon commandant…

En haut, ils furent accueillis par une inspectrice du commissariat de Neuilly qui avait été alertée, environ une heure plus tôt. Par la femme de ménage qui avait la clé de la maison et qui avait découvert avec horreur Geneviève Giraudan menottée au lit, tremblant de tout son corps à côté du cadavre mutilé de son mari.

L'inspectrice, une jolie blonde pleine de taches de rousseur, aux yeux rieurs et au nez « en trompette », s'avança vers Boris et lui tendit la main :

— Je suis le capitaine de police Boivin. Adeline Boivin. Je suppose que vous êtes Boris Corentin ? C'est moi qui vous ai averti tout à l'heure…

Elle eut un petit sourire gourmand, puis :

— Ça me fait plaisir que vous soyez là. Depuis le temps que j'entends parler de vous…

Boris qui, pour une fois, n'avait pas vraiment l'esprit à la galanterie, se contenta de désigner son coéquipier :

— Capitaine de police Brichot. Où se trouve la victime ?

Adeline Boivin rengaina illico son sourire charmeur et les pilota vers la chambre, envahie par les gars de l'Identité judiciaire qui passaient tout au peigne fin.

Ils furent accueillis par l'inévitable docteur Janvier, le médecin légiste rondouillard qui arborait une mine toujours aussi réjouie.

— Et de douze ! claironna-t-il. Décidément, messieurs, il serait temps de vous agiter un peu, sinon, d'ici peu, ça va prendre des allures d'hécatombe !

— Contentez-vous de faire votre boulot, toubib ! grogna Corentin d'assez mauvaise humeur depuis le matin. Et laissez-nous nous arranger avec le nôtre. Vous avez quelque chose à nous signaler d'intéressant ?

Le légiste haussa les épaules :

— Rien de rien. Enfin, je veux dire : rien de plus que d'habitude, quoi…

Adeline Boivin posa sa main sur l'avant-bras de Boris pour attirer son attention :

— Si je puis permettre… La seule vraie nouveauté, c'est qu'il y a un témoin du meurtre. Un témoin privilégié même, puisqu'il s'agit de la femme de la victime et qu'elle a assisté à tout.

Corentin et Brichot eurent le même sursaut :

— Quoi ! Et vous ne le disiez pas ?

— Vous ne m'en avez pas beaucoup laissé le temps, répliqua la jeune femme d'un air un peu offensé.

Boris se radoucit instantanément et lui sourit :

— Excusez-moi, mais je suis d'assez mauvais poil depuis votre coup de fil de tout à l'heure. Mettez-vous en ma place : un douzième meurtre sur les bras et on n'a toujours pas avancé d'un pouce. Ou presque.

Il se frotta les mains. D'un coup, sa bonne humeur semblait revenue : le fauve flairait une piste toute fraîche.

— Elle est où, l'épouse ? demanda-t-il.

Adeline Boivin désigna du doigt une porte fermée, à l'opposé de la chambre où ils se trouvaient, sur le palier :

— Là, dans la bibliothèque. Elle est plutôt mal en point, je vous préviens…

— Je m'en doute, fit Corentin, plus sombre. Vous m'avez bien dit, au téléphone, que c'était la femme de ménage qui avait découvert le corps en arrivant ce matin ? Elle est où, elle ?

— En bas, dans la cuisine.

Corentin se tourna vers Brichot :

— Tu veux bien aller l'interroger pendant que je m'occupe de Mme Giraudan ?

— C'est parti, fit Brichot en se dirigeant vers l'escalier.

Adeline Boivin s'apprêtait à emboîter le pas à Boris, mais il l'arrêta :

— Laissez-moi y aller seul, s'il vous plaît. Ça fera moins « interrogatoire de police »…

Corentin ouvrit doucement la porte de la bibliothèque et entra dans une pièce assez grande, presque carrée, très haute de plafond, dont les deux monumentales fenêtres donnaient sur la grille d'entrée de la propriété.

Les trois murs privés de fenêtre disparaissaient entièrement derrière les rayonnages de livres, des éditions anciennes pour la plupart. Il devait y en avoir pour une fortune.

L'atmosphère était remplie d'un parfum entêtant où se mêlait l'odeur du vieux cuir, du papier, de la poussière et de la cire d'abeille.

Dos à la fenêtre, recroquevillée dans un immense fauteuil de cuir havane, enveloppée dans un peignoir et une grande couverture, Boris Corentin découvrit la silhouette menue et tremblante de Geneviève Giraudan.

Son visage était ravagé par les larmes, ses yeux verts semblaient s'être vidés d'un coup de toute vie. Elle avait replié ses jambes sous elle et sa main droite tripotait nerveusement l'un des gros boutons de nacre de son peignoir, sans même qu'elle paraisse en avoir conscience. Boris aurait juré qu'elle ne s'était pas non plus aperçue de son arrivée dans la bibliothèque.

Il avisa une chaise en chêne massif et l'approcha du fauteuil avant de s'y asseoir. Très doucement, il prit entre les siennes la main de Geneviève qui le laissa faire. Inerte. Ses doigts étaient glacés.

— Madame Giraudan, dit doucement Boris, je sais à quel point cette situation est atroce pour vous. Mais si vous voulez qu'on retrouve et qu'on punisse la personne qui a tué votre mari, il faut m'aider. Il faut me raconter tout ce qui s'est passé, depuis le début…

Un long silence s'installa, uniquement troublé par le hululement du vent, qui s'engouffrait quelque part dans la maison.

Enfin, après un temps qui parut interminable à Corentin, Geneviève Giraudan releva lentement vers lui ses yeux hallucinés. À cet instant seulement, elle parut s'apercevoir de sa présence.

— Vous êtes de la police ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

— Je suis le commandant de police Boris Corentin. Vous voulez bien m'aider, Geneviève ?

Le fait de s'entendre appeler par son prénom parut rendre un peu de vie à la malheureuse. Ses joues se recolorèrent très légèrement et une fugitive lueur d'intérêt passa dans ses yeux émeraude.

— Il faut la retrouver, souffla-t-elle.

Boris Corentin sentit immédiatement son rythme cardiaque s'emballer :

— La ? Vous avez dit « la » : c'était donc une femme qui a fait ça ?

Geneviève Giraudan hocha lentement la tête de bas en haut. Puis, après une longue minute de réflexion hébétée, elle dit simplement :

— Je vais tout vous raconter…

Aimé Brichot sortit de la cuisine à l'instant précis où Boris Corentin descendait les dernières marches du grand escalier de marbre.

— Alors ? demanda-t-il.

Corentin fit une grimace dubitative :

— On a franchi un grand pas en avant, il n'y a aucun doute là-dessus, Mémé. D'un autre côté, il y a encore des points qui me paraissent douteux, pour ne pas dire plus. Et toi ? Avec la femme de ménage ?

Brichot remonta ses lunettes sur son nez et suivit sa flèche vers la porte de sortie :

— Pas grand-chose. Elle a trouvé sa patronne nue, menottée au lit et son mari, nu aussi, étendu à côté d'elle. Visiblement, ils se livraient à une petite partie de jambes en l'air un peu corsée. Mais je suppose que tu dois en savoir plus que moi là-dessus…

Corentin hocha la tête affirmativement et s'installa au volant de la R21 de service.

— Ce sont eux qui ont dragué la tueuse devant leur maison, dit-il en mettant le contact. Car le doute est levé : il s'agit bien d'une femme. Et qui circule à moto.

— Génial ! s'exclama Brichot. Il n'y a plus qu'à…

— Attends la suite, le coupa sa flèche en tournant dans la contre-allée de l'avenue Charles-De-Gaulle en direction de la porte Maillot. Je reprends : M. et Mme Giraudan, qui aiment bien faire participer de temps en temps une tierce personne à leurs petits jeux érotiques, ont invité une inconnue, une certaine Justine à passer un petit moment avec eux. Ils venaient juste de la rencontrer alors qu'ils rentraient chez eux ; elle était plantée sur le trottoir à côté de sa moto, en train d'admirer leur maison. Elle ne s'est pas fait prier, apparemment…

Tandis qu'ils remontaient l'avenue de la Grande-Armée vers l'Étoile, Boris raconta la suite des événements telle que Geneviève la lui avait exposée.

— Et elle t'a déballé tout ça sans problème ? s'étonna Brichot. C'est quand même assez scabreux, non ?

— Elle n'était pas dans son état normal, Mémé. Après ce qu'elle vient de subir, les petits soucis de pudeur et de respectabilité, tu sais… Bref, les points intéressants sont les suivants : d'abord, la Justine en question a expliqué à Geneviève Giraudan qu'elle lui laissait la vie sauve *parce que ce n'était pas elle qui était au volant.* Aussitôt, une question m'est venue à l'esprit…

— Tu lui a demandé si, en rentrant chez eux, son mari n'avait pas grillé un feu rouge, enchaîna Aimé Brichot.

— Bravo, Mémé ! Je vois que la matière grise fonctionne encore ! Eh bien, effectivement, c'est ce qu'il avait fait. Quelque part dans l'avenue des Ternes, elle ne se souvenait plus où exactement. Donc, on peut raisonnablement en déduire que mon hypothèse est la bonne : cette fameuse Justine tue des chauffards qui grillent un feu rouge. Pourquoi ? Mystère.

— Comme si elle se vengeait de quelque chose… murmura Brichot, les yeux dans le vague.

— Exactement, confirma Corentin. À nous de trouver de quoi. Seulement, il y a aussi les points négatifs.

— Vas-y, je t'écoute…

— D'abord, la fille qui a tué Bertrand Giraudan était rousse, sa femme est formelle. Or, aucun témoin des autres meurtres n'a parlé d'une fille rousse.

— Elle peut avoir mis une perruque, risqua Brichot, tandis que la voiture tournait sur le Pont-Neuf, au coin de *La Samaritaine.*

— Elle peut, convint Boris. Malheureusement, quand j'ai posé la question à Geneviève, elle m'a dit ne pas avoir touché ses cheveux. Et il y a autre chose de plus troublant…

— C'est quoi ? demanda Brichot.

— La moto. Geneviève Giraudan en a fait pendant plusieurs années et elle s'y connaît plutôt bien. Or, elle est formelle : celle qui se fait appeler Justine pilotait une Honda de 600 cm3, une Transalp dernier modèle en deux teintes de rouge : bordeaux et vermillon, ou quelque chose d'approchant.

— Mais c'est super, ça ! s'exclama Brichot.

— C'est super, sauf que, les autres fois, les témoins ont repéré des motos grises, blanches, bleues. Des carénées avec sacoches, des petites, des grosses, etc. Mais pas une seule rouge jusqu'à présent.

Au moment où la voiture s'immobilisait dans la cour du 36 quai des Orfèvres, Aimé Brichot se tourna vers sa flèche :

— Dis, Boris, je pense à un truc : et si elle les volait, ces motos ? Histoire de brouiller les pistes ?

Corentin en resta saisi quelques secondes. Puis, il envoya une bourrade amicale dans le dos de son coéquipier :

— Mémé, tu es absolument irremplaçable ! Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé plus tôt ?

— Qu'est-ce que tu veux, rétorqua Brichot, les plus grands génies ont leurs petites absences !

Tout à son excitation, Corentin ne releva pas l'ironie :

— Mémé, tu passes au fichier central voir si on a volé une Transalp rouge ces dernières quarante-huit heures, et tu me rejoins au bureau, d'accord ?

Boris Corentin grimpa quatre à quatre les deux étages qui le séparaient des locaux de la Brigade Mondaine et fit un crochet par le bureau de Charlie Badolini pour le mettre au courant des derniers développements de l'affaire.

— C'est curieux… observa le commissaire divisionnaire derrière son nuage de fumée. Comment se fait-il que cette fille ait opéré quand même, alors qu'ils étaient deux ? Ça aurait pu très mal tourner pour elle, non ? Et puis, cette idée de laisser un témoin derrière elle… Non, franchement, ça ne colle pas, je trouve.

Boris Corentin alluma une Gitane blonde avant de répondre :

— Ça ne colle pas si on considère qu'elle est une meurtrière « standard », si je puis dire. Mais moi, je pense qu'on a affaire à une espèce d'illuminée. Le genre qui se croit investie d'une mission purificatrice, divine, quelque chose comme ça, voyez. Puisque son action est juste, elle ne peut pas être arrêtée, point à la ligne.

— Vous avez peut-être raison, finit par admettre Badolini. Dans ce cas, elle est encore plus dangereuse…

Corentin rejoignit le bureau des Affaires Recommandées au moment où Aimé Brichot déboulait dans le couloir, brandissant une feuille de papier à la main.

— Boris, claironna-t-il, dans le mille ! Une Transalp rouge a été volée dans le quartier des Champs-Elysées, hier après-midi aux alentours de quatre heures et demi/cinq heures.

— Et le meurtre a eu lieu entre six et sept, murmura pensivement Corentin. Qui est le propriétaire ?

— Tu veux dire la propriétaire, corrigea Aimé Brichot en s'engouffrant dans leur bureau derrière sa flèche. Il s'agit d'une fille de vingt-quatre ans, une certaine Philippine de Mirecourt qui vit près de la Bastille.

Corentin s'assit derrière son bureau, alluma une Gitane blonde et resta silencieux quelques secondes.

— Philippine… Justine… murmura-t-il enfin.

— Je te demande pardon ? fit Brichot, un peu interloqué.

— Mémé, j'étais en train de me dire que Philippine et Justine étaient deux prénoms qui se ressemblaient assez…

— Euh… oui. Et alors ?

Boris Corentin quitta son fauteuil et se mit à arpenter le bureau :

— Alors, gardons ton hypothèse de motos volées. Et si, pour une fois, la tueuse avait circulé sur sa propre moto et qu'elle soit tombée par hasard sur la voiture des Giraudan ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle les suit, histoire de savoir où ils habitent pour pouvoir les retrouver après. En se disant qu'elle a tout le temps pour aller voler une moto et revenir établir le contact. Tu me suis ?

Aimé Brichot tortillait la pointe de sa moustache :

— Pas très bien, jusqu'ici. Mais va toujours…

— Seulement, reprit Boris, il se passe un truc inattendu : comme me l'a appris Geneviève Giraudan, c'est elle-même qui établit spontanément le contact avec la tueuse. Et celle-ci saute sur l'occasion. Après, il ne lui reste qu'une chose à faire…

— Aller déclarer le vol de sa propre moto pour ne pas être soupçonnée ! rugit Brichot qui venait de comprendre. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

Boris attrapa son blouson au portemanteau :

— Toi, tu rentres sagement retrouver ta femme et tes gosses. Quant à moi, vu que c'est tout près de chez moi, je crois que je vais rendre une petite visite à cette Philippine. À moins qu'il ne faille dire Justine.

Aimé Brichot eut un petit sourire finaud :

— Eh, Boris, fais quand même attention à ne pas te mettre en colère…

Déjà sur le point de quitter le bureau, Corentin se retourna et fixa son coéquipier d'un air éberlué :

— Mais pourquoi veux-tu que je me mette en colère, Mémé ?

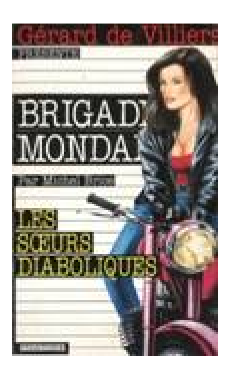
Aimé Brichot fut secoué par un petit rire silencieux :

— Je ne sais pas, moi : des fois que la motarde te monterait au nez !

Boris prit un air accablé :

— Mon pauvre Mémé ! Au rythme où ton cerveau se liquéfie, si j'en juge par l'état de ton humour, tu n'atteindras jamais la retraite !

CHAPITRE VIII



Charlie composa le code d'accès au parking souterrain d'un doigt tremblant, en évitant de regarder en face Sarah, la fille du boucher de la rue de Chaligny, qui se tenait immobile à côté de lui. Il transpirait sous l'effet des questions terriblement angoissantes qui assaillaient son cerveau proche du point d'ébullition.

Et si Sarah changeait brusquement d'avis ?

Et si elle devinait dans ses yeux l'épaisse noirceur de ses pensées ?

Et si les proprios avaient modifié le code du parking depuis hier ?

Et si son père l'appelait juste maintenant pour tenir l'épicerie à sa place pendant une demi-heure ?

Et si…

Mais rien de tout ça ne se produisit et, avec un chuintement caoutchouteux, la porte basculante du parking privé s'ouvrit lentement.

En prenant la main de Sarah pour l'entraîner dans les profondeurs, Charlie fit une rapide prière que, pour une efficacité maximale, il envoya simultanément à Dieu, à Allah, à Yahvé, ainsi qu'à trois ou quatre autres divinités d'importance secondaire.

Quand il constata que le parking était désert et que la lourde porte métallique se refermait correctement derrière lui, Charlie commença à croire que son ange gardien avait enfin décidé de lui donner le coup de pouce dont il avait besoin. À l'instar du gorille de Georges Brassens, il songea « C'est aujourd'hui que je le perds ».

Il parlait de son pucelage, vous aviez deviné, j'espère…

— Il fait drôlement noir, souffla la petite Sarah qui, parce qu'elle avait un an de plus que lui, se parait aux yeux de Charlie d'un prestige érotique incomparable.

Pour lui, pas de doute : une « grande » de quatorze ans était forcément une experte du sexe et de ses dérivés. Ce qui ne l'empêcha pas d'assumer son rôle d'homme, rassurant et protecteur :

— N'aie pas peur, je suis là, dit-il en lui pressant la main. Viens, on va aller au fond, là-bas, c'est hyper tranquille…

Il poussa la gamine contre le mur, bien planqués qu'ils étaient derrière le Range Rover de M. Toulonnet, le locataire du quatrième.

Charlie décida d'attaquer « soft » et commença par écraser sa bouche sur les lèvres douces et fraîches de celle qui était sa petite amie depuis déjà quinze jours. Autant dire depuis une éternité.

Comme d'habitude, elle répondit à son baiser avec une réelle bonne volonté. Il sembla même à Charlie qu'elle avançait légèrement son corps pour se coller à lui. Il sentit contre sa propre poitrine les petits seins drus de Sarah pointer sous son gros pull informe.

Il glissa une main sous le pull en question, dans le dos, ce qui la fit frissonner. Excellent augure. Sans cesser de l'embrasser – pour ne pas qu'elle reprenne son souffle ni ses esprits –, Charlie fit insidieusement glisser sa main sur la hanche et la fit remonter devant. Jusqu'à emprisonner le sein gauche dont la pointe était dardée. Encore un bon présage.

Sa poitrine, Sarah la lui avait laissé caresser deux ou trois fois et, pour Charlie, c'était déjà de l'histoire ancienne.

C'était maintenant qu'il fallait aborder aux « *terrae incognitae »,* à ces contrées exclusivement féminines où la main de Charlie n'avait encore jamais mis le pied.

Avant de glisser ses doigts entre l'élastique du pantalon large qu'elle portait et la peau de Sarah, Charlie se dit qu'il devait lui faire sentir de manière concrète qu'elle ne le laissait pas indifférent. Par exemple en lui faisant prendre conscience de la tige dure et douloureuse qui tressautait d'impatience dans son propre pantalon.

Il plaqua son bassin contre le sien et crut qu'il allait exploser dans la seconde. Contrairement à ce qu'il craignait, Sarah ne se recula pas. Il sembla même à Charlie que c'était elle qui accentuait la pression de son ventre contre son sexe au bord de l'explosion.

Décidément, l'amour était une belle chose.

Le cœur lancé au régime d'une formule 1, Charlie glissa sa main droite entre le pantalon et le bas du dos de Sarah. Ses doigts atteignirent le renflement ferme et menu de ses fesses sans qu'elle esquisse le moindre mouvement de retraite.

Il ne restait plus qu'un bastion à prendre, mais ce n'était pas le plus commode, vu leur position respective.

Pourtant, avec cette ingéniosité – et cette souplesse -que le désir donne aux hommes, Charlie parvint à faire tourner sa main jusque sur le ventre de Sarah et à laisser glisser ses doigts vers le bas.

Quand ils atteignirent l'orée de ce qui devait forcément être son « minou », d'après ce que Charlie avait pu voir dans les revues qu'il piquait à son père, Sarah eut une réaction totalement imprévue par son chevalier servant.

Loin de tenter de fuir, elle écarta légèrement les cuisses pour qu'il puisse s'enfouir un peu plus.

Et, simultanément, Charlie sentit les doigts hésitants de la gamine glisser entre leurs deux corps et se poser en douceur, comme un oiseau de paradis, sur la bosse qui déformait son pantalon.

Cette fois, il touchait au but. Le reste était une question de logistique pure. Il n'avait plus qu'à…

La porte commença de s'ouvrir et un bruit de moteur leur parvint depuis l'entrée du garage.

Instantanément, Sarah saisit le poignet de Charlie et, tel Dieu avec Adam, le chassa sans ménagement de l'Eden.

— Y a quelqu'un ! souffla-t-elle. Tirons-nous !

— Tu es folle, répondit Charlie, au bord du désespoir. On nous verrait. Il suffit d'attendre que le type rentre chez lui, et c'est tout.

Planqués derrière la Range Rover, ils virent la moto de Justine descendre la rampe au ralenti. Elle la gara à son emplacement habituel, ôta son casque et disparut vers l'ascenseur.

— Ouah ! elle est super, sa chiotte ! s'extasia Sarah. Viens, on va la voir de plus près…

— Tout à l'heure, grogna Charlie en essayant de la plaquer de nouveau contre le mur.

Mais Sarah, tout comme lui, avait de la suite dans les idées. Le prenant par la main, elle l'entraîna d'autorité vers la moto rutilante.

— La vache, elle est toute neuve ! s'exclama Sarah en faisant le tour de l'engin. Dis donc, elle ne s'emmerde pas ta copine !

— C'est pas ma copine ! grinça Charlie, furieux du contretemps. Et d'ailleurs… Tiens, elle a mal fermé son top-case. Pas prudent, ça…

Charlie ouvrit la mallette assortie au rouge bordeaux de la moto. Ce qu'il vit à l'intérieur le cloua sur place.

Il resta plusieurs secondes rigoureusement immobile, la respiration bloquée, le cœur emballé, avec l'impression que tout son sang s'était vidé d'un coup.

Plus tard, bien plus tard, Charlie devait se demander des dizaines de fois comment il avait fait, à cet instant-là, pour tout comprendre aussi vite, aussi clairement. Et il ne devait jamais trouver la réponse.

Toujours est-il qu'en découvrant dans le top-case un câble de frein de moto muni de deux poignées de bois, sans parler des petites taches rouge-brun, sur l'acier, qui ressemblaient étrangement à du sang, toutes les pièces du puzzle s'étaient mises en place instantanément dans sa tête. Pour aboutir à une conclusion aussi terrifiante qu'aveuglante.

La « tueuse à la moto » dont parlaient les journaux, c'était Justine.

Et ce qu'il venait de trouver dans le top-case, c'était l'arme de ses crimes qu'elle y avait oubliée.

Dans la seconde suivante, Charlie se dit que ce ne serait pas encore aujourd'hui qu'il perdrait son pucelage.

Mais ça n'avait plus aucune importance.

Son devoir était simple : il devait protéger Justine et Juliette. À tout prix. Parce qu'elles étaient ses amies. Ses seules vraies amies.

Charlie se gratta le crâne, totalement désemparé par ce qui lui tombait dessus. Quoi faire ? Comment faire ? Et si, en croyant la sauver, il allait faire une grosse connerie et trahir Justine ?

Soudain, il se rendait compte avec désespoir qu'à treize ans, on n'est pas encore vraiment un homme. Même si on est particulièrement « démerdard » et qu'on bande correctement. Ça ne suffisait pas, tout ça. Alors ?

En un instant, sa résolution fut prise. Il avait besoin d'aide. De l'aide d'un adulte, évidemment. Quelqu'un qui ne s'emballerait pas bêtement, qui pèserait le pour et le contre avant d'agir.

Et en plus, Charlie savait à qui s'adresser. C'était d'une simplicité enfantine.

Il allait tout raconter au seul homme dont il était sûr qu'il ne trahirait jamais Justine. Qui, au contraire, ferait tout pour la tirer de là.

Tout simplement parce qu'il était amoureux d'elle.

Éric Valogne referma la porte derrière Charlie et attendit que le pas de l'adolescent se soit éloigné dans l'escalier pour revenir dans le salon.

Il se laissa tomber lourdement dans son fauteuil habituel, en face de la télé qui fonctionnait à longueur de soirées, mais avec le son coupé.

Ce que Charlie venait de lui apprendre au sujet de Justine l'avait littéralement anéanti. Il avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans en quelques minutes.

Justine, sa Justine, était en danger !

Valogne se servit un plein verre de whisky Famous Grouse et en vida la moitié d'un trait avec une grimace de douleur.

Dire que tout ça était de la faute de ce salaud d'Eho Bamenda…

Quelques semaines après leur première rencontre, Justine, un soir, lui avait raconté la tragédie de sa sœur, Juliette. Elle lui avait expliqué ce qu'elle savait : qu'il y avait neuf chances sur dix pour que son bourreau soit le diplomate, mais qu'on n'avait rien pu prouver contre lui. Et qu'il était libre comme l'air, tandis que Juliette…

Ce jour-là, Éric Valogne avait décidé de reprendre l'enquête à zéro et de réussir à coincer Bamenda. Ça prendrait le temps qu'il faudrait, mais il l'aurait, c'était une question de patience. De ténacité.

Et puis, sans trop bien s'expliquer pourquoi, Valogne était persuadé que c'était le seul moyen pour lui de « récupérer » Justine. De l'avoir enfin pour lui tout seul. Corps et âme.

Seulement, maintenant, les choses se précipitaient, avec la découverte de Charlie…

Éric Valogne bondit hors de son fauteuil et se rua sur le téléphone. Il devait réagir. C'était à lui de sauver Justine. Et pour ça, la première chose à faire était de savoir où en était exactement la police dans cette affaire.

Après avoir fébrilement consulté son agenda, il composa le numéro d'un vieux copain à lui, journaliste spécialisé dans les faits divers. Ils se voyaient assez rarement, Thierry Bonacaut et lui. Mais ils s'aimaient bien. Et à chaque fois, ça se terminait par une belle gueule de bois le lendemain.

— Thierry ? C'est Éric. Oui, ça va… Non, pas ce soir, tu es sympa… En fait je t'appelais pour une question de boulot. J'ai dans l'idée de placer une pige dans l'un ou l'autre des canards de province qui me font bosser régulièrement… Hein ? Non, sur l'affaire de la tueuse à la moto. C'est bien toi qui couvres ça, si je ne m'abuse ? Mais non, je ne te demande pas de tuyau ! Je veux juste que tu me dises qui s'occupe de ce dossier chez les flics… Ça vient de changer ? OK, c'est quoi son nom ? Boris Corentin ?

Oui, j’en ai entendu parler. C’est une pointure, non ? Bon, je te remercie, vieux… C’est ça, à charge de revanche !

Éric Valogne raccrocha un peu trop brutalement. Il redécrocha immédiatement, composa le numéro du quai des Orfèvres pour joindre Corentin. On lui répondit qu’il n’était pas joignable pour le moment et il raccrocha, furieux et frustré, après avoir laissé son numéro en précisant qu’il était journaliste et qu’il voulait faire un article sur le sujet.

Pendant quelques secondes, Valogne se demanda ce qu’il devait faire. Puis, il prit sa décision.

Il fallait qu’il parle à Justine. Lui seul pouvait encore la persuader de renoncer à sa folie. Car il se rendait bien compte, maintenant, que c’était une vraie folie.

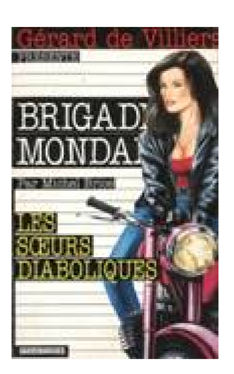
Il attrapa son blouson Chevignon et sortit en claquant la porte derrière lui.

La révélation de Charlie l’avait complètement anéanti parce qu’il s’était brutalement rendu compte que si l’adolescent avait tout compris, d’autres, plus méchants et moins bien intentionnés que lui, pouvaient arriver à la même conclusion.

Pour le reste, c’était différent. Que Justine soit une meurtrière en série ne pouvait rien changer aux sentiments qu’il lui vouait.

Pour l’excellente raison qu’Éric Valogne pressentait depuis le premier meurtre que c’était bien elle, la tueuse à la moto.

CHAPITRE IX



Boris Corentin sentit son cœur s’emballer quand la porte s’ouvrit. Il se trouvait au septième étage d’un immeuble « réhabilité », dans une minuscule rue du quartier Saint-Paul, à deux pas de la Bastille. Et, accessoirement, de son studio de la rue de Turbigo.

Dans l’encadrement de la porte de bois plein se découpait la silhouette d’une superbe fille, aux formes merveilleusement dessinées par son collant noir et son tee-shirt moulant vert fluo. Mais ce qui attira surtout son regard, ce fut la magnifique chevelure rousse qui encadrait son visage triangulaire.

De l’intérieur de l’appartement lui parvenaient des notes de piano, très lentes et très douces.

— Vous êtes bien mademoiselle Philippine de Mirecourt ? demanda Boris en plongeant son regard dans ses yeux noisette légèrement en amande.

— Oui, répondit-elle d’une voix veloutée et grave. C’est pour quoi ?

Boris brandit sa plaque de policier :

— Je suis le commandant de police Boris Corentin. Je viens au sujet du vol de votre moto. J’aimerais vous poser deux ou trois questions…

Il se demanda pourquoi elle avait l’air si surprise d’apprendre qu’il était policier. Elle finit par hausser les épaules et s’effaça pour lui ménager un passage :

— Bon… très bien… Entrez, si vous y tenez…

Boris se dit qu'elle avait un comportement un peu bizarre. Normalement, elle aurait dû être plutôt contente que l'on s'occupe de son problème. En général, c'était même le comportement inverse que les gens reprochaient à la police : de les négliger.

Elle, au contraire, elle avait l'air interloqué. Comme si elle ne comprenait pas ce qui se passait.

Elle fit entrer Boris dans une grande pièce très claire d'où l'on découvrait une vue superbe sur les toits de Paris ainsi que sur la place des Vosges toute proche.

Les murs crépis de blanc étaient entièrement nus, à l'exception d'un seul grand tableau, face à la porte. Une nature morte que Corentin jugea superbe et qui lui disait vaguement quelque chose. En s'approchant, il s'aperçut qu'elle était signée Boris Hannoyer, artiste encore peu connu dont il se souvint être allé voir une exposition quelques mois plus tôt, en compagnie de Ghislaine, son amante de toujours.

Maintenant qu'il était plus près de la source sonore, il identifia sans peine la musique qui se déroulait en sourdine : *Les Nocturnes* de Chopin.

Philippine de Mirecourt lui désigna un canapé de cuir crème et s'assit en face de lui, sur une sorte de pouf, également en cuir crème :

— Eh bien, je vous écoute, Inspecteur. En quoi ma moto peut-elle bien vous intéresser ?

Boris la dévisagea d'un œil soupçonneux. Est-ce qu'elle essayait de se ficher de lui ? Mais non, elle semblait tout à fait candide, tranquille.

— Ôtez-moi d'un doute, dit-il, on vous l'a bien volée hier après-midi, non ?

Philippine de Mirecourt eut un petit rire en cascade :

— Vous retardez, Inspecteur ! Il est exact qu'on m'a volé ma Transalp hier après-midi… mais on me l'a retrouvée moins de trois heures plus tard !

Ce fut au tour de Boris Corentin d'avoir l'air un peu abasourdi. Il s'attendait à tout sauf à ça.

— Comment ça, retrouvée ? dit-il, pris de court.

Philippine de Mirecourt semblait s'amuser de plus en plus de la situation :

— Exactement comme je viens de vous le dire. Mais on dirait que ça vous perturbe. Inspecteur ! Attendez…

Elle se leva avec une sorte de grâce féline de son fauteuil et se dirigea vers un petit meuble de bois blanc, celui sur lequel était posée la chaîne hi-fi.

— Je vais commencer par nous servir un verre, si vous le voulez bien. Whisky, ça ira ?

Sur un signe de tête affirmatif de Boris, elle emplit deux verres à moitié, referma le meuble et vint s'asseoir sur le canapé, à côté de Boris à qui elle tendit l'un des deux verres en souriant.

— Bon, je vous explique, dit-elle après avoir avalé une solide gorgée. J'étais chez une amie quand on m'a volé la Transalp. Après avoir porté plainte au commissariat du coin, je suis rentrée directement ici.

Et quatre heures plus tard, j'ai reçu un coup de fil du même commissariat : leurs collègues d'Argenteuil avait arrêté un jeune crétin qui roulait avec et qui, évidemment, n'avait pas les papiers. Il n'a pas fait trop de difficultés pour reconnaître qu'il l'avait fauchée et l'endroit qu'il a indiqué était effectivement celui où je l'avais laissée.

— Est-ce qu'ils vous ont dit à quelle heure ils avaient arrêté le gars ? demanda Corentin.

— Oui, un peu avant sept heures du soir.

La mine de Boris se renfrogna un peu. C'était exactement l'heure où Justine « opérait » à Neuilly. Donc, la piste de la Transalp rouge s'évanouissait en fumée.

Corentin posa son verre à peine entamé sur la petite table en verre fumé, devant le canapé, et esquissa le geste de se lever :

— Bien, mademoiselle de Mirecourt, il me reste à vous remercier de m'avoir reçu si gentiment et à vous laisser tranquille…

Boris n'eut pas le temps de se mettre debout. Philippine s'était agenouillée sur le canapé, tout près de lui. Elle posa sa main gauche sur son épaule et l'autre sur sa cuisse.

Très haut sur la cuisse.

— Et si je n'avais pas envie, moi, que vous me laissiez tranquille ? murmura-t-elle d'une voix rauque, le feu aux pommettes.

Boris reprit ses esprits au quart de tour. Il avança la main et caressa doucement la joue de Philippine. Elle se laissa attirer sans résistance et,

quand leurs lèvres se joignirent, elle lui rendit son baiser avec un enthousiasme prometteur.

Boris glissa son autre main sous le tee-shirt fluo et emprisonna un sein incroyablement ferme, à la peau très douce. Ses doigts jouèrent un moment avec le petit bourgeon dardé, arrachant des soupirs de bien-être à Philippine dont la main était remontée jusqu'à la bosse qui déformait son jean et la malaxait fiévreusement.

— C'est dingue ! souffla-t-elle en s'écartant légèrement de lui. J'ai eu envie de toi à la seconde où je t'ai vu. Je crois que si je t'avais laissé repartir sans rien tenter, j'en serais tombée malade !

Boris eut un petit sourire modeste :

— Ravi de pouvoir jouer les docteurs miracles !

Philippine se leva brusquement du canapé. Boris se dit qu'elle était vraiment belle avec ses cheveux en bataille, ses yeux étincelants, le feu qui embrasait ses joues et sa bouche sanglante comme une grenade mûre. Sans parler du reste, évidemment…

C'est justement le reste dont Philippine entendait le faire profiter maintenant.

Saisissant le bas de son tee-shirt à deux mains, elle le fit rapidement passer par-dessus sa tête.

Ses seins volumineux frissonnèrent légèrement avant de reprendre leur place naturelle, pointes dressées vers Boris comme une invite muette.

Sans le quitter des yeux, les lèvres entrouvertes et la respiration courte, elle fit ensuite glisser son collant le long de ses cuisses fuselées.

Elle ne portait rien dessous.

Toujours assis, Boris avait les yeux juste à hauteur du buisson flamboyant de son ventre qui se soulevait et s'abaissait par saccades.

Il avança le bras pour la saisir par les hanches et l'attirer à lui, mais elle lui échappa et se laissa tomber dans le fauteuil, les cuisses largement ouvertes. Elle paraissait prendre plaisir de la pose impudique, presque obscène, qu'elle offrait aux regards de Corentin.

— Pas tout de suite, souffla-t-elle. Déshabille-toi d'abord. Moi aussi, j'ai le droit de me rincer l'œil, non ?

Boris en convint volontiers et déplia son mètre quatre-vingt-cinq du canapé.

Il se débarrassa rapidement de ses mocassins en cuir rouge de chez Weston – cadeau de Ghislaine pour le Noël précédent – et de son blouson qu'il laissa tomber derrière lui sur le coussin.

Avec une lenteur calculée, il fit passer son polo Lacoste par-dessus sa tête et, avec un naturel parfait, fit jouer l'impressionnante musculature de ses bras et de son torse.

Sans en perdre une miette, Philippine avait posé une main sur son sein droit et en agaçait la pointe nerveusement. Son autre main descendait lentement, presque imperceptiblement, vers le bas de son ventre.

Boris défit la boucle de son ceinturon et les trois boutons de son jean, dont il se débarrassa rapidement.

Philippine poussa un profond soupir en découvrant l'énorme bosse qui distendait le slip bleu ciel de Boris.

— C'est pas vrai, s'extasia-t-elle d'une toute petite voix, dis-moi que je rêve ! C'est à moi, tout ça ?

— Non, c'est à moi, répondit Boris du tac au tac. Mais si tu es très gentille, je veux bien te le prêter !

Tout en parlant, il avait glissé ses pouces entre l'élastique et sa peau et faisait glisser le slip sur ses cuisses musclées, centimètre par centimètre.

Philippine n'y tint plus. Sans qu'elle paraisse en avoir vraiment conscience, sa main s'enfouit entre ses cuisses et Boris vit ses doigts s'agiter lentement au point le plus brûlant de son corps.

Il était temps qu'il intervienne.

D'un coup, il baissa son slip d'une quinzaine de centimètres. Son sexe, tendu comme un ressort, jaillit à l'air libre, oscilla lourdement une seconde ou deux, avant de s'immobiliser à l'horizontale, braqué sur Philippine, comme une arme prête à faire feu.

Philippine tendit le bras en avant :

— Viens, j'en peux plus !

Bon prince, Boris s'avança vers elle de deux pas. Dès qu'il fut à sa portée, Philippine se cala dans son fauteuil, l'agrippa par les hanches pour l'attirer entre ses jambes.

Elle passa une langue gourmande sur ses lèvres gonflées de désir et, avec un ronronnement de chatte heureuse, engloutit dans sa bouche l'objet de ses convoitises.

En se sentant emprisonné dans ce fourreau soyeux, humide et brûlant, Boris poussa un soupir de satisfaction et enfouit ses doigts dans la chevelure rousse de Philippine.

Sous le coup de fouet du plaisir, bien sûr. Mais aussi, quand même, pour vérifier qu'il ne s'agissait pas d'une perruque…

Pour la dixième fois au moins, assis sur un cageot dans l'arrière-boutique paternelle, Charlie passa en revue dans sa tête, un à un, tous les éléments dont il disposait. Pesant le pour et le contre.

Il se sentait investi d'une mission sacrée. Ça, c'était clair. Il devait à tout prix aider Justine à se tirer du mauvais plan dans lequel elle s'était fourrée.

Pas une seconde, depuis qu'il avait découvert le câble de frein dans le top-case de la Transalp, au parking, Charlie n'avait été effleuré par le côté monstrueux de ce que faisait Justine.

Ou plutôt, si, il y avait pensé. Mais aussitôt, il s'était dit qu'il y aurait toujours des gens pour la condamner. Et que lui, il avait mieux à faire que de joindre sa voix aux hurlements de la meute.

C'est à partir de là que tout se brouillait dans son cerveau. Quoi faire ? Comment l'aider ?

Bon, d'accord, il était allé prévenir Éric Valogne qui l'avait écouté. Mais Charlie était reparti déçu et inquiet : le journaliste lui avait paru peu solide. Pas vraiment fiable, pour tout dire. Pas de taille à affronter Justine, en tout cas. Parce qu'elle avait un sacré caractère, mademoiselle Justine, c'était rien de le dire…

Non, ce qu'il fallait, c'était se trouver un allié suffisamment fort pour pouvoir la ramener à la raison. Quelqu'un qu'elle écouterait, au moins.

Charlie se leva brusquement de son cageot, les yeux brillants. Il venait de trouver. En traversant en trombe l'épicerie, sous l'œil ébahi des deux clientes qui attendaient à la caisse, il se demanda même comment il avait fait pour ne pas y penser plus tôt.

Il devait tout raconter à Juliette.

Elle était la seule à pouvoir parler à sa sœur. Elle, Justine l'écouterait. En tout cas, ça valait la peine d'être tenté.

Et puis, au moins, même si Juliette ne pouvait rien faire, ce n'est toujours pas elle qui irait trahir sa sœur.

Charlie grimpa l'escalier quatre à quatre, son double de la clé à la main.

Juliette était à sa place habituelle, immobile dans son fauteuil roulant, regards braqués très loin derrière la baie vitrée.

Son visage s'anima un peu en reconnaissant Charlie. Il y eu même une ébauche de sourire sur ses lèvres. Il était la seule personne à provoquer chez elle cette minuscule étincelle de vie. Même Justine, à son grand désespoir, n'y parvenait pas.

Charlie prit la main valide de la paralytique et la porta à ses lèvres :

— Bonjour, mademoiselle Juliette. Comment ça va depuis midi ? Vous n'avez pas soif ?

Il n'attendit pas la réponse. C'était idiot de tourner comme ça autour du pot, il fallait qu'il se lance tout de suite. Sinon, dans une minute ou deux, il sentait qu'il n'aurait plus le courage.

Charlie prit une profonde inspiration et regarda l'infirme droit dans les yeux :

— Mademoiselle Juliette, il faut que je vous dise quelque chose. Quelque chose de grave…

Lentement, posément, en essayant de ne pas tout embrouiller, Charlie raconta à Juliette tout ce qu'il savait. Il n'omit rien, pas même sa visite à Eric Valogne et la façon dont il l'avait mis au courant, lui aussi.

Il eut l'impression que son récit durait longtemps, longtemps…

Pas une seule fois le visage de Juliette ne trahit la moindre émotion. Elle restait rigoureusement immobile, les yeux braqués sur Charlie sans paraître le voir vraiment.

Quand l'adolescent se tut, essoufflé et transpirant de l'effort qu'il venait de produire, elle resta encore plusieurs minutes sans remuer un doigt. Au point que Charlie finit par se demander si elle avait réellement entendu tout ce qu'il venait de lui dire.

Ou si elle l'avait compris.

Enfin, il vit la main de Juliette se soulever et ses doigts pianoter brièvement sur son clavier d'ordinateur. Elle entra le message et aussitôt, la voix désincarnée s'éleva. Frappant Charlie de stupeur.

— *Je-le-savais.*

Charlie prit la main de Juliette et la serra violemment au risque de lui faire mal. Il scruta le regard bleu immobile afin d'essayer de voir si elle bluffait. Ce qu'il y lut lui fit froid dans le dos.

Un mélange de froide résolution et de fierté. Oui, de fierté, c'est bien ça que Charlie lut dans les yeux très pâles de l'infirme.

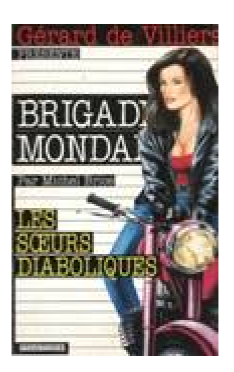
— Mais enfin, mademoiselle Juliette, bredouilla-t-il, ça veut dire quoi : je le savais ? C'est impossible que vous, qui ne pouvez…

Il s'interrompit brusquement. Juliette pianotait de nouveau sur son clavier. Plus longuement, cette fois. Elle entra le message. La voix métallique :

— *Justine-ne-peut-rien-me-cacher. Je-vois-tout. C'est-pour-moi-qu'elle-le-fait. C'est-juste…*

Charlie quitta l'appartement sans ajouter un mot. Avec la sensation paniquante et horrible que le monde était en train de s'écrouler inexorablement autour de lui.

CHAPITRE X



Éric Valogne ressentit un petit pincement au cœur quand la porte s'ouvrit et qu'il se retrouva face à face avec Justine, superbe dans son déshabillé de

soie saumon largement échancré sur la poitrine.

Il l’avait appelée à son journal en milieu d’après-midi, juste après la visite de Charlie porteur de ses révélations explosives.

Il l’avait littéralement suppliée :

— Justine, il faut absolument qu’on se voie, toi et moi. C’est très important. Plus que ça, c’est gravissime.

— C’est encore une de tes ruses pour me sauter dessus ? lui avait-elle demandé d’une voix glaciale qui lui avait transpercé le cœur.

— Justine, je t’en prie…

Elle avait cédé et lui avait donné rendez-vous chez elle, rue de Reuilly, à onze heures du soir : « comme ça, Juliette sera couchée… ».

Justine s’écarta pour le laisser entrer et lui désigna le salon sans dire un mot.

Valogne constata avec soulagement que le fauteuil de Juliette avait disparu. Elle devait donc être effectivement couchée. Ce qui lui facilitait un peu la tâche.

Il se laissa tomber dans le canapé et leva des yeux fatigués vers Justine qui restait debout, immobile, au milieu du salon. Tout son corps semblait tendu à se rompre et sa paupière droite était agitée d’un léger tremblement.

Éric Valogne soupira :

— Tu ne veux pas nous servir deux whiskys et venir t’asseoir près de moi ?

Justine eut un sourire sans joie :

— Tu as prévu de me saouler ? Tu pense que ce sera plus facile pour toi ?

Valogne ne se démonta pas :

— En effet, ça me sera plus facile. Mais rien à voir avec ce que tu crois…

L’expression de son visage prit une intensité qui effraya presque la jeune femme.

— Justine, ça suffit ! je ne suis pas là pour jouer au chat et à la souris !

Domptée, Justine alla remplir deux verres et vint s’asseoir près de Valogne. Dans le mouvement, elle découvrit presque entièrement les deux globes parfaits de sa poitrine. Mais ni elle, ni Éric n’y prirent garde.

Valogne avala d'un coup la moitié de son verre et ses joues se recolorèrent aussitôt.

Il ferma les yeux un instant, les rouvrit, prit une profonde inspiration et se lança :

— Justine, je suis venu te dire qu'il faut tout arrêter… Tout de suite !

La jeune femme ne se démonta pas :

— Arrêter quoi, s'il te plaît ?

Valogne vida le reste de son verre d'un trait et le reposa un peu trop brutalement sur la table basse :

— Justine, je sais tout. La tueuse à la moto, c'est toi. Je suis même au courant depuis le début, figure-toi. Oh, je sais ce que tu vas me dire : pourquoi est-ce que je me réveille seulement maintenant ?

Valogne eut un rictus douloureux :

— Parce que, quelque part, je suis un petit salaud. Je me suis dit que puisque je connaissais la coupable de tous ces meurtres, j'avais une longueur d'avance sur tous nos confrères. Et même sur la police. Et que, le moment venu, j'allais décrocher un scoop géant. Passer à la télé, gagner un gros paquet, tout le cirque, quoi…

Il prit la main de Justine entre les siennes et fut tout surpris qu'elle la lui laisse :

— Mais c'est fini, Justine ! Je me suis réveillé ! Ce que tu fais est dingue. Tu ne peux pas faire justice à toi toute seule, c'est de la démence ! Tu es en danger, Justine…

À mesure qu'il parlait, la jeune femme pâlissait de plus en plus, comme si le sang se retirait d'elle. Le tremblement de sa paupière droite s'était accentué.

— Comment as-tu compris ? dit-elle d'une voix blanche, sans même songer à nier.

Valogne haussa les épaules :

— Pas dur : à cause du rond rouge sur la poitrine des victimes. Ta sœur a été foutue en l'air par un chauffard qui a grillé un feu : la conclusion allait presque de soi, pour quelqu'un comme moi qui avait la possibilité de faire le rapprochement entre les deux affaires. Un peu plus tard, j'ai quand même vérifié auprès d'un copain qui a ses entrées chez les flics : plusieurs des

victimes avaient effectivement eu une contravention pour franchissement de feu rouge, peu de temps avant de mourir.

Valogne baissa la tête, accablé. Il eut une espèce de sanglot rentré :

— Et puis, il y a autre chose : après le premier meurtre, tu as brusquement changé, Justine. Je pense être le seul à m'en être aperçu, rassure-toi. Mais quelque chose en toi est devenu plus dur. Tu t'es enfermée en toi-même.

Éric releva la tête et posa sur Justine des yeux flamboyants de passion :

— Justine, je voudrais que tu me confirmes une chose… Quand j'ai été renversé par la bagnole, la première fois : ta première intention était de la poursuivre et de tuer le type, c'est ça ? Il aurait dû être ta première victime, hein ? Mais alors, pourquoi est-ce que tu as fait demi-tour ? Pourquoi est-ce que tu es venue me secourir ?

Valogne lâcha la main de la jeune femme et lui caressa doucement les cheveux sans qu'elle ne bouge :

— Tu vois, celle-là, la Justine qui a laissé tomber sa vengeance démente et qui s'est agenouillée près de moi pour voir si j'allais bien, eh bien c'est celle-là dont je suis tombé amoureux aussitôt. Et c'est celle-là que je continue d'aimer. Parce qu'elle est toujours là, la Justine que j'aime. Elle est juste assoupie derrière le masque glacé de la tueuse.

Il poussa un profond soupir avant de poursuivre d'une voix encore plus intense :

— Justine, je sais quelle haine tu éprouves pour Eho Bamenda. Et je la comprends. Mais je te jure que je l'aurai. Et par des moyens légaux encore. Je progresse, tu sais ! J'ai réussi à faire ami-ami avec un des employés de son ambassadeur. Je pense que d'ici peu, je parviendrai à lui faire balancer tout ce qu'il sait. Et notamment que Bamenda n'a pas passé la nuit chez lui. Mais même si je n'arrivais à rien, il faut tout arrêter, Justine ! Maintenant ! Il faut sauver ta vie ! Pour Juliette… Pour moi… Et surtout pour toi. La haine est un sentiment de mort, Justine ! Et toi, tu es vivante ! Vivante…

À bout de souffle et d'énergie, Eric Valogne se tut. Il releva lentement les yeux vers Justine.

Elle était blanche comme une morte. Tout son corps tremblait convulsivement. Valogne crut une seconde qu'elle allait s'évanouir.

Au lieu de ça, elle se précipita dans ses bras et éclata en sanglots. Des gros sanglots irrépressibles qui montaient du plus profond d'elle. Comme si, quelque part, un barrage avait brutalement cédé sous la pression.

— Éric !… Éric !… bredouilla-t-elle d'une voix à peine compréhensible. Oh Éric, si tu savais ce que j'endure !… C'est tellement dur… tellement lourd… Éric, serre-moi fort, je t'en supplie ! Fais-moi oublier…

Valogne était en proie à des sentiments violemment contradictoires. D'un côté, il se sentait bouleversé et désarmé face à la détresse de Justine. Mais en même temps, il ressentait une puissante impression de triomphe : elle lui revenait. Elle était de nouveau à lui…

Il ne prit pas la peine ni le temps de démêler cet écheveau. Il entoura Justine de ses bras, la serra de toutes ses forces contre sa poitrine et plaqua passionnément, presque violemment ses lèvres sur les siennes.

Justine répondit au baiser avec encore plus de violence. Une sorte de rage désespérée. Leurs dents s'entrechoquèrent et elle mordit la lèvre inférieure d'Éric jusqu'au sang.

Valogne sentit la douleur se répercuter en lui pour être instantanément transformée en une boule de désir. Un désir féroce, impérieux, immédiat.

L'esprit et la raison comme possédés, Eric Valogne jeta littéralement Justine en bas du canapé et roula avec elle sur l'épaisse moquette.

Leurs lèvres toujours soudées, il lui arracha son déshabillé, tandis qu'elle s'acharnait sur la fermeture de son jean.

Quand la main fébrile d'Eric prit possession de son ventre brûlant et trempé, Justine ouvrit d'elle-même ses cuisses, tandis que, par l'entrebâillement du pantalon, elle empoignait avec force son membre dur et palpitant pour le guider en elle avec une sorte de fureur.

Valogne donna un violent coup de reins et s'enfonça jusqu'à la garde dans l'intimité en fusion.

Justine poussa un long feulement rauque et grondant. Un cri de délivrance. Un cri de libération.

Elle noua ses jambes autour des hanches de son partenaire pour le forcer à la prendre encore plus fort, encore plus profondément.

Ils arrivèrent à l'orgasme à la même seconde. Un orgasme ravageur, presque douloureux. Un spasme de résurrection, aussi primordial qu'une double venue au monde.

Au moment où Eric jaillissait en elle avec un grondement de fauve, Justine planta ses dents dans son épaule droite et le mordit de toutes ses forces pour ne pas hurler le plaisir qui faisait exploser tout son corps tétanisé.

La gigantesque vague reflua aussi vite qu'elle s'était abattue sur eux.

Éric Valogne, au bord de l'asphyxie, roula de sur le corps inerte de Justine et s'effondra à plat dos sur la moquette. Enfin, il ouvrit lentement et péniblement les yeux.

Son cri de surprise fit sursauter Justine qui se redressa et regarda dans la même direction que lui.

Le fauteuil de Juliette était dans l'encadrement de la porte de sa chambre.

L'infirme fixait sur eux des yeux tels que sa sœur ne lui en avait jamais vus.

Juliette était rigoureusement immobile, à une exception près qui frappa Justine comme une gifle.

La jeune paralytique avait enfoui sa seule main valide entre ses cuisses.

Justine posa ses mains sur les épaules d'Éric Valogne et le força à s'asseoir dans le canapé. Elle déposa un léger baiser au coin de ses lèvres et lui sourit tendrement :

— Reste tranquillement ici, sers-toi un verre et détends-toi. Je reviens tout de suite.

Valogne fit mine de se relever :

— Tu es sûre que…

— Ne t'en fais pas, l'interrompit Justine. Il faut que je lui parle, mais je suis certaine que tout va bien se passer. Je la connais, tu sais…

En se dirigeant vers la chambre de sa sœur, Justine s'aperçut avec un peu d'étonnement qu'elle se sentait en fait beaucoup moins assurée qu'elle n'avait tenté de le faire croire.

Ce n'était pas la première fois qu'elle s'en faisait la remarque : depuis son accident, Juliette l'impressionnait. L'intimidait, même. Comme si son immobilité forcée, cette pâleur inexpressive qu'avaient prise son visage et

son regard, lui conférait une sorte de plus grande sagesse, une maturité à laquelle elle, Justine, n'avait pas accès.

Pour tout dire, elle ressentait ça comme une inversion brutale de leurs rapports : c'était elle qui était devenue la petite sœur, celle que l'on doit choyer, protéger, et c'était désormais Juliette qui se retrouvait investie de l'autorité dévolue à l'aînée.

En poussant la porte, Justine sut tout de suite que sa sœur l'attendait. Ses yeux bleu pâle n'avaient plus leur impassibilité habituelle et Justine en conçut une vague inquiétude.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre dans laquelle régnait une chaleur étouffante, confinée, et resta debout devant le fauteuil roulant.

— Juliette, ma chérie, il faut que je t'explique, commença-t-elle d'une voix mal assurée. Ce que tu as surpris ce soir n'était pas prévu et…

Juliette s'était mis à pianoter fiévreusement sur son clavier d'ordinateur. Elle entra le message et la voix détimbrée jaillit :

— *Si-c'était-prévu.*

Justine la dévisagea d'un œil inquiet :

— Qu'est-ce que tu racontes, ma chérie ? Je t'assure que tout cela…

Cinq doigts coururent sur le clavier…

— *Tu-as-joui.*

Justine en resta stupéfaite. Puis, un voile de colère passa devant ses yeux noirs :

— Juliette, n'abuse pas de la situation, s'il te plaît ! Après tout, c'est ma vie, non ? Eric est un garçon adorable et franchement je…

La voix atone de la machine l'interrompit brusquement.

— *Tu-as-joui-comme-avec-les-autres*…

Cette fois, Justine dévisagea sa sœur avec des yeux emplis de crainte et dut les baisser aussitôt sous le feu de son implacable regard.

— Mais qu'est-ce que tu veux dire, voyons ? C'est insensé ! Juliette, ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ?

Cette fois, le pianotage dura un peu plus longtemps et Justine attendit la voix métallique avec une angoisse de plus en plus prenante. Elle ne put s'empêcher de sursauter quand l'ordinateur rendit son verdict sonore :

— *Sais-tu-pourquoi-tu-as-joui-comme-avec-les-autres ? Parce-que-tu-vas-tuer-Eric. Tu-vas-le-tuer-Justine.*

Justine poussa un petit cri lamentable et sauta d'un pas en arrière :

— Juliette, arrête ! Tu deviens folle ! J'aime Eric, je l'aime, tu entends ?

— *Tu-ne-l'aimes-pas. Tu-ne-peux-pas-l'aimer.*

Justine parvint à ne pas hurler. Il ne fallait pas alerter Éric. Elle devait se calmer. Ce qu'elle vivait, là, n'était qu'un cauchemar. Elle allait se réveiller.

— Juliette, je t'en prie, bredouilla-t-elle dans un demi-sanglot, arrête de me faire du mal ! Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas aimer Éric ?

Il y eut un long silence, ponctué par le cliquetis des touches de l'ordinateur, puis :

— *Parce-que-c'est-moi-que-tu-aimes. Moi-seule. Éric-sait-tout. Il-va-nous-trahir. Il-faut-l'empêcher. Il-doit-mourir. Tue-le-Justine. Tue-le-ce-soir.*

Les yeux exorbités, les traits déformés par la terreur, Justine pivota brusquement sur ses talons et sortit de la chambre en titubant.

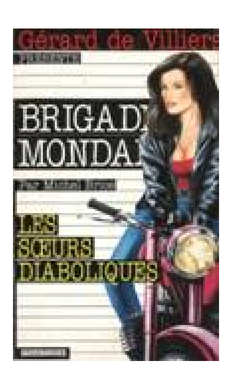
Elle claqua la porte derrière elle et s'y appuya. Le sang battait sourdement à ses tempes comme un tambour funéraire.

À travers un léger brouillard, Justine vit Éric, l'air inquiet, se lever du canapé et venir vers elle. Elle plaqua ses paumes sur ses oreilles.

Mais tandis qu'Éric posait ses mains sur ses épaules et l'attirait contre lui, elle s'aperçut qu'elle était incapable de comprendre les mots qu'il lui murmurait. Tout ce qu'elle entendait, c'était la voix désincarnée de la machine, terriblement distincte, elle :

« *Il-faut-l'empêcher. Tue-le-Justine. Tue-le-ce-soir.* »

CHAPITRE XI



La fille s’approche de lui en souriant d’un air profondément mystérieux. Elle est plus belle que toutes celles que Boris a eu l’occasion de rencontrer jusqu’à aujourd’hui.

Le plus étonnant, c’est qu’à mesure qu’elle avance vers lui, l’air autour d’elle s’irise de rose et de bleu, en des arabesques qui changent perpétuellement de forme.

Quand elle n’est plus qu’à deux mètres de lui, il s’aperçoit sans aucun étonnement que ses pieds ne touchent pas le sol.

Elle flotte en apesanteur à quelques millimètres du sable rouge de cette plage immense, déserte et totalement silencieuse. À cette seconde précise, il a la certitude qu’elle s’appelle Laetitia, elle ne peut pas s’appeler autrement.

Boris tend les bras pour la saisir et son cri d’horreur se bloque dans sa gorge.

Le visage de Laetitia vient de fondre brusquement, comme un masque de cire. À la place, il n’y a plus qu’un trou béant, visqueux, garni de dents qui ondulent comme des serpents hypnotisés.

Un grondement déchire le ciel noir et rouge. Malgré son épouvante, Boris lève les yeux et voit les nuages se fendre. Une main gigantesque descend vers lui, elle tient une énorme pendule qui indique midi moins le quart.

Et Boris comprend que telle est l’heure de sa mort.

La pendule déclenche son carillon d’apocalypse et la créature se jette sur lui…

Boris Corentin s'assit d'un bond dans son lit et constata avec un certain soulagement qu'aucune pendule ne tombait du ciel et que le carillon était celui du téléphone sur la table de chevet.

Quant à la créature qui dormait paisiblement à côté de lui, si elle était effectivement dentée, elle lui avait amplement prouvé, depuis la veille au soir, qu'elle savait ne pas en abuser quand il s'agissait de prodiguer avec sa bouche cette caresse dont tous les hommes raffolent et que l'Église apostolique et romaine continue de considérer d'un assez sale œil.

Philippine de Mirecourt s'éveilla péniblement en entendant la voix de Boris répondre à son correspondant. Qui n'était autre que Charlie Badolini. Mais ça, bien sûr, elle n'avait aucun moyen de le savoir.

— Allô ? Oui, patron, c'est moi… Mais quelle heure est-ce qu'il peut être ?

— Sept heures et demie, répondit la voix éraillée à l'autre bout. Je sais, c'est un peu tôt, mais il y a du neuf dans votre affaire.

Instantanément, le policier d'élite reprit le commandement des opérations et Boris Corentin fut parfaitement réveillé.

Prêt à l'action.

— Je vous écoute.

— Un nouveau cadavre, dit Badolini. Nu et étranglé comme les autres. Mais avec des variantes…

— Patron, soyez gentil de ne pas me faire languir, fit Boris en essayant maladroitement de repousser Philippine dont la bouche vorace descendait lentement le long de son ventre.

— Ni rond rouge sur la poitrine, ni sexe « épluché », reprit Charlie Badolini. Et en plus, on l'a retrouvé dans le coffre de sa propre voiture garée le long de la route du Bac, au bois de Vincennes. Qu'est-ce que vous dites de ça, Boris ?

— On a identifié la victime ? demanda Corentin en s'efforçant de garder une voix naturelle, malgré la caresse affolante des lèvres qui montaient et descendaient le long de son sexe fièrement dressé.

— Oui, et c'est là que ça se corse… si je puis me permettre. Il s'agit d'un journaliste, un certain Eric Valogne, vous connaissez ?

— Euh… non, je ne crois pas patron. Pourquoi ?

— Parce que lui, il semblait vous connaître. En tout cas, hier en fin d’après-midi il a cherché à vous joindre au quai. On a essayé votre portable, mais vous n’avez pas répondu…

— Il est nase, patron. Depuis trois jours. Chez le réparateur…

— Bref, reprit Badolini, ce type disait vouloir vous rencontrer au sujet d’un article qu’il projetait d’écrire sur la tueuse à la moto. Ce n’est peut-être qu’une coïncidence, bien sûr…

— Vous y croyez, patron, aux coïncidences de ce calibre ? fit Boris, un brin sarcastique.

— Justement non, figurez-vous. C’est pourquoi je vous demande de vous rendre sur place dare-dare. Et tenez-moi au courant, hein !

Corentin allait reposer le combiné sur son support quand il entendit la voix du commissaire divisionnaire s’égosiller :

— Boris ! Attendez, ne raccrochez pas !

Il remit l’appareil à son oreille :

— Oui, patron ?

— J’allais oublier de vous dire que votre ami Brichot a jugé bon, hier soir, de passer chez Rabert pour le mettre au courant de vos résultats dans ce qui était, au départ, son enquête. « C’est plus confraternel », prétendait-il.

— Il n’a pas tort, patron, répondit Boris qui ne voyait pas l’intérêt de cette information.

— C’était peut-être confraternel, mais c’était idiot ! rugit Badolini. Parce que ce matin, votre ami Brichot a trente-neuf de fièvre, à cause de la grippe que lui a refilée Rabert ! Conclusion, vous vous débrouillez tout seul !

Boris raccrocha et put enfin laisser s’exhaler le soupir de plaisir qui lui montait aux lèvres depuis une minute au moins. Philippine de Mirecourt était une amoureuse hors pair et il ne regrettait pas de l’avoir ramenée avec lui rue de Turbigo. Elle ne l’avait laissé s’endormir que vers trois heures du matin.

En grande forme pourtant, Corentin tenta mollement de repousser la somptueuse créature qui ronronnait de plaisir à chaque fois qu’elle avalait goulûment le membre dont elle ne semblait pas capable de se lasser.

— C’est fini de jouer, dit Boris en riant. Je dois filer au bois de Vincennes. Et à cette heure-ci, avec les bouchons et le mal qu’il y a à

trouver un taxi, j'en ai pour au moins pour trois quarts d'heure.

Philippine interrompit sa caresse et tourna vers lui des yeux brillants de convoitise :

— Peut-être. Mais je te rappelle qu'hier soir, on est venu ici sur ma moto.

— Oui, et alors ? fit Boris.

— Alors, à moto, on en a pour un quart d'heure à rejoindre le bois. Donc, la demi-heure que je te fais économiser, elle est à moi !

Et sans attendre la réponse, Philippine engloutit à nouveau le sexe qui dodelinait vers elle comme un sceptre tentateur.

Philippine de Mirecourt coupa le contact de sa moto devant le policier en uniforme qui barrait la petite route du Bac reliant l'avenue de Gravelle à la route de ceinture du lac Daumesnil.

— Vous ne pouvez pas passer là, faites demi-tour ! ordonna-t-il d'un ton rogue, les yeux mauvais sous ses sourcils broussailleux.

Il se radoucit considérablement en voyant la plaque que lui sortit Boris Corentin :

— Faites excuse, monsieur l'Inspecteur, je ne pouvais pas savoir…

— Ça ne vous empêche pas d'être aimable, rétorqua Corentin froidement. Vous n'êtes pas là pour traiter les citoyens comme des chiens ! N'oubliez pas que c'est grâce à leurs impôts que vous mangez trois fois par jour…

Dès qu'il se fut éloigné, Philippine ôta son casque et pouffa de rire :

— Si tu savais ce que ça fait du bien de voir un flic se faire engueuler sans pouvoir répliquer !

Boris descendit de la moto et la toisa d'un œil faussement sévère :

— Ce n'est pas une raison pour faire pareil, hein !

Ils s'avancèrent vers la voiture, une 306 Peugeot rouge. Le coffre était ouvert et une dizaine de personnes s'agitait autour.

Juste devant le véhicule, un corps était allongé sur une civière et recouvert d'une couverture grise. Seule les deux jambes dépassaient.

— Tiens, monsieur Corentin ! Comme on se retrouve. Toujours sur les bons coups, à ce que je vois ? Et toujours aussi bien accompagné…

Boris et Philippine se tournèrent en même temps vers la droite et découvrirent un barbu ventripotent d'une quarantaine d'années, dont le visage était grêlé par une ancienne acné. Derrière ses lunettes à fine monture dorée, ses yeux semblaient embués par l'alcool, malgré l'heure relativement matinale.

Corentin l'identifia immédiatement : un journaliste qu'il avait croisé deux ou trois fois sur des affaires de mœurs. Il s'appelait Didier Dassay, mais signait la plupart de ses articles d'un pseudonyme étrange : Ignatius.

Il était suivi d'une petite frisée rouquine dont la poitrine opulente s'agrémentait d'un appareil photo. Elle détailla Boris de la tête aux pieds sans se gêner, sous l'œil furibard du journaliste qui ne put s'empêcher de grommeler :

— Vas-y, ne te gêne pas ! Goûtes-y pendant que tu y es !

La photographe haussa les épaules :

— C'est pas pour moi, crétin ! C'est pour ma fille Élodie. Il serait temps que je la case, celle-là. Vous êtes célibataire, monsieur Corentin ?

Didier Dassay prit Corentin par les épaules et l'entraîna un mètre ou deux en avant :

— Jamais vu une « marieuse » pareille ! Enfin…

— Vous le connaissiez, Éric Valogne ? demanda Boris en essayant d'échapper à l'haleine fortement alcoolisée du journaliste.

— Pas plus que ça, non. Un peu, disons…

— C'était quel genre de type ?

— Sympa. Sans histoire, en fait. À part son obsession, évidemment…

Corentin s'arrêta de marcher et se tourna vers Dassay :

— Une obsession ? Quel genre d'obsession ?

Le journaliste eut un petit rire qui fit trembloter son double menton :

— Figurez-vous qu'il s'était mis dans l'idée de coincer Eho Bamenda…

— Bamenda… répéta Boris en écho.

Le nom lui disait vaguement quelque chose, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Didier Dassay vint à son secours :

— Vous savez, ce diplomate africain qui a été accusé, il y a un an à peu près, d'avoir renversé une fille en voiture et de l'avoir violée après…

Corentin revit d'un coup toute l'affaire. La voiture du diplomate avait été déclarée volée et, faute de preuve, les poursuites s'étaient arrêtées là.

Le journaliste et lui se remirent à marcher, toujours suivis par les deux femmes.

— Mouais, fit Boris, pas convaincu. C'est tout ? Vous n'avez pas entendu dire qu'il s'intéressait à la tueuse à la moto, par hasard ?

— Pas du tout, répondit aussitôt Dassay. D'ailleurs, le fait divers c'était pas tellement son truc à Valogne. Lui, il faisait plutôt dans le culturel. Ou le sociologique, voyez. Des trucs nobles, quoi.

Il s'arrêta brusquement de marcher et désigna avec un petit sourire une Mercedes 600 flambant neuve :

— Je suis arrivé. Désolé de vous abandonner, mais il faut que je repasse vite fait à la rédaction.

Corentin émit un petit sifflement admiratif et désigna la voiture :

— Eh bien dites donc ! Ça rapporte de mieux en mieux le journalisme, on dirait !

Dassay haussa les épaules :

— Ne rêvez pas : je l'ai sortie du parc de presse de chez Mercedes en leur faisant croire que j'allais faire un article dessus. Je fais souvent ça, ça me permet de conduire des tas de bagnoles somptueuses non seulement sans débourser un sou mais en économisant un plein d'essence. Les constructeurs ne sont pas dupes, mais ils me les prêtent quand même. Ça correspond pour eux à une sorte d'investissement à long terme, au cas où. Vous comprenez, nous autres, journalistes…

Boris Corentin n'écoutait plus. Un voile venait de se déchirer devant ses yeux en écoutant Didier Dassay lui raconter ses petites combines.

Justine, la tueuse, pouvait très bien se dispenser de voler la moindre moto, ils pouvaient toujours chercher dans cette direction-là, ils ne trouveraient sans doute rien. Car il lui était tout à fait possible de piloter des engins différents à chacun de ses crimes.

À condition d'envisager qu'elle ait ses entrées dans un parc de presse moto.

— Je te revois quand, beau flic d'amour ? demanda Philippine en soulevant la visière de son casque, sous l'œil intéressé et vaguement narquois des deux policiers qui gardaient l'entrée du 36 quai des Orfèvres.

— Je te téléphone dès que j'ai le moindre moment de libre, c'est promis, répondit Boris.

Philippine enclencha la première et Corentin attendit qu'elle ait disparu dans le boulevard du Palais pour grimper les deux étages qui le séparaient du bureau des Affaires Recommandées.

Dramatiquement vide, le bureau, depuis la défection d'Aimé Brichot faisant suite à celles de Rabert et Tardet.

Mais pour faire ce qu'il voulait faire maintenant, Boris Corentin n'avait besoin de personne.

Il mit le minitel sous tension et composa le 3611, c'est-à-dire l'annuaire téléphonique. Il trouva immédiatement ce qu'il cherchait.

Le numéro de la société Honda France.

Il revint s'asseoir derrière son bureau et prit le temps d'allumer une Gitane blonde avant de composer le numéro. En priant pour qu'il ne soit pas occupé.

Il ne l'était pas.

Une voix féminine plutôt endormie lui répondit et Boris demanda le parc moto. Evidemment, il eut droit à l'inévitable Printemps des *Quatre Saisons* de Vivaldi, en guise de musique d'attente.

Enfin, une autre voix féminine lui répondit, nettement plus agréable, celle-là.

— Bonjour mademoiselle, je suis le commandant de police Boris Corentin. J'aurais besoin de savoir si, ces derniers jours, vous avez prêté une Transalp rouge à quelqu'un, journaliste ou autre.. -.

Il y eut une courte hésitation au bout du fil, puis la voix féminine répondit :

— Je suis désolée, monsieur, mais je ne suis pas sûre d'être obligée de vous répondre… Enfin, je veux dire : par téléphone. Après tout, je n'ai pas la preuve que vous êtes qui vous prétendez être…

Boris réprima un soupir agacé et prit sa voix la plus enjôleuse :

— C’est exact, mademoiselle, rien ne vous y oblige. Seulement, si je me déplace et que je viens au siège de votre société muni d’une commission rogatoire délivrée par le juge d’instruction, vous serez bien obligée de me répondre. Et si je veux, je pourrai même interroger dix autres personnes en plus de vous. Vous ne pensez pas que ça serait plus simple si vous me donniez le renseignement tout de suite ?

Corentin sentit qu’elle hésitait encore. Il tenta un dernier coup :

— Écoutez, pour que vous soyez sûre que je suis bien de la police, voilà ce qu’on va faire. Je vais raccrocher, vous allez trouver le numéro du quai des Orfèvres et demander à parler au commandant de police Boris Corentin. Vous verrez bien que vous tomberez sur moi…

Il y eut un blanc de deux secondes, puis son interlocutrice finit par lâcher :

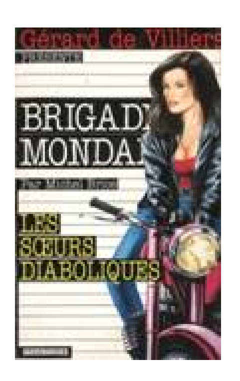
— Inutile, je vous crois. Alors, vous disiez : une Transalp rouge ?

Deux minutes plus tard, Corentin raccrochait, en possession de son renseignement. Il respira un grand coup pour calmer les battements de son cœur qui s’étaient accélérés sous l’effet de l’excitation.

Une seule Transalp rouge avait été empruntée, trois jours plus tôt. Par une journaliste spécialisée, travaillant pour le mensuel *Moto News,* qui avait ramené la moto ce matin même.

Elle s’appelait Justine. Justine Desjardins.

CHAPITRE XII



Boris Corentin grimpa sur le trottoir de la rue de Villiers, qui séparait Neuilly de Levallois, et coupa le contact de sa R21 de service.

La rédaction de *Moto News,* où travaillait Justine Desjardins, était située à une dizaine de mètres sur la droite, à l'entrée de la rue Paul-Vaillant-Couturier, tout à côté du concessionnaire Jaguar.

C'était un immeuble ancien mais récemment ravalé. Une plaque noire était fixée sur le renfoncement du mur, au-dessus du digicode. En lettres dorées : Moto News – 3e étage droite.

Boris négligea l'ascenseur antédiluvien et grimpa quatre à quatre l'escalier de bois gémissant.

Il se retrouva dans la grande entrée de ce qui avait dû être un appartement bourgeois, avec ses plafonds hauts et décorés de moulures en arabesques. À droite, deux chaises cannelées étaient cernées par des piles de journaux. À gauche, à demi cachée par un comptoir de bois verni, une fille d'une trentaine d'années, le regard triste derrière ses grosses lunettes de myope, faisait office tout à la fois de secrétaire, de réceptionniste et de standardiste.

— Vous désirez, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix morne.

Boris lui offrit son plus éclatant sourire pour essayer de la dégeler un peu :

— J'aurais souhaité parler à Melle Justine Desjardins. Elle travaille bien chez vous, n'est-ce pas ?

La fille ne se dégela pas et c'est du même ton morne qu'elle répondit :

— Oui, mais vous n'avez pas de chance : je ne l'ai pas vue de la matinée. Elle est peut-être bien en reportage. Ou en essai… Mais pourquoi est-ce que vous voulez la voir, au juste ?

Corentin exhiba sa plaque :

— Je suis de la police. J'aurais juste deux ou trois petites questions à lui poser. Rien d'important…

Le visage de la fille se ferma encore un peu plus. Elle désigna de la main la double porte de bois peint qui se trouvait dans le dos de Boris :

— Vous devriez demander ça à monsieur Darival. Daniel Darival. C'est le rédacteur en chef, il sera fatalement au courant.

Boris la remercia d'un signe de tête et d'un sourire et alla frapper à la porte indiquée. On lui intima l'ordre d'entrer, d'une voix éraillée qui ressemblait à s'y méprendre à celle de Charlie Badolini.

Le bureau du rédacteur en chef était d'ailleurs aussi enfumé que celui du commissaire divisionnaire. À part ça, rien à voir : Daniel Darival était un grand type mince, au visage en lame de couteau, d'environ quarante ou quarante-cinq ans.

Il posa sa cigarette blonde dans le cendrier débordant de mégots et releva la tête :

— Oui ? Que puis-je pour vous ?

Boris se présenta à nouveau et réitéra sa demande.

— Justine ? Vous n'avez pas de chance : elle n'est pas là.

— Elle sera là cet après-midi ? demanda Corentin qui commençait à flairer le contretemps fâcheux.

L'autre secoua la tête :

— Pas davantage. Elle a pris une semaine de vacances. À compter de ce matin. Des vacances de dernière minute : elle ne s'est même pas déplacée, elle m'a téléphoné de chez elle pour me demander de la laisser partir.

Corentin sentit une boule se former dans sa poitrine. Bien sûr, ce départ précipité pouvait être une coïncidence, mais il n'y croyait pas trop.

— Est-ce qu'elle vous a dit pourquoi elle prenait une semaine de façon aussi rapide ? demanda-t-il.

Daniel Darival prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette avant de répondre :

— Je crois qu'elle a été très choquée par le meurtre d'un de nos confrères. Éric Valogne, vous êtes peut-être au courant ?

Corentin sentit son pouls s'accélérer :

— Ils se connaissaient ?

— Mieux que ça, répondit le rédacteur en chef. Ils étaient quasiment fiancés, si j'ai bien compris. En tous cas, ils étaient toujours fourrés ensemble. Valogne venait souvent la chercher ici…

— Une dernière chose, fit Boris : j'aurais besoin de l'adresse de Melle Desjardins. Je sais ce que vous allez me dire : vous n'êtes pas forcé de me la donner.

Daniel Darival eut un petit sourire ironique :

— Et moi, je sais ce que vous allez me répondre : que vous pourrez très bien la trouver ailleurs et que ça irait plus vite que je vous la donne directement.

Boris rit franchement :

— C'est à peu près ça, en effet !

Cinq minutes plus tard, il retrouvait sa voiture et filait vers la rue de Reuilly, dans le XIIe arrondissement. C'est-à-dire à l'autre bout de Paris. Coup de chance, la circulation était à peu près fluide.

Il eut un deuxième coup de chance : au moment où il arrivait devant la double porte vitrée de l'immeuble moderne où vivait Justine Desjardins, et dont il ignorait le code d'accès, une vieille dame l'ouvrit de l'intérieur pour aller promener son chien, un horrible roquet court sur pattes et envahi de poils grisâtres. Boris n'eut qu'à se faufiler dans le hall dès qu'elle fut sortie.

Il repéra le nom sur la boîte aux lettres : J. and J. Desjardins – 3e étage.

En se demandant ce que voulait dire ce « J. and J. », il grimpa l'escalier de béton brut jusqu'au troisième. Il y avait quatre portes sur le palier, mais une seule ne portait pas de plaque et il en déduisit que c'était la bonne.

Au bout de trois sonneries, il comprit qu'il avait fait chou blanc. Il n'y avait personne chez « J. and J. » Desjardins.

— Vous fatiguez pas, elles sont en vacances…

Boris se retourna et se trouva nez à nez avec un adolescent aux cheveux bruns frisés et au visage rieur. Visiblement maghrébin.

— Salut, dit-il, je suis un copain de Justine. Je m'appelle Boris…

— Et moi, c'est Charlie, répondit l'adolescent. En fait, mon vrai nom c'est Charles-Edmond, mais tout le monde dit Charlie. Heureusement d'ailleurs…

Il tendit la main à Boris qui la lui serra :

— Vous êtes journaliste aussi, comme Melle Justine ?

— Exact, répondit Corentin avec aplomb. On m'a dit au journal qu'elle avait pris des vacances. Tu ne sais pas où elle est allée, par hasard ? J'aurais besoin de la joindre pour un article qu'on a prévu de faire ensemble…

Charlie passa la main dans ses cheveux bouclés :

— Si, je le sais. Elle est partie avec sa sœur Juliette dans leur maison de campagne. Enfin, évidemment, Melle Juliette est partie par le train, elle…

— Et Justine a pris la moto ? demanda Boris.

— Tout juste.

— Tu sais où c'est, leur maison de campagne ? insista Corentin qui avait assez peu d'espoir.

Effectivement, confirmant ses craintes, Charlie haussa les épaules et fit la moue :

— Pas exactement, non. J'y suis allé une fois avec elles, il y a deux ou trois ans, mais je connais pas l'adresse. C'est dans un tout petit bled, au bord de la Loire. Vers Gien, si je me rappelle bien.

Boris décida de jouer son va-tout. Il mit la main sur l'épaule de Charlie et le regarda droit dans les yeux :

— Tu penses que si on allait faire un tour par là en voiture, tu serais capable de retrouver l'endroit où habite Justine ?

Il vit une ombre de méfiance passer dans le regard de l'adolescent.

— Pourquoi vous tenez tant à y aller, chez Justine ? grogna-t-il.

Boris poussa un gros soupir :

— Pour être franc, j'ai de gros problèmes de fric et il n'y a que cet article qui puisse me renflouer. Seulement, c'est Justine qui a la doc' et je ne peux pas me mettre au travail sans elle.

À son grand soulagement, Charlie se détendit :

— Les problèmes de thune, c'est un truc que je peux comprendre, vous inquiétez pas ! Et on partirait quand ?

Corentin réfléchit rapidement et dit :

— Pas tout de suite, il me reste deux ou trois bricoles à régler. Où est-ce que je peux te trouver ?

— À l'épicerie, en bas, répondit Charlie. C'est mon père qui s'en occupe.

— C'est parfait, assura Boris. Eh bien, à très très vite, Charlie !

Corentin redescendit l'escalier en trombe et fonça vers sa voiture.

Charlie avait dit que Justine était partie à moto tandis que sa sœur, Juliette, avait pris le train. Mais comme Justine avait rendu la Transalp chez Honda le matin même, il s'agissait de savoir avec quel engin elle était partie : ça pouvait faciliter les recherches.

Boris s'installa au volant de la R21 et sortit son téléphone portable, récupéré deux heures plus tôt chez le réparateur. Il composa le numéro de *Moto News* et demanda à parler au rédacteur en chef. La fille du standard le lui passa au bout de quelques secondes.

— Monsieur Darival ? C'est encore moi, Boris Corentin. Non, elle n'est pas chez elle… En fait, j'aurais besoin que vous me rendiez un petit service… Je suis à peu près sûr que Justine Desjardins a emprunté ce matin une moto à un parc presse… Hein ? Oui, je sais que ça fait partie de son boulot, la question n'est pas là… Non, ce que j'aimerais savoir, c'est à quel constructeur elle s'est adressée et quel véhicule on lui a prêté. Logiquement, vous ne devriez pas avoir trop de peine à trouver ça, si ? OK, c'est sympa. Vous me rappelez dès que vous avez le tuyau ? À propos, vous n'auriez pas l'adresse de sa maison de campagne, par hasard ? Bon, tant pis. À tout à l'heure…

Corentin communiqua le numéro de son portable et coupa la communication.

Il entrouvrit la vitre de la R21 et alluma une Gitane blonde.

Il n'y avait plus qu'à attendre…

Pour tuer le temps, il décida d'appeler Aimé Brichot. Afin de prendre de ses nouvelles, mais aussi pour le tenir au courant de la suite des événements.

C'est lui qui décrocha au bout de la quatrième sonnerie et émit un « allô » un peu faiblard.

— Salut, Mémé, c'est moi, Boris. Je ne te réveille pas, au moins ?

— Non, non, rassure-toi, ânonna Brichot. Alors, tu en es où dans l'enquête ?

Corentin lui fit un rapide topo de la situation, lui expliquant, entre autres, qu'il avait bon espoir, grâce au petit Charlie, de réussir à « loger » Justine Desjardins.

— Si c'est bien elle la tueuse, ce qui semble effectivement probable, dit Aimé Brichot, ça ne me plaît pas trop que tu te lances là-dedans tout seul. Elle a amplement prouvé qu'elle était dangereuse, non ?

— T'inquiète pas, Mémé, je suis un grand garçon. Et puis, un Corentin averti en vaut deux ! Et toi, tu te sens comment, à propos ?

— Y a du mieux, convint Brichot, mais je suis encore un peu faiblard. En fait, je n'ai pas chopé la grippe de Rabert, c'est juste mon rhume qui m'est tombé sur les bronches. Ça devrait aller demain, je pense.

— Tant mieux, fit Corentin. Bon, il faut que je te laisse, Mémé, j'attends un coup de fil important.

Boris avait à peine coupé la communication que la sonnerie musicale de son portable retentissait, il glissa son mégot de Gitane blonde par l'entrebâillement de la vitre et prit l'appel. C'était Darival :

— Inspecteur Corentin ? J'ai votre tuyau. Justine Desjardins est passée chez BMW pour leur emprunter une 1100 bleu métallisé. J'ai même l'immatriculation, si vous voulez.

— Oui, donnez, ça peut être utile, répondit Corentin.

— Dites-moi, elle n'a rien fait d'emmerdant, Justine, au moins ? s'inquiéta son rédacteur en chef.

Boris resta circonspect :

— C'est encore un peu tôt pour le dire. En tout cas, je vous demande instamment une chose, monsieur Darival : c'est de ne parler de tout ça à personne.

— Je suis une tombe, l'assura le rédacteur en chef avant de raccrocher.

Corentin resta un instant immobile et pensif avant de redémarrer.

Où donc pouvait être Justine Desjardins ? Sa seule piste pour la trouver, c'était le petit Charlie. Piste bien incertaine apparemment…

Et pourtant, il était certain qu'il fallait la trouver vite, sinon la machine infernale allait s'emballer. Elle ne pouvait que s'emballer.

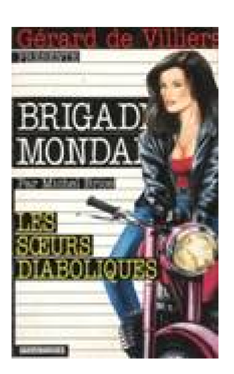
Depuis toutes ces années où, avec Aimé Brichot, il traquait les pervers en tous genres, les obsédés, les maniaques, les fous furieux, Boris Corentin avait appris à bien les connaître. Au point d'être capable de deviner leurs réactions, de les anticiper, même.

Et là, le meurtre d'Eric Valogne semblait prouver que Justine était entrée dans une nouvelle spirale de sa folie destructrice.

Parce que cette fois-ci, ce n'était plus un chauffard anonyme qu'elle avait supprimé, mais quelqu'un qu'elle connaissait bien. Qu'elle aimait même, à en croire Daniel Darival.

Pour Corentin, ça signifiait une chose et une seule : que la raison de Justine Desjardins était en train de sombrer. Inexorablement.

CHAPITRE XIII



Tapi depuis plusieurs minutes derrière la margelle du vieux puits abandonné, le chat bondit sur la mésange qui picorait entre les gravillons de la cour.

Il la manqua de très peu. Fataliste, il revint à pas lents reprendre son poste de guet derrière le puits.

Sachant sans doute que sa patience et son endurance finiraient par payer.

Juliette aussi avait appris la patience. De l'autre côté de la fenêtre au double vitrage, dans son fauteuil roulant, elle restait aussi immobile que le chat derrière son puits.

Sauf qu'elle n'aurait plus jamais la possibilité de bondir sur quoi que soit.

Physiquement, en tout cas.

Parce que mentalement, l'infirme avait la certitude qu'elle avait acquis une extraordinaire puissance, depuis son accident. Elle ne parvenait pas à bien s'expliquer comment c'était possible, mais le fait était bel et bien là.

Depuis qu'elle ne bougeait plus, depuis qu'elle était totalement dépendante des autres pour tous les gestes élémentaires de la vie quotidienne, Juliette Desjardins avait la sensation qu'elle dominait par la pensée, par la puissance de sa volonté, tous ceux qui rapprochaient.

À commencer par Justine.

De sa main gauche, Juliette actionna le petit levier de bakélite et le fauteuil pivota lentement sur lui-même. Elle sortit de la chambre et traversa toute la maison – une ancienne ferme dont les pièces étaient en alignement les unes après les autres – pour rejoindre le salon avec ses poutres tordues, aménagé dans l'ancienne étable.

Justine…

Sa grande sœur. Presque sa mère, puisqu'elle l'avait élevée depuis l'âge de cinq ans, quand leur mère était morte. Justine, la valeur refuge de Juliette.

Mais plus maintenant. Plus depuis que Juliette avait compris que sa sœur s'était transformée en tueuse pour la venger de ce qu'elle avait subi par la faute d'un chauffard, une nuit de mars.

Et encore moins depuis la veille. Depuis que, sur son ordre, Justine avait supprimé Eric Valogne.

Il fallait qu'elle le fasse. Sinon, il aurait fini par la trahir. Par amour peut-être, mais il l'aurait trahie. Ou plutôt, il les aurait trahies.

Car Juliette avait désormais partie liée avec sa sœur. En fait, dans sa tête, c'était même Justine qui avait partie liée avec elle.

La vraie meurtrière, la vraie vengeresse, c'était elle, Juliette. À partir de maintenant, ce serait elle qui dirigerait tout, du fond de son fauteuil roulant.

Justine ne serait rien d’autre que son bras armé. Un instrument docile qu’elle manierait comme bon lui semblerait.

Et qui frapperait où et quand elle le déciderait.

Juliette regardait le jardin fouetté par la pluie et le vent sans le voir.

Son esprit était là-bas, à Paris, avec Justine.

Justine qu’elle avait convaincue de venir se planquer ici, à L’Étang, le hameau du Loiret où, vingt ans plus tôt, leurs parents avaient acheté et fait rénové cette vieille ferme. « Pour nos vieux jours », pensaient-ils alors.

Justine à qui elle avait carrément donné l’ordre de retourner dans la capitale et de lui ramener Eho Bamenda. En lui faisant croire qu’après, tout redeviendrait comme avant. Que c’en serait fini de tuer. Naïvement, sa sœur l’avait crue.

Dans son aveuglement, elle n’avait pas su comprendre que Juliette n’avait pas l’intention de s’arrêter, même quand son violeur serait mort.

Parce que, la veille, quand elle avait vu sa sœur faire l’amour avec Éric Valogne, Juliette avait senti son corps se réveiller brusquement.

Sa main était venue toute seule se poser sur son sexe, en léthargie depuis l’accident. Ses doigts avaient naturellement retrouvé les mouvements essentiels.

Et l’orgasme l’avait fauchée. D’une puissance d’autant plus grande que rien ne s’en était manifesté à l’extérieur de son corps paralysé.

Et cette sensation de vie intense, irrésistible, Juliette voulait à tout prix la connaître à nouveau. Pour ça, il n’y avait pas trente-six solutions, à ses yeux.

Il fallait que Justine ramène des hommes à la maison et qu’elle fasse l’amour avec eux, devant elle.

Juste avant de les mettre à mort.

Justine vida le reste de son gin-orange et poussa son verre en direction du barman, un grand type black au crâne entièrement rasé, avec un petit signe de tête. Immédiatement, avec un clin d’œil de connivence, l’autre lui resservit la même consommation.

Pour la dixième fois, Justine regarda sa montre. Neuf heures. Les chances de voir arriver Eho Bamenda s'amenuisaient de plus en plus.

C'est pourtant pour lui que, sur les conseils de Juliette, elle était revenue à Paris sur la BMW.

La lèvre inférieure de Justine se mit à trembler légèrement. Les « conseils » de Juliette…

C'est plutôt d'un ordre qu'il s'agissait. Depuis qu'elle avait tué Eric, presque malgré elle, avec le regard immobile de sa sœur planté dans le dos, Justine avait l'impression paniquante que la situation était en train de lui échapper totalement. Que Juliette guidait son cerveau avec la même facilité, la même habileté dont elle faisait preuve pour manœuvrer son fauteuil roulant.

Justine trempa les lèvres dans son cocktail et le reposa aussitôt sur le comptoir. Il fallait qu'elle garde l'esprit clair.

On était vendredi soir et la boîte antillaise où elle se trouvait, en plein Saint-Germain-des-Prés, commençait à se remplir.

Beaucoup d'Africains ou d'Antillais, seuls et endimanchés, qui venaient « faire leur marché », selon leur propre expression.

C'est-à-dire faire leur choix parmi les Françaises qui entraient ici soi-disant par passion de la musique afro-cubaine, mais en fait pour se faire draguer et embarquer par l'un de ces grands types baraqués qui se déhanchaient sur la piste violemment éclairée avec une souplesse de fauves.

Justine n'y voyait d'ailleurs aucun inconvénient : à chacun ses fantasmes, à chacun ses plaisirs. Tout au plus reprochait-elle à ces filles leur hypocrisie petite-bourgeoise qui leur interdisait d'avouer leur attirance pour les amours exotiques et les forçait à affirmer contre toute vraisemblance qu'elles n'étaient là que pour le simple et innocent plaisir de la danse…

Elle, la danse, elle s'en foutait. Au moins ce soir. Elle était là pour Eho Bamenda, un habitué de la boîte d'après ce que lui avait appris Éric Valogne.

La bouche de Justine se tordit et elle sentit une boule se former dans sa gorge.

Elle ne devait pas penser à Éric. À aucun prix. Plus tard, quand tout serait fini, peut-être. Alors, et alors seulement, elle essaierait de comprendre

comment elle avait pu obéir à Juliette sans sourciller. Et étrangler le seul homme qui se soit intéressé vraiment à elle depuis si longtemps.

Pour l'instant, le bien et le mal, le normal et le monstrueux, tout se brouillait dans sa tête.

Justine avança la main pour prendre son verre, mais son geste resta en suspens.

Eho Bamenda venait de faire son entrée, une superbe Noire à son bras.

Dans la pénombre épaisse, Justine eut un sourire triste, vite effacé.

Ç'avait été presque trop facile.

Deux ou trois danses sur la piste avaient suffi pour qu'Eho Bamenda vienne se trémousser en face d'elle et l'invite à venir boire un verre dans la seconde salle, avec lui et son amie Assia.

Dans la salle en question, l'ambiance était beaucoup plus chaude. Presque pas de lumière, une musique beaucoup plus en sourdine, de profondes banquettes de velours rouge un peu partout le long des murs décorés de dizaines de masques africains bariolés.

Résultat prévisible : les hommes et les femmes présents se vautraient sans vergogne les uns sur les autres. On n'en était pas encore à la partouze, mais on en prenait le chemin allègrement.

Pour la troisième fois, la grosse main d'Eho Bamenda, ornée d'une énorme chevalière en or, se posa sur la cuisse de Justine, presque totalement dénudée en raison de la minijupe de cuir noir qu'elle avait choisie pour « tenue de combat ».

Comme lors de ses deux tentatives précédentes, Justine laissa les doigts fébriles remonter jusqu'à la lisière de sa petite culotte de dentelle, avant de refermer brusquement les jambes.

Eho Bamenda émit un grognement de frustration et retira sa main.

Justine avait la tête totalement froide. Elle savait quel jeu elle devait jouer et elle s'y tenait. Le but était d'exciter à mort le diplomate sans lui concéder le moindre avantage « palpable ». De façon à pouvoir, quand il serait à point, l'amener là où elle voulait qu'il aille.

Assise de l’autre côté de Bamenda, Assia n’avait pas le même genre de problème. Les cuisses complaisamment écartées, elle laissait les doigts du diplomate fourrager sous sa jupe ample avec un grand sourire.

Sa main droite, aux ongles incroyablement longs et rouge sang, était posée sur la bosse de son pantalon et la massait doucement.

Voyant que Justine venait une fois de plus de repousser son homme, elle se pencha vers elle pour plaider sa cause d’une voix enjôleuse :

— Pourquoi est-ce que tu fais tant de manières ? Eho, c’est le meilleur coup de Paris, tu ne le savais pas ? Tu as peur que je sois jalouse ?

Elle avança le bras et emprisonna le sein gauche de Justine dans sa main :

— Ne t’inquiète pas pour ça, va ! Moi aussi, j’aime bien les jolies filles blanches comme toi. Où est le problème ? On pourrait s’amuser gentiment tous les trois, tu ne crois pas ? C’est le monde autour qui te bloque ? Dans ce cas, on peut aller chez moi, c’est tout près. Qu’est-ce que tu en penses, ma chérie ?

Justine ne réfléchit qu’une seconde avant de répondre :

— Pourquoi pas ?

Assia avait à peine refermé la porte du petit deux-pièces qu’elle occupait à mi-hauteur de la rue Gay-Lussac qu’elle fit voler son tee-shirt blanc par dessus sa tête toute frisée.

Malgré elle, Justine ne put s’empêcher d’admirer la somptueuse poitrine d’ébène qui semblait tenir toute seule dans l’air. Le plus étonnant, c’était les deux gros mamelons érigés que leur propriétaire avait badigeonnés de rouge vif, le même que celui de ses ongles.

Assia se dirigea vers sa chambre aux murs blancs entièrement nus et Justine se dépêcha de la suivre. Ne serait-ce que pour échapper à Eho Bamenda qui l’avait empoignée par les hanches et frottait en haletant son membre énorme contre le cuir de sa minijupe.

Pour tout mobilier, un grand matelas posé à même le parquet aux lattes à demi défoncées.

Assia passa un bout de langue rose sur ses lèvres épaisses et, sans quitter Justine des yeux, dégrafa sa jupe à gros motifs blancs et bleus.

Comme Justine s’en doutait, elle ne portait pas de culotte. La fourrure de son ventre était aussi noire et frisée que sa chevelure.

Assia fit un tour complet sur elle-même pour faire complaisamment admirer l'incroyable cambrure de ses fesses qui semblaient sculptées dans le bronze. Puis, elle s'approcha d'une démarche chaloupée.

Elle noua ses bras derrière la nuque de Justine et, avant que celle-ci ait pu esquisser le moindre mouvement de recul, elle plaqua ses lèvres sur les siennes.

Justine sentit la langue chaude et vivante d'Assia chercher à forcer le barrage de ses dents.

Et soudain, emportée par une vague brûlante qui venait d'elle ne savait où, Justine cessa de résister. Ses mâchoires se desserrèrent et elle répondit au baiser de la jeune Noire avec une fougue qui la stupéfia elle-même.

Eho Bamenda, lui aussi, sentit qu'un blocage venait de céder et il s'engouffra dans la brèche.

Il se plaqua dans le dos de Justine et emprisonna ses deux seins dans ses mains, après les avoir glissées sous le tee-shirt qui s'arrêtait au nombril.

Justine ne put retenir un gémissement de plaisir quand les gros doigts entreprirent de triturer fiévreusement ses mamelons dressés.

En même temps, en l'absence de tout contrôle de son cerveau, elle prit conscience que sa propre main remontait le long de la cuisse d'Assia pour venir s'enfouir au creux de son intimité chaude et moite.

Elle ne comprenait plus rien de ce qui lui arrivait. Cet homme qui lui envoyait des décharges de plaisirs dans tout le corps, c'était le bourreau de sa sœur. Celui qu'elle avait pour ultime but de tuer. Celui qu'elle croyait haïr depuis un an, comme jamais elle n'avait haï personne.

Et voilà qu'elle mourrait d'envie qu'il la pénètre de toute la longueur du formidable membre dont elle sentait la raideur contre sa croupe.

Qu'est-ce qui lui arrivait ? Quelque part, dans un coin obscur de sa tête, une petite voix lui criait qu'il fallait arrêter tout de suite. Qu'elle n'avait pas le droit de haleter comme elle le faisait sous les caresses de cet homme. De cet homme-là, précisément.

Justine essaya de toutes ses forces de penser à Juliette. Juliette inconsciente, violée froidement par ce type monstrueux. Juliette paralysée à vie dans son fauteuil d'infirme. Juliette plongée à cause de lui dans un désespoir sans fin…

Il se produisit exactement l'inverse de ce qu'elle escomptait. Comme si, désormais, une autre personne, inconnue, dangereuse, cynique, habitait dans son propre cerveau et lui dictait ses faits et gestes.

Assia s'était mise à genoux sur le parquet et enfouissait sa bouche entre les cuisses. Au lieu de se raidir, Justine ploya les genoux pour permettre à la langue fureteuse de la fouiller plus à son aise.

En même temps, elle envoya sa main dans son dos et empoigna en râlant le membre énorme que Bamenda venait de sortir à l'air libre.

Possédée de désir, elle allait se laisser tomber à quatre pattes et supplier le diplomate de la prendre immédiatement. Elle était sur le point de le faire.

Mais une petite sonnette d'alarme retentit très loin, dans les profondeurs de son cerveau. Pour lui rappeler qu'elle avait une mission à accomplir.

Une mission qui échouerait certainement si elle se laissait envahir et déborder par sa soif de jouissance.

Rassemblant toutes ses forces, bandant sa volonté au maximum, elle parvint à repousser Assia et à s'écarter d'Eho Bamenda.

Elle recula jusqu'à la porte, le visage empourpré et les yeux fous.

— Non, je ne veux pas, balbutia-t-elle. Pas comme ça… Pas ici…

Assia la toisa d'un air méprisant, avant de s'allonger sur le matelas et d'allumer une cigarette.

— Si tu ne veux pas, tu te casses, connasse ! dit-elle d'une voix agressive.

Le membre toujours à l'air et en pleine érection, Bamenda prit gentiment Justine par les épaules :

— Venez, je vous raccompagne à la porte…

Dans la minuscule entrée, il se colla contre elle et glissa une main preste sous sa jupe.

— Il faut absolument que je vous revoie, souffla-t-il, les yeux hors de la tête. Vous me rendez dingue !

Justine avait repris le plein contrôle d'elle-même. Elle parvint à retenir le sourire de triomphe qui lui montait aux lèvres.

Eho Bamenda était arrivé tout seul exactement là où elle avait prévu de l'amener. C'est-à-dire à sa merci.

Elle le laissa complaisamment glisser deux doigts dans sa petite culotte et les insinuer dans le profond sillon de sa croupe.

Pour faire bon poids, elle effleura même la hampe noueuse et brune qui oscillait lourdement contre son ventre.

Puis, elle se lança :

— Demain, il y a un train pour Nevers qui part à 15h35 de la gare de Lyon. Prenez-le et descendez à la gare de Gien. Je vous y attendrai. J'ai une maison de campagne pas loin. Mais surtout, ne dites rien à personne ! Absolument rien ! Si vous venez, je serai à vous tout le week-end… ainsi que ma petite sœur qui adore les hommes dans votre genre. On sera à vous… *complètement.*

Et pour lever toute ambiguïté sur son propos, Justine se cambra brusquement et tendit sa croupe pour permettre au doigt de Bamenda de forcer le petit anneau de ses reins.

Le diplomate poussa un rugissement étouffé. Justine crut une seconde qu'il allait lui sauter dessus et la violer séance tenante.

Comme pour lui donner raison, Eho Bamenda enfonça son doigt aussi profondément qu. ' il le put dans l'orifice étroit qu'il fouillait.

Son bras gauche enserra les épaules de Justine pour la plaquer contre son membre qui palpitait désespérément dans le vide.

— Demain… implora Justine d'une toute petite voix. Ce sera tellement meilleur…

Le diplomate la fixa avec des yeux fous, comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle disait.

Enfin, avec un gémissement pitoyable, il s'écarta d'elle et lui ouvrit la porte.

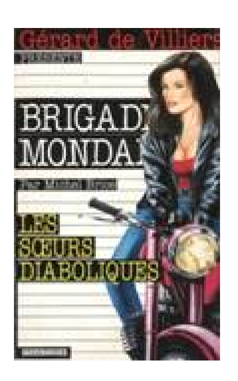
— Le train, haleta-t-il. Je serai dans le train demain. Surtout, n'oubliez pas de venir me chercher !

Justine était déjà dans l'escalier quand la porte se referma avec un claquement sec.

Avec un petit sourire froid, elle se dit qu'Assia allait avoir la chance de récolter les fruits de l'excitation dans laquelle elle avait mis le diplomate.

Sans savoir que, si tout se déroulait comme prévu, elle serait la dernière à en profiter.

CHAPITRE XIV



Charlie alla remplir son arrosoir sur l'évier de la cuisine pour la troisième fois, en soupirant.

C'est vrai qu'il était petit, cet arrosoir, presque un truc de gosse. Mais tout de même : jamais il n'avait pris conscience qu'il y avait autant de plantes vertes chez les sœurs Desjardins.

— C'est normal, remarque, dit-il à haute voix : avec un nom pareil…

Sa plaisanterie le fit rire tout seul. Il redevint sérieux presque instantanément : il fallait qu'il se dépêche, Sarah devait déjà l'attendre en bas.

Cette fois, elle n'allait pas y couper. D'ailleurs, ce qui lui semblait plutôt rassurant, à Charlie, c'est qu'elle ne semblait pas du tout avoir envie d'y couper. Et il en concluait avec un grand bon sens qu'il n'y avait pas de raison pour que les filles n'aient jamais envie de baiser alors que les garçons avaient tout le temps envie. Lui, en tout cas.

Dieu devait avoir prévu le coup dans son immense sagesse, sinon l'espèce se serait éteinte depuis longtemps. Et quel intérêt Dieu aurait-il à voir s'éteindre une espèce qu'il s'était fatigué à créer, hmmm ?

Charlie en était là de ses réflexions théologiques quand un raclement de pas, dans l'entrée, le fit se retourner brusquement. Un voile de consternation passa sur son visage naturellement réjoui.

Boris ! L'ami journaliste de Justine ! Il l'avait complètement oublié, celui-là…

Pourvu qu'il ne lui redemande pas de l'accompagner sur les bords de la Loire. Sinon, c'était encore raté pour Sarah. Elle allait finir par se lasser et aller voir ailleurs. Notamment auprès du fils Depesse, ce gros saligaud qui tournait autour d'elle en bavant d'envie.

— Salut Charlie, fit Boris avec un large sourire. Alors, toujours d'accord pour une petite virée à la campagne ?

Un petit ange qui avait les traits de Sarah, mais aussi ses nichons, s'envola à tire-d'aile sous le regard navré et frustré de Charlie.

— Bien sûr que je suis d'accord, grogna-t-il de mauvaise grâce. Puisque j'ai promis… On part quand ?

— Tout de suite !

Charlie posa son arrosoir près de la fenêtre :

— Vous m'attendez là ? Il faut que j'aille prendre quelques affaires chez moi et prévenir mon père que je me casse.

— Tu veux que je vienne avec toi pour lui parler ? proposa Boris. Histoire d'arranger tes bidons.

— Pas la peine : il est cool, mon père. Du moment qu'Allah est grand, tout le reste est censé suivre, pour lui !

Corentin regarda l'adolescent disparaître en riant. Charlie avait la gouaille et le naturel d'un Gavroche version maghrébine.

Boris se mit à repenser à un film de Bertrand Blier dans lequel le personnage joué par Jean-Pierre Marielle disait à un petit Comorien venu le cambrioler qu'il était l'avenir de la France, qu'il fallait qu'il se trouve, plus tard, une belle fille blonde avec des gros seins et qu'il lui fasse des tas d'enfants.

C'était exactement comme ça que Boris voyait Charlie. Une source de sang neuf, d'énergie intacte.

Son instinct de superflic reprit le dessus et il s'ébroua de son rêve.

Puisqu'il était là, pourquoi ne pas en profiter pour jeter un coup d'œil dans l'appartement des sœurs Desjardins ?

La première pièce qu'il découvrit était à l'évidence la chambre de Justine, à en juger par les photos de motards en pleine action qui ornaient les murs.

À part le lit à deux places, une petite table de chevet et deux chaises, la pièce contenait un grand bureau de bois à un seul tiroir central.

Mais ce qui attira instantanément l'œil de Boris, ce fut l'étagère fixée au mur, en face du lit. Dessus étaient disposées quatre « têtes » de bois sans visage, comme on en voit dans la vitrine de certains chapeliers.

Chacune servait de support à une perruque.

Une rousse, une blonde, une brune frisée et une gris argenté.

Le cœur battant, Corentin se dit que si ce n'était pas la preuve irréfutable que Justine était bien la tueuse à la moto, c'était au moins une coïncidence troublante de plus.

Il ouvrit le tiroir du bureau. Qui regorgeait de papiers divers.

Corentin les feuilleta rapidement. Il s'agissait avant tout d'articles écrits par Justine et concernant la moto.

Tout au fond du tiroir, Boris tomba sur une chemise cartonnée orange, fermée par une sangle de tissu de la même couleur.

Il l'ouvrit. Elle contenait des coupures de journaux qu'il se mit à lire.

Au bout de dix minutes, il referma le dossier. Cette fois, il était certain que Justine était bien la meurtrière. Il venait de trouver la pièce manquante du puzzle, celle qui permettait de comprendre les motifs de ses actes.

Les coupures que Corentin venait de parcourir racontaient comment une jeune fille avait été renversée par un chauffard qui, non content d'avoir grillé un feu rouge, avait ensuite violé sa victime avant de l'abandonner sans secours sous une porte cochère. La malheureuse était paralysée et le resterait à jamais.

La voiture appartenait à une ambassade africaine mais, comme elle avait été déclarée volée, on n'avait jamais pu mettre la main sur le monstre, bien qu'un témoin en ait donné une description qui correspondait en tous points au conducteur habituel de la voiture.

Boris Corentin se souvenait d'autant mieux de cette affaire qui avait fait un certain bruit, un an plus tôt, que tout récemment, le journaliste Didier

Dassay y avait fait allusion en lui signalant qu'Éric Valogne s'intéressait de très près à Eho Bamenda, le diplomate mis en cause.

Il n'y avait qu'une chose qui lui était sortie de la mémoire.

C'était que la fille renversée et violée n'était autre que Juliette Desjardins, la sœur de Justine.

Les autres coupures de presse du dossier constitué par Justine étaient encore plus accablantes.

Elles traitaient toutes du même sujet : les exploits de la tueuse à la moto.

Tueuse qui, c'était maintenant certain pour Corentin, ne pouvait être que Justine. Et il voyait clairement à présent quel but ultime elle poursuivait et quel plan machiavélique elle appliquait.

Le but était de mettre à mort celui qui avait broyé la vie de sa sœur, Eho Bamenda.

Quant au plan, il était aussi simple qu'imparable. Après avoir supprimé une douzaine ou une quinzaine d'hommes n'ayant aucun lien entre eux, elle ferait pareil avec Bamenda.

Et personne n'irait alors penser que celui-là, en fait, était le bon. Le seul qui permette de remonter jusqu'à sa meurtrière.

Corentin sortit son portable de sa poche et appela la ligne directe de Charlie Badolini.

Personne ne décrocha.

Il fit une deuxième tentative avec le numéro général de la Brigade Mondaine.

Il l'obtint en quelques secondes et tomba sur Philippe Sablons, un jeune inspecteur stagiaire tout à fait prometteur.

Corentin le mit rapidement au courant et lui demanda de prévenir Aimé Brichot, ainsi que Charlie Badolini dès que ce serait possible.

— Maintenant, ajouta-t-il, branche le minitel et trouve-moi dare-dare les coordonnées de l'ambassade en question.

L'opération ne prit que quelques secondes ; Corentin coupa la communication et composa aussitôt le numéro que Sablons venait de lui transmettre.

Il tomba sur une voix masculine qui avait un fort accent africain. Il demanda à parler à monsieur Eho Bamenda.

— Il n'est pas là actuellement, répondit la voix. Il est parti en week-end.

— Où ça ? demanda nerveusement Boris.

L'autre prit un ton de dignité outragée :

— Mais je n'ai pas à vous le dire, monsieur !

Étrangement, il se radoucit immédiatement et eut même un petit rire joyeux :

— En fait, je n'en sais rien ! M. Bamenda m'a dit qu'il partait quelque part au bord de la Loire, mais il ne m'a pas précisé où.

Boris Corentin en savait assez. Il rangea son portable dans la poche de son blouson et pivota sur les talons.

Pour se trouver nez à nez avec Charlie qui le dévisageait, les yeux exorbités et la bouche ouverte.

— Vous n'êtes pas journaliste, murmura-t-il… Vous êtes un flic !

Et il se sauva.

Boris bondit derrière lui et le rattrapa par le col au moment où il allait s'engager dans l'escalier.

Il le ramena d'autorité à l'intérieur de l'appartement et ferma la porte derrière eux.

— Tu as raison, Charlie, je suis flic, dit-il d'une voix calme. Mais si je t'ai menti, c'est que j'avais mes raisons. Il faut absolument que tu m'aides à retrouver Justine et Juliette Desjardins. Parce qu'il n'y a que moi qui puisse les tirer du pétrin où elles se trouvent, tu comprends ?

Charlie rua pour essayer de se dégager de la poigne de fer de Corentin :

— C'est pas vrai ! Vous voulez foutre Melle Justine en prison ! Vous voulez…

Il s'aperçut un peu tard qu'il avait trop parlé et sans réfléchir.

— Et pourquoi est-ce que je mettrais Justine en prison, d'après toi ? demanda doucement Boris.

— J'en sais rien, moi ! explosa Charlie. J'ai dit ça comme ça…

Boris l'entraîna dans le salon, le poussa dans le canapé et s'assit dans le fauteuil, juste en face de lui.

— Charlie, regarde-moi dans les yeux, murmura-t-il. Comme un homme. Je te jure que mon seul but est d'aider Justine. De l'aider avant qu'il ne soit

vraiment trop tard. Alors dis-moi tout ce que tu sais sur elle. Sur ce qu'elle fait quand elle part sur sa moto…

Les traits de Charlie se durcirent et Corentin crut un instant qu'il n'en tirerait plus rien.

Mais soudain, tout son visage s'effondra et il redevint ; en une seconde le petit gamin qu'il n'avait pas encore tout à fait cessé d'être.

— OK, bafouilla-t-il en laissant tomber son menton sur sa poitrine, je vous crois. Je vais tout vous dire…

En quelques phrases précipitées, Charlie raconta à Corentin par quel hasard il avait découvert le câble de frein muni de poignées dans le top-case de la moto de Justine et comment il avait décidé d'aller tout raconter à Éric Valogne.

« Éric Valogne était donc au courant de tout, songea Corentin, de plus en plus soucieux. C'est pour ça que Justine l'a tué, c'est évident… »

En attendant, il décida de ne rien dire à Charlie concernant le meurtre du journaliste.

C'était inutile de l'effrayer avec ça et de risquer de le bloquer.

— Tu vois bien, lui dit-il doucement, qu'il faut absolument arrêter tout ça le plus vite possible. Tu es assez grand pour comprendre que c'est de la folie furieuse et que les choses ne peuvent plus qu'empirer maintenant. Il faut retrouver Justine en urgence. Dans son intérêt et dans celui de sa sœur…

Charlie réfléchit longuement, les yeux dans le vague, en se mordillant l'ongle du majeur.

Enfin, il releva la tête et regarda Corentin droit dans les yeux :

— Je pense que vous avez raison, d'accord. Je veux bien vous aider à retrouver cette foutue baraque. Seulement, à deux conditions…

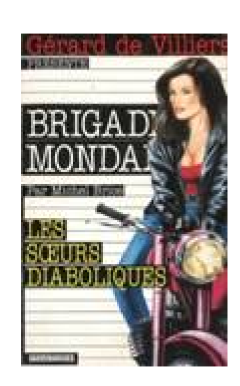
— Je t'écoute, fit Corentin, un peu sur ses gardes.

— Que je puisse vous tutoyer et vous appeler Boris. Sinon, ça va pas être cool, notre virée !

Corentin donna son accord de bon cœur et s'efforça de sourire.

Avec ou sans tutoiement, ça risquait d'être tout sauf « cool », cette virée.

CHAPITRE XV



Eho Bamenda souriait aux anges.

Ce petit trajet à moto, depuis la gare de Gien, lui semblait être un excellent préliminaire à ce qui allait se dérouler pendant ce week-end campagnard.

Bien collé contre le dos de Justine, il n'avait pas arrêté de lui peloter les seins à travers sa combinaison de cuir tandis qu'elle pilotait son engin.

Quant à son engin à lui, il était au maximum de sa forme et il n'était pas possible que Justine ne le sente pas s'écraser contre ses fesses.

Bref, tout baignait pour monsieur le Premier attaché d'ambassade.

Son excitation monta d'un cran quand, à la sortie d'un minuscule hameau qui semblait surgir tout droit du XIXe siècle, la moto obliqua dans la petite cour gravillonnée d'une ferme rénovée.

Les choses sérieuses allaient pouvoir commencer.

Durant l'heure et demie de trajet en train, Eho Bamenda avait été violemment tiraillé entre deux sentiments contradictoires.

La peur qu'on se soit moqué de lui et que personne ne l'attende à la gare de Gien. Après tout, il n'avait même pas un numéro de téléphone où appeler. Ni le nom de famille de cette fille qui l'avait rendu fou de désir, la veille.

Mais en même temps, il tremblait d'excitation. C'était la première fois qu'il allait avoir l'occasion de « se taper » deux sœurs en même temps. L'une après l'autre, ou l'une en cachette de l'autre, ça oui, il connaissait par cœur. Mais ensemble, ouh la la…

Et puis, il se demandait avec une impatience exponentielle à quoi elle pouvait bien ressembler, la petite sœur promise.

Dix-huit ans, en plus…

— Je suis absolument certaine qu'elle vous fera bander, lui avait dit Justine en toute simplicité, juste avant qu'ils n'enfilent leurs casques.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmative ? lui avait-il demandé.

Elle lui avait lancé un regard bizarre :

— Je le sais, c'est tout.

Maintenant qu'ils étaient à pied d'œuvre, il allait pouvoir juger sur pièce…

— On va arriver à Gien, dit Boris en quittant la départementale 940 pour emprunter la bretelle d'accès à la ville. Maintenant, ça va être à toi de jouer, Charlie ! Tu es bien sûr que vous êtes passés par ici à moto avec Justine, au moins ?

Charlie poussa un gros soupir :

— Purée, t'es dur à la détente, toi ! Je t'ai déjà expliqué en route qu'on était venu directement ici pour récupérer Juliette au train et la mettre dans un taxi. Tu veux que je te le redise en arabe ?

— Ça va, ne te fâche pas ! rigola Boris. Fais plutôt fonctionner tes yeux et tes méninges pour essayer de te souvenir du chemin.

— Tu me passerais une clope ? demanda Charlie.

Boris lui jeta un coup d'œil sévère :

— Tu en a déjà fumé deux depuis Paris. Tu ne penses pas que c'est beaucoup à ton âge ?

Charlie éclata de rire et se tapa sur la cuisse :

— Arrête ton char, Boris ! Même mon père, il ne me fait plus des plans aussi ringards !

— Et pour en revenir à notre itinéraire ? insista Boris en tendant son paquet de Gitanes blondes.

— Pour l'instant, c'est du gâteau, affirma Charlie. Il faut que tu te démerdes pour trouver le château, que tu traverses le pont juste en face et que tu suives la rivière de l'autre côté, jusqu'à un lac…

— Le fleuve ! corrigea Boris. La Loire est un fleuve, au même titre que…

— La Seine, la Garonne, le Rhône et le Rhin, je sais ! Ainsi que le Nil qui coule dans je ne sais plus quelle grande banlieue à dominante arabe !

Corentin éclata de rire. Ce trajet avec Charlie lui faisait du bien. Même s'il ne perdait pas de vue ce qui les attendait au bout du chemin. À condition, bien sûr, de trouver la maison des sœurs Desjardins.

— Et on va le longer jusqu'où, ton fleuve ? demanda-t-il. Jusqu'au mont Gerbier-de-Jonc ? Tu te souviens du bled que vous avez traversé avant d'arriver à ton fameux lac qui n'a même pas de nom ?

— Hé, arrête de me prendre la tête, tu veux ? protesta Charlie en tirant sur sa Gitane blonde.

Il redevint aussitôt sérieux, presque grave et laissa tomber d'une voix terne :

— C'est après que ça risque de s'assombrir pour nous, si tu veux savoir…

Justine se plaqua de tout son long contre le corps massif d'Eho Bamenda. Ses seins volumineux, libres de toute attache sous la combinaison de cuir s'écrasèrent contre la chemise blanche de l'attaché d'ambassade.

Aussitôt, les deux grosses mains masculines emprisonnèrent ses fesses et se mirent à les pétrir sans douceur. Justine sentit le membre de l'Africain grossir et durcir contre son ventre. Elle ne s'étonna même pas d'en ressentir un désir à fois trouble et violent.

— Elle est où ta petite sœur ? demanda Eho Bamenda, le souffle court.

Justine lui lança une œillade salace :

— Ne t'inquiète pas, tu la verras bientôt…

Elle baissa la voix pour ajouter sur le ton de la confidence :

— Elle est un peu voyeuse, Juliette. Elle doit être en train de nous espionner pour s'exciter. Elle adore que je prenne l'initiative des opérations. Viens…

Elle prit Bamenda par la main et l'entraîna vers la chambre, tout au bout de la maison. C'était une pièce tout en longueur, assez sombre et basse de plafond, le sol carrelé de tomettes rouges. Au fond, un grand lit à armatures métalliques.

— Eh ! qu'est ce que c'est que ça ? demanda le diplomate en désignant les quatre sangles de cuir fixées à la tête et au pied du lit.

Justine sourit et ne répondit pas tout de suite. Les menottes qu'elle avait vues chez sa dernière victime en date, à Neuilly, lui avaient donné des idées.

Eho Bamenda était taillé en athlète et Justine ne voulait surtout pas qu'il puisse lui échapper.

Pour pouvoir lui faire payer tranquillement le prix de la vengeance, il suffisait de le persuader de se laisser attacher au lit. Après…

— Ça, ce sont de petits accessoires pour un jeu érotique que nous adorons, ma sœur et moi, répondit-elle en frottant amoureusement son ventre contre la barre de chair rigide qui menaçait de faire exploser le pantalon d'Eho Bamenda. Tous les hommes qui se sont laissé attacher sur ce lit, ont connu des plaisirs qui les ont marqués à tout jamais. Et en plus, sans fournir le moindre effort. Il n'y a juste qu'à se détendre et à savourer.

Justine s'attaqua aux premiers boutons de la chemise du diplomate et agaça ses mamelons du bout de ses ongles rouge sang :

— Laisse-moi faire, souffla-t-elle, tu ne le regretteras pas, je t'assure…

Dompté, Eho Bamenda resta rigoureusement immobile, tandis que Justine le débarrassait de sa chemise et se laissait glisser à genoux sur le carrelage.

Le diplomate poussa un gémissement rauque quand les doigts fins s'en prirent à la boucle de sa ceinture, puis aux boutons de son pantalon.

Lorsque le vêtement tomba à ses pieds, Justine ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul.

Le slip noir était complètement distendu par l'énormité de « la chose ». Ce sexe, elle l'avait pourtant tenu dans sa main, la veille, mais sans prendre vraiment conscience de ses proportions gigantesques.

Malgré elle, elle sentit son ventre s'embraser et ce désir qu'elle sentait monter en elle comme une vague irrépressible la dégoûta.

Ce type était celui qui avait bousillé la vie de Juliette, c'était un monstre.

Et pourtant, devant ce monstre, elle n'avait plus qu'une envie : qu'il la pénètre de toute la puissance de sa virilité. Qu'il la fasse hurler de plaisir.

D'un mouvement brusque, Justine lui arracha son slip et l'incroyable matraque de chair jaillit sous ses yeux, oscilla lourdement avant de s'immobiliser au garde à vous. Menaçante comme une arme chargée.

Justine ouvrit la bouche aussi grand qu'elle le put. Avec une sorte de râle, elle engloutit la moitié du sexe mâle entre ses lèvres distendues.

Eho Bamenda poussa un rugissement sauvage et plaqua ses mains sur la nuque de Justine pour s'enfoncer encore plus avant dans cette gorge chaude et veloutée.

Mais Justine lui échappa et se redressa, sans s'occuper du grognement de frustration du diplomate.

— Allonge-toi sur le lit, murmura-t-elle. Ma sœur n'attend que ça pour nous rejoindre. À nous deux, on va bien s'occuper de toi…

Cette perspective affolante balaya les derniers lambeaux de méfiance de Bamenda. Il se laissa tomber sur le matelas, faisant gémir les ressorts métalliques, en dessous.

Le cœur battant, Justine grimpa à son tour sur le lit. À ce stade, tout pouvait encore rater.

Elle attacha la main droite d'Eho Bamenda à la sangle, sans cesser de lui sourire. Et en cambrant complaisamment sa croupe sous la caresse de son autre main.

Il ne fallait pas laisser retomber la tension érotique qui le possédait et l'empêchait de trop réfléchir.

Avant de lui emprisonner l'autre main, elle se pencha sur son ventre et reprit entre ses lèvres le sexe palpitant pour une rapide caresse.

Enfin, elle lui attacha la main gauche.

Justine retint le soupir de soulagement qui lui montait aux lèvres. Le plus dur était fait.

Sans cesser de sourire à sa victime, elle lui lia les deux pieds rapidement.

Quand elle se redressa, son sourire avait disparu, mais Eho Bamenda ne s'en aperçut même pas.

— Maintenant, je peux aller chercher ma sœur, dit-elle d'une voix presque dure.

Resté seul dans la chambre totalement silencieuse et sombre, Eho Bamenda sentit son exaltation érotique retomber quelque peu. Qu'est-ce qu'il faisait là, ligoté à ce lit, dans une maison inconnue, avec deux filles qu'il ne connaissait pas davantage ?

Il prit la décision de se faire détacher immédiatement dès que Justine reviendrait.

La porte grinça légèrement en se rouvrant et Bamenda leva légèrement la tête pour voir qui entrait.

Il fut stupéfait de voir apparaître les deux roues d'un fauteuil roulant.

Puis le fauteuil tout entier.

Dedans, immobile et pâle, une fille blonde dont le visage inexpressif ne lui rappela rien du tout.

— Je te présente ma sœur, Juliette, annonça Justine d'une voix étrangement sereine. Tu ne la reconnais pas ?

Est-ce qu'il était censé la connaître ? Eho Bamenda fit un violent effort de mémoire. Rien à faire.

— Il est vrai que tu n'as pas dû prendre le temps de vraiment la regarder, le soir où tu l'as fauchée avec ta voiture, après avoir grillé ce feu rouge, poursuivit Justine du même ton calme, presque impersonnel. Et encore moins quand tu l'as violée sous la porte cochère !

Alors, d'un seul coup, tout se mit en place dans le cerveau d'Eho Bamenda.

Et il sut qu'il venait de basculer en plein cauchemar.

— Et maintenant, on va où ? demanda Corentin.

Ils venaient d'entrer dans un gros bourg du nom de Châtillon-sur-Loire et trois routes s'offraient à eux.

— Laisse-moi le temps de réfléchir, grommela Charlie qui semblait de moins en moins sûr de lui.

Il s'apercevait qu'il avait peut-être un peu trop présumé de sa mémoire. Après tout, il n'avait que onze ans, la seule et unique fois où il était venu

ici…

— Et si on demandait où se trouve le lac le plus proche ? suggéra Boris qui, lui aussi, commençait à désespérer de jamais trouver la maison des sœurs Desjardins.

— Pas con… fit sobrement Charlie en ouvrant la vitre de son côté.

Il héla une grosse dame qui passait sur le trottoir en se dandinant. Elle avait à la main un grand cabas marron d'où dépassait le vert d'une botte de poireaux :

— Pardon madame, vous pourriez nous dire où est-ce qu'il y a un lac pas loin ?

La femme posa son cabas par terre et se gratta furieusement sous l'aisselle, les sourcils plissés par l'effort de réflexion qu'on l'obligeait à fournir.

— J'en vois pas, finit-elle par dire. Pas à moins de quarante ou cinquante kilomètres, en tout cas…

Après avoir remercié, Corentin se tourna vers Charlie :

— On arrive au lac : plus de lac ! Alors, on fait quoi, maintenant, à ton idée ?

L'adolescent désigna le panneau indicateur juste devant la voiture :

— Prends vers Sancerre, ça me dit quelque chose…

Boris haussa les épaules :

— Ça te dit quelque chose parce que tu en as vu des bouteilles dans l'épicerie de ton père, c'est tout.

— Te fous pas de moi ! protesta Charlie. Je te dis que ça doit être par là…

— Allons-y toujours, soupira Corentin en enclenchant la première.

Après une grande montée tout en virages, ils se retrouvèrent en rase campagne. Soudain, Charlie pointa l'index droit devant eux et poussa un cri de triomphe :

— Là, juste en face : les tours de la centrale nucléaire ! Je m'en souviens. On est sur la bonne voie !

— N'empêche qu'il n'y a pas de lac, grommela Corentin en accélérant.

Ils roulèrent encore quelques minutes en silence, au milieu des champs de céréales encore vertes.

— Freine !

Le cri de Charlie fit sursauter Corentin qui, machinalement, écrasa la pédale du milieu. Les roues crissèrent sur les gravillons et la voiture s'immobilisa.

— On peut savoir ce qui te prend ? demanda Boris.

— Recule !

— Ecoute, je…

— Recule, je te dis !

La départementale 951 était déserte et Corentin put exécuter la manœuvre sans problème. Ils dépassèrent l'entrée d'un chemin communal goudronné et Charlie désigna la minuscule pancarte sur laquelle un nom de hameau était écrit en lettres bleues : L'ÉTANG.

— C'est là ! rugit Charlie. Je nous ai plantés avec mon lac : c'était un étang qu'il fallait dire ! La maison de Justine et Juliette est à L'Etang, j'en suis certain maintenant ! Et une fois dans le bled, aucun problème pour la trouver, cette foutue baraque, fais-moi confiance…

Le cliquetis de la lame du cutter en train de sortir de son manche en plastique résonna abominablement dans le cerveau d'Eho Bamenda.

Juliette avait avancé son fauteuil tout contre le lit et le fixait de ses grands yeux horriblement immobiles. Elle ne disait rien, elle ne faisait pas un geste.

Justine s'approcha du lit, le cutter à la main droite. Elle non plus ne disait rien. Et c'était peut-être ça le plus terrible.

— Qu'est-ce que vous voulez me faire ? parvint à articuler le diplomate, que la peur qui lui tordait le ventre faisait virer au gris.

Justine s'assit près de lui et saisit son sexe recroquevillé entre ses doigts. Elle joua quelques secondes avec, sans parvenir à lui faire prendre la moindre consistance.

Les capacités viriles du diplomate avaient aussi leurs limites.

— Tu vas crever par où tu as péché, articula Justine lentement. Ça va être assez long et sûrement très douloureux. Enfin, j'imagine…

Elle appliqua la lame à la base du membre flasque et Bamenda poussa un bref cri de terreur.

— Je vais te la couper, cette queue dont tu sembles si fier, expliqua posément Justine. Mais avant, je vais la faire bien bander. Pour qu'elle se gonfle de sang. Un beau petit geyser rouge ! Et après, je te saignerai comme un porc. Car c'est ce que tu es : un porc !

Tout en parlant, Justine avait pris la verge de sa main et lui imprimait un mouvement de va-et-vient régulier.

À sa grande horreur, Eho Bamenda s'aperçut que, malgré sa situation dramatique, il était en train de s'ériger, lentement mais irrésistiblement.

Il ne lui fallut pas plus d'une minute pour être au maximum de sa forme. Quand il vit la lame du cutter s'approcher de la base de son formidable sexe, il ferma les yeux.

Quelques minutes plus tôt, Justine l'avait gentiment prévenu que, la première maison encore habitée étant à plus de deux cents mètres, ça ne servait à rien de crier : personne ne viendrait à son secours.

Eho Bamenda sursauta violemment en entendant la voix métallique et atone qui jaillit soudain de l'ordinateur de l'infirme :

— *Pas-tout-de-suite-Justine. Ne-le-tue-pas-encore.*

Justine suspendit son geste et regarda sa sœur d'un air ébahi :

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux, ma chérie ? Tu as une autre idée ?

Juliette pianota sur son clavier et entra le message :

— *Je-veux-que-tu-le-fasses-jouir-et-que-tu-jouisses-avec-lui-devant-moi.*

Justine poussa un gémissement pitoyable :

— Non, Juliette, je t'en prie ! Tu ne peux pas me demander ça ! C'est au-dessus de mes forces, je…

La voix inhumaine l'interrompit :

— *Tu-dois-m'obéir. Tu-dois-jouir-pour-moi. Je-veux-qu'il-te-baise. Je-veux-t'entendre-crier. Fais-le-je-te-l'ordonne.*

Justine voulut protester, hurler qu'elle n'était pas d'accord, qu'elle ne pourrait pas. Expliquer à sa sœur qu'elles étaient toutes les deux en train de devenir des monstres. Qu'il fallait arrêter tout ça.

Redevenir comme avant…

Mais elle croisa le regard implacablement bleu de Juliette et elle sentit quelque chose se briser à l'intérieur de sa tête. La sensation à la fois horrible et très douce de ne plus avoir à décider de rien.

La volonté de Juliette était comme une vague qui la submergeait.

Elle n'avait plus qu'à se laisser glisser sans résistance et tout serait bien.

Pour toujours…

Juliette était là pour la protéger, désormais…

Avec des gestes d'automate, Justine commença à descendre la fermeture métallique de sa combinaison de cuir.

À ce moment-là, on frappa deux coups à la porte d'entrée.

En arrivant à la hauteur de la petite cour gravillonnée, Corentin identifia tout de suite la BMW 1100 dont Daniel Darival, le rédacteur en chef de *Moto News,* lui avait communiqué le numéro d'immatriculation.

Justine était là.

Prudemment, Corentin continua de rouler une centaine de mètres avant de garer la R21 à l'entrée d'un chemin de terre qui, à en juger par les profondes ornières, servait de passage aux tracteurs.

Il se tourna vers Charlie d'un air grave :

— Je vais aller voir ce qui se passe. Toi, jusqu'à ce que je revienne te chercher, tu ne bouges pas de la voiture. Tu m'as bien compris : sous aucun prétexte !

Charlie eut un petit rire faraud :

— T'inquiète pas, cow-boy, je reste bien planqué en attendant la cavalerie ! À condition, bien sûr, que tu me laisses ton paquet de clopes !

Après avoir hésité sur la conduite à tenir, Corentin se dit que le plus simple était encore d'opérer au grand jour et en toute innocence.

Il frappa trois coups au carreau de la porte et attendit.

Au bout de près d'une minute, il vit une superbe femme brune surgir de l'autre côté et faire tourner le verrou.

Instinctivement, il sut qu'il était en face de Justine Desjardins. Il se fit la réflexion que son regard halluciné, comme si elle était sous l'emprise d'une drogue, l'empêchait d'être aussi belle qu'elle aurait pu l'être.

La porte s'ouvrit et il se présenta avec autant de naturel que possible.

— Inspecteur Corentin. J'aurais quelques questions à vous poser, mademoiselle Desjardins. Puis-je entrer ?

Justine s'effaça sans dire un mot et Boris pénétra dans une grande cuisine un peu sombre.

— Je croyais que les flics se déplaçaient toujours en bande, dit Justine d'une voix bizarre, comme si quelqu'un d'autre parlait à sa place.

Corentin s'efforça de sourire :

— Je suis un oiseau rare ! Je préfère voler de mes propres ailes. D'ailleurs, je…

Un cri masculin venant de derrière la porte fermée qui se trouvait juste à sa gauche l'interrompit.

Machinalement, Corentin tourna la tête dans cette direction-là.

Dans la même fraction de seconde, il reçut un coup d'une extrême violence sur la nuque.

Il vit le carrelage rouge de la cuisine grimper brusquement à la verticale, tandis que les murs, eux, basculaient à l'horizontale.

Il s'écroula de tout son poids et sombra dans un trou noir vertigineux.

Sa première sensation en revenant à lui fut une douleur en vrille, à la base du crâne.

Il ouvrit péniblement les yeux et constata qu'il avait été transporté dans une chambre. Il était à demi allongé par terre, appuyé contre le mur.

Rapidement, Boris balaya tout le champ visuel et comprit immédiatement la situation.

Un homme de race noir qui devait être Eho Bamenda était attaché sur le lit, entièrement nu. En attendant ce qui ne pouvait être qu'une mise à mort.

La vengeance des sœurs Desjardins arrivait bientôt à son terme.

Elles étaient là, toutes les deux, face à lui, lui bloquant l'accès à la porte de la chambre.

Justine l'avait délesté de son RMR Spécial police et le braquait sur lui. Son visage était totalement inexpressif, elle semblait ailleurs. Comme si son cerveau s'était absenté de son propre corps.

Corentin tourna ses regards un peu plus à droite, vers Juliette.

L'infirme le dévorait des yeux avec une intensité presque effrayante. Au fond de ses prunelles fixes, Boris découvrit un mélange détonant de haine et de désir, d'une puissance qui le laissa stupéfait.

— Vous avez eu tort de venir ici tout seul, monsieur le flic, prononça Justine d'une voix détimbrée. Parce que maintenant, vous allez mourir.

Elle désigna Eho Bamenda d'un mouvement du menton :

— Ne vous plaignez pas : par rapport à celle de ce porc, votre mort sera indolore et instantanée. Une balle au milieu du front et hop ! plus personne !

Elle éclata d'un rire rauque qui cessa aussi brusquement qu'il avait commencé.

Et Boris eut vraiment la confirmation que Justine Desjardins était en train de basculer dans la folie.

Il la vit tendre le bras et braquer sa propre arme contre lui.

La gueule noire du revolver n'était pas à plus de trois mètres de sa tête : même si elle n'avait jamais tiré, Justine ne pouvait pas le rater.

Il vit son index se crisper imperceptiblement sur la queue de détente.

Dans une seconde ou deux, il serait mort.

Corentin banda tous ses muscles pour bondir en avant.

Au moins, tenter quelque chose. Ne pas mourir sans avoir résister…

Il allait se jeter en avant quand une voix aiguë déchira l'atmosphère :

— Non, Justine ! Pas lui !…

Justine eut un sursaut terrible et se tourna vers sa sœur avec des yeux hallucinés :

— Juliette, ma chérie… Tu as parlé ! Tu as parlé pour de vrai !

Le bras qui tenait l'arme s'abaissait lentement, sans que Justine paraisse s'en apercevoir. Elle semblait avoir complètement oublié l'existence de Corentin. C'était le moment ou jamais d'en profiter.

Lentement, Boris ramena ses jambes sous lui et s'appuya au mur pour se relever sans attirer l'attention des deux sœurs qui se faisaient face.

À ce moment précis, la porte de la chambre s'ouvrit et Charlie entra :

— Ah, vous êtes là ! Je commençais à m'inquiéter, moi, figurez-vous !

Sa voix agit comme une décharge électrique sur Justine qui parut reprendre instantanément ses esprits.

En un clin d'œil, elle jaugea la situation.

Boris Corentin était debout et s'apprêtait à bondir sur elle pour la désarmer.

S'il y parvenait, tout était fini. On la séparerait de Juliette, on la mettrait en prison. Et sa sœur finirait ses jours dans l'un de ces horribles instituts spécialisés. Elle ne pouvait pas laisser faire ça.

Elle ne pouvait pas…

Il fallait qu'elle se sauve. Qu'elle disparaisse. Qu'elle se fonde dans la nature.

Après, quand tout serait apaisé, elle reviendrait chercher Juliette. Et elles seraient heureuses à tout jamais.

Ensemble pour toujours. Personne ne pourrait plus les séparer. Personne…

Avant que Boris ait eu le temps de bondir, Justine attrapa Charlie par le col de son blouson, le plaqua contre elle et appuya la gueule du revolver sur sa tempe.

— Ne faites pas un geste ! rugit-elle d'une voix méconnaissable à l'adresse de Corentin. Sinon, je tue le gamin…

Boris vit Charlie se raidir. Il s'apprêtait à tenter d'échapper à l'étreinte de Justine.

On allait droit au carnage.

— Charlie, dit-il aussi calmement que possible, ne bouge surtout pas, reste tranquille. Ne tente absolument rien, tu m'as compris ? Rien !

Charlie se détendit immédiatement. Seuls ses yeux continuaient de tourner en rond dans leurs orbites avec fébrilité.

Justine recula vers la porte en tenant toujours l'adolescent contre elle.

Avant de sortir, elle adressa un sourire dément à sa sœur qui était retombée dans son mutisme et son indifférence habituelle :

— N'aie pas peur, Juliette, ma chérie. Je serai bientôt de retour. Maman va revenir te chercher très vite, mon bébé, ne pleure pas…

Dès qu'elle fut sortie avec son otage, Boris bondit vers la porte. Quand il déboucha dans la cuisine, il vit que Charlie était déjà installé sur le siège arrière de la BMW.

Le revolver toujours à la main, Justine était en train de démarrer la moto dont le moteur se mit à ronfler.

Corentin ouvrit la porte et cria une nouvelle fois :

— Charlie, surtout ne fais rien ! Reste très sage et fais tout ce qu'elle te dira, OK ?

Au moment où Justine enfourchait son engin, Charlie tourna la tête et fit un pâle sourire en direction de Corentin :

— T'inquiète, cow-boy, tout va bien se passer. De toute façon, j'ai toujours adoré la moto et je crois que…

La fin de sa phrase se perdit dans le rugissement du quatre-cylindres.

Dès que la BMW eut disparu, Boris piqua un sprint jusqu'à sa voiture, cent mètres plus bas.

Au moment où il l'atteignait, une autre R21 s'arrêta en urgence à sa hauteur.

Les deux portières avant s'ouvrirent en même temps et Corentin eut la stupeur de voir jaillir à l'air libre Aimé Brichot et l'inspecteur Philippe Sablons qu'il avait eu au téléphone la veille.

— Mémé, comment est-ce que tu es arrivé jusqu'ici ?

— On a réussi à joindre le père des deux sœurs, répondit rapidement Brichot. C'est lui qui nous a donné l'adresse et on a foncé. À part ça, on en est où ?

— Pas le temps, fit Corentin. Vous avez croisé une moto en arrivant ?

— Exact, fit l'inspecteur Sablons.

— Quelle direction ?

— Elle a pris à gauche.

— Parfait, dit Corentin en grimpant dans sa voiture, je lui file le train. Justine Desjardins a pris un gosse en otage. Vous deux filez à l'intérieur de la maison là-bas. Vous trouverez la sœur de Justine et un diplomate africain en fâcheuse posture. Mémé, on reste en liaison radio.

Corentin démarra en trombe et dérapa légèrement sur les gravillons.

Au bout du chemin communal, il vira à gauche, en direction de Beaulieu-sur-Loire et enfonça l'accélérateur. Au loin, se découpant sur fond de centrale nucléaire, il repéra un petit point mobile.

La BMW avait plusieurs longueurs d'avance sur lui.

Dans Beaulieu, Justine freina à mort et obliqua à gauche, à l'intérieur du bourg.

Son but était de traverser le Loire et de rejoindre la nationale 7.

Après, elle ne savait pas. La seule chose qui était claire dans son esprit, c'est qu'elle devait revenir chercher Juliette. Pour l'emmener avec elle.

Elle iraient se cacher quelque part et elles ne verraient plus personne. Elles seraient heureuses toutes les deux. Rien que toutes les deux.

Et surtout, Justine saurait trouver les mots pour expliquer à Juliette qu'elle ne voulait plus tuer. Que ça ne servait à rien.

Justine failli rater l'échangeur et continuer tout droit vers Bonny-sur-Loire. Elle vira très sec sur la droite et les deux mains de Charlie, derrière elle, se crispèrent sur ses hanches.

En remettant les gaz, Justine aspira l'air vif à pleins poumons. Le vent faisait voler ses longs cheveux bruns derrière elle.

Elle n'avait pas pris le temps de mettre son casque. Il allait falloir faire attention à ne pas se faire arrêter par la police.

Justine eut un brusque sanglot, aussitôt emporté par le vent. Au moment où le mot « police » s'était formé dans son esprit, l'horrible réalité lui était tombée dessus avec la vitesse meurtrière de la foudre.

Tout ça était impossible. Jamais la police ne la laisserait reprendre Juliette après ce qu'elle avait fait.

Elle avait étranglé et mutilé douze hommes.

Aux yeux du monde entier, maintenant, elle était un monstre qu'il fallait enfermer.

Le monde allait lui prendre Juliette.

Et tout ça c'était de sa faute, entièrement de sa faute, rien que de sa faute.

Elle avait tout gâché. Maintenant, elle allait devoir payer.

Dans son rétroviseur, Justine constata que la voiture qui la suivait déjà à l'entrée de Beaulieu était toujours derrière elle. À distance égale.

C'était ce flic, elle en était sûre. Celui que Juliette n'avait pas voulu qu'elle tue.

Justine eut un sourire presque apaisé.

Lui, il saurait s’occuper de Juliette. Elle avait déjà retrouvé la parole grâce à lui. Il la protégerait, il empêcherait qu’on lui fasse du mal.

Justine se sentit sereine d’un seul coup. Elle pouvait partir tranquille.

Elle freina brutalement, obliqua sur la bande d’arrêt d’urgence de la nationale et tourna la tête vers l’arrière.

— Descends, Charlie, dit-elle d’une voix douce. Pour toi, le voyage s’arrête ici.

Charlie ne se fit pas prier. Il se planta à côté de Justine et la dévisagea d’un air très inquiet :

— Et vous, mademoiselle Justine, qu’est-ce que vous allez faire, maintenant ?

Elle lui offrit un sourire lumineux que Charlie ne devait plus jamais oublier par la suite.

— Moi ? murmura-t-elle. Je vais retrouver maman…

Dans le rétroviseur, Justine vit que la voiture de Corentin se rapprochait dangereusement. Elle débraya, enclencha la première et démarra en trombe.

L’aiguille du compteur kilométrique venait de dépasser le cent quand Justine aperçut droit devant ce qu’elle attendait.

Un énorme poids lourd qui arrivait en sens inverse.

« Au moins, lui, je ne lui ferai pas de mal… » songea-t-elle.

Puis, lorsqu’elle fut à moins de trente mètres du camion, elle donna un coup de guidon du côté gauche.

Aussitôt, la BMW se déporta du même côté.

Justine vit la calandre du camion fondre sur elle comme la gueule d’un monstre d’apocalypse.

Le dernier bruit qu’elle perçut fut l’insupportable hurlement des freins bloqués du poids lourds.

Elle sentit à peine l’effroyable choc et elle eut la sensation de s’envoler comme un oiseau. Ou comme une âme libérée de sa prison chamelle.

Boris Corentin s’arc-bouta sur la pédale de freins et parvint à s’arrêter sur une cinquantaine de mètres. Juste à la hauteur du camion qui venait lui aussi de stopper.

Il bondit hors de la voiture et se trouva nez à nez avec le chauffeur, un grand type très maigre, blême et tremblant.

— Vous avez vu ? bredouilla-t-il. Elle s'est jetée sous mes roues. Comme si elle le faisait exprès…

Sans répondre, Boris enjamba le rail de sécurité et courut dans le champ, à droite de la nationale. Le corps de Justine gisait à une vingtaine de mètres plus loin.

Arrivé près d'elle, Boris s'agenouilla et, à sa grande stupéfaction, Justine ouvrit les yeux.

C'était à peine croyable que le choc ne l'ait pas tuée sur le coup.

— Surtout ne bougez pas, dit-il doucement. On va vous tirer de là.

Justine esquissa un sourire. Etrangement, elle paraissait totalement apaisée.

— Inutile, articula-t-elle d'une voix à peine audible. La mort… je la sens qui monte…

Au prix d'un effort énorme, elle parvint à bouger son bras et à prendre la main de Boris.

— Juliette… Promettez-moi… Il ne faut plus qu'elle souffre… Tout est de ma faute… Promettez-moi…

Ses doigts se crispèrent sur la main de Boris et elle ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, ils étaient vitreux et Corentin comprit qu'elle était en train de mourir.

— Pardon, eut-elle encore la force de dire. Pardonnez-moi tous…

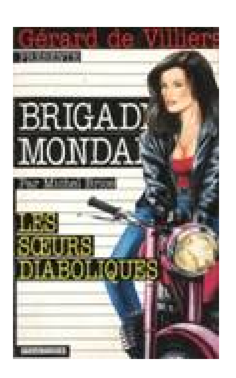
Son corps eut un brusque sursaut, un ultime raidissement, avant de retomber, inerte.

Justine Desjardins était morte.

Quand Boris se releva, Charlie arrivait à sa hauteur et il vit qu'il pleurait à gros sanglots silencieux.

C'est seulement là que Boris prit conscience que lui-même avait les yeux humides.

CHAPITRE XVI



Dès qu'Aimé Brichot eut quitté le studio de la rue de Turbigo, Philippine de Mirecourt se plaqua de tout son long contre le corps de Boris Corentin et noua ses bras derrière sa nuque.

— Je suis bien contente qu'on soit enfin seuls, tous les deux, tu sais… Tu m'as manqué depuis trois jours !

Boris la serra contre lui en souriant :

— Qu'est-ce que tu veux : le boulot avant tout. Il fallait bien boucler cette enquête. Se libérer de la paperasse…

Boris redevint sérieux.

L'affaire des sœurs Desjardins lui laissait comme un goût de cendres dans la bouche.

À cause de ce qu'il fallait bien appeler le suicide de Justine, même si, officiellement, elle avait perdu le contrôle de sa moto et s'était tuée accidentellement.

Mais il n'y avait pas que ça.

Eho Bamenda allait s'en tirer. Et définitivement, cette fois.

Bien sûr, sur pression discrète du ministère des Affaires étrangères, il venait d'être rappelé dans son pays et son gouvernement avait promis que des sanctions sévères seraient prises contre lui.

Mais Corentin connaissait la politique de trop près pour croire à ce genre de promesse. On se contenterait, après quelques mois de « vacances », de muter Eho Bamenda dans une autre ambassade et le tour serait joué.

Juliette Desjardins, elle, continuerait à porter le poids de son corps inerte jusqu'à la fin de ses jours.

Les traits de Corentin se détendirent un peu. Le seul vrai point positif de cette affaire – en dehors d'avoir mis fin aux agissements de la tueuse à la moto évidemment – c'était que Charlie Badolini était tombé pleinement d'accord avec Brichot et lui.

Malgré le témoignage accablant du diplomate africain, qui prouvait que Juliette était partie prenante dans les meurtres de sa sœur, Corentin et son coéquipier avaient décidé de la blanchir totalement. Après un instant de réflexion, Charlie Badolini avait soupiré :

— Je suppose qu'on peut considérer en effet que cette malheureuse a assez payé comme ça…

Le père de Juliette, joint par Aimé Brichot quelque part entre New York et Tokyo, était revenu d'urgence à Paris. Effondré, s'accusant de tous les torts, il avait juré que plus jamais il ne se séparerait de la seule fille qui lui restait. Corentin s'était retenu de lui dire qu'il aurait mieux fait de prendre ce genre de résolution quelques années plus tôt.

Quant à Juliette elle-même, après le cri inattendu qu'elle avait lancé pour sauver Boris, elle était retombée dans son silence minéral.

— Dis donc, j'ai l'impression que tu as la tête ailleurs ! s'exclama Philippine en se frottant à lui sans aucune pudeur. Tu pourrais t'occuper de moi, il me semble !

Boris ouvrit la bouche pour répondre quand on frappa deux coups à la porte de son studio.

Et ils virent entrer à la suite l'un de l'autre Charlie et Aimé Brichot qui était remonté avec lui.

— Je l'ai trouvé en bas, annonça Brichot.

— Salut, Charlie, fit Boris, tu vas comment depuis l'autre jour ?

L'adolescent ne répondit pas. Il braquait des yeux exorbités sur Philippine, hypnotisé par les longues jambes que dévoilait la minijupe ainsi que par la poitrine généreuse dont les aréoles sombres se dessinaient sous le tee-shirt moulant.

Charlie parvint à s'arracher à son rêve. Il fit signe à Boris de le suivre et fila vers la salle de bains dont il referma soigneusement la porte. Il dit d'une voix très grave :

— Boris, je peux te parler d'homme à homme ?

— Bien sûr, répondit Corentin, un peu intrigué.

— Ta copine, là… Tu ne veux pas me la refiler ? Toi, tu dois en avoir treize à la douzaine des canons pareils. Mais moi, j'ai toujours un pucelage à perdre, figure-toi ! Et comme c'est un peu à cause de toi que ça a raté, l'autre jour avec Sarah…

Boris resta quelques secondes interloqué. Puis il éclata de rire et poussa Charlie hors de la salle de bains, sous l'œil dubitatif de Philippine et d'Aimé Brichot.

— Ça y est, c'est fini, les cachotteries ? demanda Philippine.

— Figure-toi qu'elles te concernaient, en plus, répondit joyeusement Corentin. Ce jeune homme me proposait de prendre ma place auprès de toi, rien de moins !

Contrairement à ce qu'il croyait, Charlie ne se démonta pas.

Il regarda Philippine droit dans les yeux avec un petit air hâbleur :

— Évidemment, je ne peux encore rien prouver, mais à mon avis, je suis sûrement un bon coup !

Philippine éclata de rire et se serra contre Boris.

— Je n'en doute pas, Charlie ! dit-elle avec conviction. Le problème, tu vois, c'est que lui, c'est un super-méga-coup !

Charlie poussa un gros soupir :

— C'est drôle, j'étais sûr que vous alliez dire ça. Tant pis : c'est encore raté !

Aimé Brichot le prit par les épaules et dit d'un air faussement offusqué :

— Bon, tu ne crois pas qu'on nous a assez vus ici, toi et moi ? Allez, il est temps de filer !

Boris arrêta un instant de rire et plongea ses yeux dans ceux de Charlie qui le regardait avec à la fois envie et admiration :

— Charlie, tu peux revenir ici quand tu veux, la porte est toujours ouverte. Et laisse-moi te dire une chose : je suis sûr que dans les années qui viennent, des tas de femmes seront heureuses grâce à toi !

Le sourire de Charlie s'épanouit et, après un dernier clin d'œil à Philippine, il sortit, escorté par Aimé Brichot.

Dès qu'ils furent à nouveau seuls, Philippine se plaqua contre Boris et écrasa ses lèvres impatientes contre les siennes.

Leur baiser ne les empêcha pas d'entendre encore la voix de Charlie qui descendait l'escalier avec Aimé Brichot :

— Au fait, Boris m'a dit que vous aviez deux filles. Elles ont quel âge, déjà ?

TABLE

